

MANIOC.org

Médiathèque Michel Crépeau

Communauté d'agglomération de La Rochelle

183 3⁴16 10



MANIOC.org

Médiathèque Michel-Crépeau

Communauté d'agglomération de La Rochelle

MANIOC.org

Médiathèque Michel-Crépeau

Communauté d'agglomération de La Rochelle

Bibliothèque du Docteur
Eclaire De Susmil.

78 505 c/1

2 v. puis... 6.

97. 64

HISTOIRE
D E S
MALADIES
DE S. DOMINGUE.
TOME PREMIER.

Cet Ouvrage se trouve

A BORDEAUX,

Chez les Freres LA BOTTIERE.

A BREST,

Chez DERRIEN.

A CAEN,

Chez G. LEROY, Imprimeur.

A ORLEANS,

Chez MASSOT.

A MARSEILLE,

Chez MOSSY.

A MONTPELLIER,

Chez RIGAUD.

A NANTES,

Chez la veuve VATAR & Fils.

A ROUEN,

Chez ABRAHAM LUCAS.

HISTOIRE

DES

MALADIES

DE S. DOMINGUE,

Par M. **POUPPÉ DESPORTES**,
Médecin du Roi, & Correspondant de
l'Académie Royale des Sciences de Paris.

TOME PREMIER.



*Edmond
D.M.*

A PARIS,

Chez **LEJAY**, Libraire, rue S. Jacques, au-dessus
de celle des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



HISTOIRE

DE S. DOMINGUE

PAR M. DE LAPOINTE

PARIS





AVERTISSEMENT.

L'HISTOIRE des Maladies de Saint Domingue a été peu connue jusqu'ici, & cette matiere étoit encore absolument neuve, lorsque M. Desportes partit pour l'Amérique, envoyé par le Roi dans l'Isle de Saint Domingue en 1732. A son arrivée au Cap François, où il fixa son séjour, quoiqu'il y eût déjà deux Médecins, il commença ses observations qu'il a continuées jusqu'à sa mort pendant l'espace de quatorze ans. Elles forment l'Ouvrage que nous présentons au Public. On y a joint un Traité des Plantes usuelles de

Tome I. A

2 *AVERTISSEMENT.*

l'Amérique, avec une Pharmacopée ou Recueil de formules de tous les Médicamens simples du Pays, avec la maniere dont on a cru, suivant les occasions, devoir les associer à ceux d'Europe; enfin un Catalogue de toutes les Plantes que l'Auteur a découvertes à Saint Domingue, ou qui lui ont paru mal décrites par le Pere Plumier, avec leurs noms François, Karaïbes & Latins.

Nous avons encore de M. Desportes des Mémoires ou Dissertations sur les principales Plantations & Manufactures du Pays, le sucre, le café, le cacao, l'indigo, le coton, &c. Nous tâcherons de ne rien laisser à désirer sur ces articles dans l'Histoire naturelle de Saint Domingue, que nous es-

AVERTISSEMENT. 3

pérons aussi donner. Le but véritable de la Botanique ne se borne pas à vouloir ramasser des Plantes, & à décrire scrupuleusement jusqu'à la dernière fibre d'une feuille. Le Botaniste doit être attentif aussi à observer ce qui peut contribuer à la perfection des Arts, & ne point négliger les moindres circonstances qui peuvent y concourir. Ce sont là les intentions du Ministre jaloux du progrès des Sciences. Les vues sages & philosophiques de M. Desportes se font remarquer dans tous ses Ouvrages. On nous permettra d'en faire connoître plus particulièrement l'Auteur, en rapportant les traits de sa vie que nous avons pu recueillir.

Jean - Baptiste - René Pouppé

A ij

4 *AVERTISSEMENT.*

Desportes naquit à Vitré en Bretagne le 28 Septembre 1704, de René Pouppé Desportes, Docteur en Médecine, & de Jeanne Arot de Landavran, fille de Jean Arot, Receveur alternatif des Fouages & Tailles de Vitré & de Fougeres. Sa famille, originaire de la Flèche en Anjou, & établie à Evron au Bas-Maine depuis plus d'un siècle, a toujours joui de la considération due à l'ancienneté & au mérite. Elle avoit déjà produit quatre Docteurs en Médecine. M. Desportes fut le cinquième de son nom. Lui-même rend compte dans une de ses lettres à M. l'Abbé son frere, avec qui il a toujours entretenu une correspondance des plus intime, de la façon dont il commença ses étu-

AVERTISSEMENT. 5

des en Médecine. Nous nous ferions un scrupule de supprimer ces petits détails. Nous le laisserons parler. Outre que l'on retrouve dans leurs lettres les hommes tels qu'ils ont pu être, ce qu'il dit ne sauroit qu'être utile à tous ceux qui se destinent à la même Profession.

» Je commençai à Paris, dit-il,
» mon cours de Médecine à l'âge
» d'environ vingt ans. La première
» année je lus, j'écrivis & j'étu-
» diai des choses que, je l'avoue,
» je ne comprenois guères. J'assis-
» tai à des cours publics, dont je
» ne tirai d'autre utilité que celle
» de me familiariser avec quelques
» termes qui me paroissoient bar-
» bares. L'hiver suivant, je pris
» les mesures convenables pour

6 AVERTISSEMENT.

20 ébaucher l'Anatomie. Je n'ou-
20 blierai jamais les bontés qu'eu-
20 rent pour moi les célèbres MM.
20 Duverney & Winceflow, qui
20 faisoient alors les cours publics,
20 & qui voulurent bien m'accor-
20 der quelques instructions parti-
20 culieres. Je joignis toujours à ces
20 exercices ceux des Ecoles, &
20 je commençai insensiblement à
20 en goûter les leçons.

20 Le cours des Plantes qui se
20 fait l'été au Jardin du Roi, fut
20 pour moi une amorce d'autant
20 plus flatteuse, que prévenu en
20 faveur des spécifiques, je me
20 persuadois que la connoissance
20 des Plantes & de leurs proprié-
20 tés, me conduiroit à la science de
20 guérir toutes les maladies. J'y
20 fus tout de bon; je m'y livrai de

AVERTISSEMENT. 7

30 façon qu'au second cours je fa-
30 vois pour ainsi dire par cœur
30 tout le Jardin du Roi; je me
30 moquois même de quelques
30 camarades qui vantoient l'utili-
30 té de suivre les Médecins dans
30 les Hôpitaux. Je m'écartois ainsi
30 de la véritable route pour deve-
30 nir en quelque sorte Médecin.
30 Les instructions d'habiles Prati-
30 ciens auprès des Malades étant
30 les meilleures leçons que puisse
30 recevoir un jeune Etudiant. Les
30 discours des Ecoles, fondés le
30 plus souvent sur des systêmes
30 plus éblouissans que vrais, gâ-
30 tent souvent aussi plutôt l'es-
30 prit qu'ils ne le perfectionnent.
30 En se prévenant pour un systê-
30 me qu'on épouse, on prend le

8 *AVERTISSEMENT.*

30 parti de vouloir assujettir la na-
30 ture au systême.

30 Je franchis enfin le pas. Je
30 m'attachai à l'Hôtel - Dieu & à
30 la Charité. Quelque rebutant
30 que m'en parût le commence-
30 ment , quelque grandes que
30 fussent les difficultés que j'é-
30 prouvai d'abord pour sonder &
30 connoître les diverses méthodes
30 que les Médecins employent ;
30 je m'opiniâtrai dans la vue que
30 si je ne pouvois rien découvrir ;
30 je parviendrois du moins à me
30 faire au visage des Malades dans
30 les différentes situations de leurs
30 maladies. Cette étude ne me fut
30 point inutile ; car je parvins en
30 effet au point d'acquérir ce coup
30 d'œil qui détermine un Méde-

AVERTISSEMENT. 9

30 cin, ce certain *je ne fais qu'oï*
30 qu'on apperçoit dans la physio-
30 nomie, qu'on sent sans pouvoir
30 l'exprimer, & en quoi je fais
30 consister, pour ainsi parler, *le*
30 *coup de maître.*

30 Pour réussir dans les vues que
30 je m'étois proposées, je me bor-
30 nai aux maladies qui me paroif-
30 soient les plus considérables,
30 marquant le *numero* des lits, &
30 faisant ma visite avant & après
30 celle des Médecins. J'écrivois
30 l'histoire de chaque maladie, qui
30 souvent n'étoit pas longue; ou
30 me dispensera d'en donner la
30 raison. J'assistois en même temps
30 tous les matins aux opérations
30 & aux pansemens. Je lisois l'a-
30 près midi les meilleurs livres de
30 pratique que Boerhaave indique.

dans sa Méthode d'étudier la Mé-
 decine. Mais si j'étois guéri de
 mes premières préventions pour
 les spécifiques, les Plantes n'é-
 toient pas tellement effacées de
 ma mémoire, que tous les étés
 la Botanique & la Chimie ne me
 rappellassent au Jardin du Roi;
 car l'esprit d'observation au lit
 des Malades m'avoit fait con-
 noître que les remèdes les plus
 simples étoient toujours les
 meilleurs.

Après six ans d'études & d'assi-
 duités à Paris, M. Desportes alla à
 Rheims se faire recevoir Docteur.
 Il y fit & soutint une thèse qui mon-
 tre également les talens de son es-
 prit & la bonté de son cœur. Elle
 avoit pour sujet, *An vita & mors*
mechanicè facta. Il la dédia à MM.

de Jussieu, dont son penchant & son goût pour les Plantes lui avoient concilié l'estime & l'amitié.

Les talens de M. Desportes le firent bientôt connoître. Son goût & son application lui procurerent promptement des connoissances que d'autres n'acquierent que difficilement & à l'aide du temps. Il n'avoit que vingt-huit ans lorsqu'il fut choisi pour remplir les fonctions de Médecin du Roi dans l'Isle de Saint Domingue. A cette qualité il réunit ensuite celle de Correspondant de l'Académie Royale des Sciences. Ce dernier titre qui lui étoit dû si légitimement, lui avoit été accordé en 1738 ; & le commerce qu'il entretint après la mort de M. du Fay avec M. Bernard de Jussieu, le lui fit confirmer en 1745.

On peut dire que M. Desportes, à un goût comme inné pour sa Profession, réunissoit tout ce qui pouvoit former un Médecin & un Académicien. Anatomiste, & même dans l'occasion, habile Chirurgien, Botaniste & Chymiste, il pouvoit en tous genres donner des preuves de savoir. Observateur exact & constant, la nature eût avec peine, ce semble, échappé à ses observations.

Parmi les services réels qu'il a pu rendre à l'humanité, c'est à lui que l'on doit en quelque sorte le rétablissement de l'Hôpital du Cap. Il n'y avoit pas plus de vingt lits dans l'Hôpital de cette Capitale de la Colonie; on en augmenta le nombre jusqu'à cent; & il fut dressé un règlement, par le-

quel tout Chirurgien avant d'exercer aux Isles, ferviroit l'Hôpital pendant un an, non-seulement pour s'instruire des maladies du Pays, mais aussi pour aider aux pansemens, & seconder le zèle des Freres de la Charité.

Nous ne pouvons taire un trait particulier de sa vie qui honore à la fois l'Homme & le Médecin. Il est arrivé que pendant les fréquentes allées & venues de nos Escadres, de cinq à six Religieux, à peine en restoit-il un seul en état de faire le service ordinaire. Alors M. Desportes prenoit lui-même le tablier, & devenoit Hospitalier & Médecin. Il mourut au quartier Morin, Isle & Côte Saint Domingue, chez M. de Lacombe, Major des Suisses, le 15 Février

14 AVERTISSEMENT.

1748, âgé de quarante-trois ans & cinq mois. L'unique ambition qui remplissoit son ame, étoit celle d'être utile aux hommes, & de répondre au choix qu'avoit fait de lui le sage Ministre (a) qui gouvernoit les Colonies, & à la confiance dont il l'avoit honoré : passion noble qui caractérise le vrai citoyen. *Non nobis sed Reipublicæ nati sumus* ; c'est la devise qu'il avoit adoptée. L'estime que l'on conserve encore dans nos Colonies pour sa mémoire, fait un éloge d'autant plus flatteur qu'il est plus sincere.

(a) M. le Comte de Maurepas, Ministre de la Marine, & Secrétaire d'Etat. On fait quel avantage, quel bonheur il y a d'être gouverné par un Ministre que la distance des lieux n'empêche point de connoître ce qui se passe & ce qui convient.



HISTOIRE
DES
MALADIES
DE S. DOMINGUE.

Situation de Saint Domingue, & description générale de la partie du Nord : mœurs des Habitans : causes & indications de leurs maladies.

L'ISLE de Saint Domingue, située entre les trois cens trois & trois cens dix degrés de longitude, & entre les dix-huit & vingt degrés de latitude, est coupée dans toute sa longueur par une chaîne

de montagnes , où l'on trouve différentes espèces de minéraux. De ces montagnes descendent quantité de rivières ou ruisseaux qui forment , dans les pluies abondantes , des torrens qui entraînent des terres & des substances de différente nature, qu'ils répandent sur toutes les Esteres. On nomme *Esteres* à l'Amérique , les rivages qui sont de niveau avec la Mer basse , & qu'elle couvre dans le reflux. Les deux tiers de Saint Domingue sont Esteres , c'est-à-dire des salines très-boueuses & marécageuses , remplies de Mangles ou Jambes de chien. Le mélange de ces terres & autres diverses substances abreuvées par intervalles d'une eau , partie douce , partie salée , sur-tout dans les trous des Crabes , qui fixent leur demeure dans ces endroits , & dont le nombre est si considérable , que dans l'espace d'un pied - cube , on en pourroit compter plus de cinquante plus ou moins grands , suivant la grosseur de cet amphibie : le mélange , dis-je , de ces sub-

tances est comme le foyer & la matiere des exhalaisons qui corrompent l'air , & dont l'odeur bitumineuse fait assez connoître la mauvaise qualité. La grande quantité de *Maringuains* & de *Mouftiques* , insectes plus petits que les premiers , & dont la piquêre brûlante laisse une cuisson considérable , est aussi une incommodité presque continuelle dans les habitations voisines des Esteres. Ces insectes n'éclosent que dans les eaux qui sont corrompues , ou qui commencent à se corrompre.

L'humidité excessive , un air chaud & brûlant , les exhalaisons putrides de toutes sortes de substances , nous font assez sentir quel caractere de pourriture cette atmosphere doit imprimer aux corps organiques des animaux. La multiplication des insectes est un signe presque universel de la constitution putride de l'air ; & la plupart des maladies pestilentiellles qui regnent dans les étés les plus chauds de l'Europe , sont de même annoncées

par une multitude considérable de ces animaux.

Les corps organisés ne sont pas les seuls affectés de cette disposition nuisible de l'air. Les cadavres se pourrissent beaucoup plus vite qu'en Europe; les chairs des animaux se conservent bien moins long-temps. Les métaux même nous marquent cette qualité nuisible & destructive de l'air; car j'ai observé à Saint Domingue ce que Bontius avoit observé à Java : *Quod chalybs ac ferrum, tum æs quoque, ac ex his confecta instrumenta, ruginem citius ac æruginem contrahant, etiam siccissimâ anni tempestate.*

Aër in Americâ adeo efficax rodendo, ut metalla ferè omnia consumat; ut de aëre Bermudensi Britanni testantur. Boerhaav. Chem. tom. 1. de aëre.

M. Geofroy a observé dans son Traité de la Matière médicale, que tous les sucs du corps humain tendoient par eux-mêmes à l'alkalescence, & prenoient très-aisément ce caractère. Le lait &

le chyle contiennent des acides qu'il est aisé de développer.

M. Colbatch, Médecin Anglois, a démontré, par la comparaison du sang des gens sains avec celui des fébricitans, qu'il y a beaucoup plus d'alkali dans le sang de ceux-ci. On en doit de même démontrer davantage dans les corps qui tendent le plus à la pourriture, puisque le sel alkali volatil est le produit propre de la putréfaction.

Si l'expérience démontre toutes ces vérités en Europe, combien plus doivent-elles être vraies à Saint Domingue, dans la constitution de l'air qui est la plus putréfiante de toutes les constitutions; dans un air chargé des vapeurs ou exhalaisons putrides des Esteres, qui en font une source inépuisable? Combien les corps des hommes, épuisés par l'excessive transpiration, & en même temps ouverts par l'humidité qui les environne, ne doivent-ils pas pomper de ces vapeurs putrides, puisque M. Keil a démontré que

les corps absorboient d'autant plus de l'humidité de l'atmosphère , que leur épuisement est plus grand ?

Il eût été presque impossible d'habiter sous la Zone torride , à cause des chaleurs excessives , si la sagesse du Créateur n'avoit remédié à cet obstacle. Dans l'espace de vingt - quatre heures , deux vents opposés se succèdent régulièrement l'un à l'autre , & rafraîchissent l'air. L'un s'appelle Brise , & regne ordinairement depuis neuf à dix heures du matin jusqu'à neuf à dix heures du soir. Le vent de terre lui succede. Ces deux vents sont souvent interrompus en hiver par les vents du nord qui sont très-pluvieux , & en été par le vent du sud qui est orageux.

On ne peut guères distinguer que ces deux saisons à Saint Domingue , & elles ne different absolument entr'elles que par ces deux espèces de vents ; les jours cependant étant plus courts de deux heures dans le solstice d'hiver , contribuent à

modérer la grande chaleur. Les habitans faits au climat regardent le vent du nord comme mal-fain ; celui du sud est très-pernicieux aux nouveaux venus.

On voit donc que si le vent du nord perd à Saint Domingue quelques-unes des qualités que lui reconnoissent les Médecins de l'Europe, (puisque'il est pluvieux & humide) au moins celui du sud conserve-t-il toutes ses mauvaises qualités.

La plaine du Cap, où j'ai fait mes observations, s'étendant de l'est à l'ouest, & la brise venant régulièrement du nord-est ou du nord-nord-est, est située de façon qu'elle doit recevoir, au moins dans les trois quarts de son étendue, l'influence des mauvaises exhalaisons qui s'élevent continuellement des Esteres.

On remarque que ceux qui habitent le long des montagnes, ou dans les montagnes, jouissent eux & leurs Negres d'une santé plus parfaite. Une chaîne de petites montagnes couvre les plus belles plaines de *Saint Jacques, du Cotuy & de la*

Beque, que possèdent les Espagnols. L'air qu'ils respirent, mais encore plus la sobriété avec laquelle ils vivent, peuvent contribuer à leur procurer cette heureuse vieillesse à laquelle le plus grand nombre parvient communément, tandis que de cent François à peine en trouve-t-on un de soixante ans.

On doit encore ajouter que les Espagnols ne quittent pas, comme les François, un air doux & tempéré, & qu'ainsi la chaleur doit faire sur eux une impression d'autant moindre, qu'elle leur est moins insolite. De plus, le caractère lent & paresseux des Espagnols semble leur interdire toutes les passions qui dépendent de l'ambition, & dont nos malheureux François sont si affectés.

On doit distinguer en deux classes les François qui sont à Saint Domingue. La première classe comprend les naturels du Pays, ou Créols : les Etrangers font la seconde. Les Créols, pour l'ordinaire, sont d'un tempérament délicat, pituiteux.

mélancolique , ou pituiteux-bilieux. Les Européens étant nés dans la Zone tempérée , ont une constitution plus forte. Ceux-ci sont plus sujets aux maladies dans l'été ; ceux-là dans l'hiver.

On a coutume de jeter l'épouvante dans les esprits sur les maladies qui arrivent aux Isles. En effet , outre la qualité de l'air , qui est telle que les Anciens nous la décrivent , & selon les principes physiques , la plus propre à engendrer & à entretenir la putréfaction , la différence des alimens plus grossiers & moins succulens que ceux d'Europe , doit former un chyle & un sang épais , enduire les intestins de matieres gluantes , en ralentir les sécrétions , & enfin occasionner des engorgemens & des obstructions dans les visceres où la circulation est naturellement augmentée , & la qualité altérée par le travail & les débauches.

Suivant l'Hippocrate Latin , il faudroit , pour se bien porter , s'abstenir des femmes pendant l'été ; *Venus neque*

æstate, neque autumnno utilis est; æstate in totum, si fieri potest, abstinendum. Quelque salutaire que puisse être ce conseil, je doute qu'Hippocrate lui-même se fit écouter aux Isles, où regne un été perpétuel, & où tout anime les passions.

Mais de toutes les causes qui peuvent altérer la santé, on n'en peut pas compter qui concourent plus généralement à Saint Domingue avec l'intempérie de l'air, que les passions de l'ame. Quoique ces passions soient plus ou moins vives dans les différens tempéramens, ce sont proprement les mélancoliques dans lesquels nous en observons des effets plus dangereux & plus rebelles aux secours de notre art. Les bilieux peuvent prendre les choses plus à cœur que les mélancoliques, & faire éclater à l'extérieur plus de passion; mais aussi les passions cessent bien plus vite chez eux, & la dissipation procurée par les objets extérieurs, empêche ordinairement les suites fâcheuses que le chagrin produit
chez

chez ceux qui en ont long-temps le cœur pénétré. On peut dire en général de toutes les passions qu'on observe chez les mélancoliques, ce que Boerhaave dit de la colere, *ira memot.*

De plus, si nous considérons que de toutes les affections de l'esprit qui regnent dans notre Colonie, les plus ordinaires se réduisent à l'inquiétude & au chagrin, nous ferons contraints d'avouer que ce sont ordinairement ces passions qui, par leur action insensible sur les principaux organes du corps, tournent la constitution en mélancolique, qui est plutôt une dégénérescence accidentelle qu'un tempérament naturel.

Il est aisé au reste de démontrer quelles peuvent être les sources de chagrin & d'inquiétude des gens qui débarquent de l'Europe pour habiter nos Colonies.

Pour l'ordinaire on ne parle en Europe de l'Amérique que comme d'un pays où la fortune semble prodiguer ses faveurs. Les trésors dont cette partie du monde



est dépositaire, font un appas si séduisant, qu'il semble faire mépriser tous les dangers. Le désir de s'enrichir, qui fait partir, & qui devient alors le moteur de toutes les actions, étouffe en quelque sorte tout autre sentiment. De-là une indifférence extrême, non-seulement pour les sciences, & pour tant de merveilles de la nature, qui se présentant tous les jours dans nos Colonies, ont été si longtemps ignorées & négligées, mais même pour tout ce qui ne paroît pas devoir contribuer à ce qu'on appelle fortune. Pour réussir, il n'y a que deux états à choisir, le commerce ou l'art de faire valoir ses habitations. Dans ces états, les soins qu'il faut se donner, les vicissitudes auxquelles on est exposé, la crainte & le chagrin, dérangent & altèrent en peu de temps la constitution naturelle, de façon que, quelque robuste qu'elle soit, elle succombe bientôt.

C'est ce qu'on a eu lieu de vérifier en deux circonstances qui ont porté de funestes coups à la vie des Négocians &



des habitans, favoir dans la guerre déclarée à l'Espagne par l'Angleterre en 1734, & dans celle de la France contre l'Angleterre au Printemps 1743. La premiere donna à la Colonie la plus belle apparence de fortune qu'elle puisse jamais espérer. Les Négocians avoient les ports ouverts pour transporter aux Espagnols leurs besoins ; les habitans virent leur sucre augmenter du double de sa valeur par l'interruption du commerce des Colonies Angloises. On se livra en conséquence à des entreprises très-considérables qui n'eurent pas tout l'heureux succès dont on s'étoit flatté. Beaucoup de gens eurent des maladies de langueur qui se terminerent par l'hydropisie, la diarrhée ou la phtisie. La guerre qui survint en 1744 changea l'état de la Colonie en rendant le malheur plus général. Le dérangement de la fortune de tous les habitans fut une suite nécessaire de l'interruption du commerce. La valeur des denrées d'Europe augmenta considéra-

blement ; celles du pays diminuèrent à proportion , & chacun fut obligé de négliger ses affaires pour prendre les armes. Les mauvaises constitutions des saisons concoururent avec les fatigues & le chagrin à produire un grand nombre de maladies , qui firent périr plus d'habitans dans l'espace de trois à quatre ans , que je n'en avois vu périr les dix premières années de mon séjour à S. Dominique : ce qu'on verra dans l'Histoire des Maladies. L'explication d'ailleurs qu'on peut donner de leurs causes & des moyens d'en entreprendre la cure , ne peut servir qu'autant qu'on y joint un continuel exercice de la pratique. Elle seule peut faire découvrir les différentes modifications , les métamorphoses qui arrivent dans les maladies , & souvent dans la même maladie , suivant les variations du temps , & suivant les passions qui agitent l'esprit & le cœur de l'homme. C'est sur quoi on ne peut guères donner de préceptes , parce que ce sont de ces lu-

mieres qui ne s'acquierent que par l'habitude de voir les malades, & que par une continuelle attention à examiner, à observer les degrés & les proportions des différentes révolutions auxquelles le corps humain, soit en santé, soit en maladie, semblable au barometre, est continuellement exposé. *Non enim post rationem inventa est Medicina; sed post Medicinam quæsitæ est ratio. Hecquet (a).*

(a) La forme que j'ai donnée à mon Ouvrage, comme la seule qui convienne à une Histoire des Constitutions épidémiques, a nécessité des redites, parce qu'il est impossible que plusieurs constitutions se trouvant conformes ou presque semblables, on ne répète pas souvent la même chose. Ces répétitions au surplus ont leur utilité, n'eussent-elles que celle de faire connoître les difficultés qu'on a de développer les véritables causes des maladies, & de se former une bonne méthode pour les combattre; comme aussi de faire connoître combien il est important de commencer de bonne heure à examiner & à méditer, parce que, quelque longue que puisse être la vie, elle est encore trop courte pour acquérir tou-

tes les connoissances qui sont nécessaires à un Médecin pour être parfait : *ars longa , vita brevis*. En s'accoutumant dès la jeunesse à la méditation, on a l'avantage de profiter d'un temps que le plus grand nombre perd à de frivoles amusemens incompatibles avec les réflexions que demande une profession aussi difficile ; *est enim ars muta & cogitabunda*. On a la satisfaction de cueillir, dès le commencement de l'automne, des fruits que les autres n'ont jamais celle de voir mûrs. Une joie intérieure encourage & détermine à continuer les recherches, & à perfectionner des découvertes que l'activité d'une trop grande jeunesse avoit empêché d'approfondir & laissé imparfaites.



HISTOIRE

DES CONSTITUTIONS

ÉPIDÉMIQUES.

Constitution de l'Hiver 1732.

J'ARRIVAI à Saint Domingue le 22 Octobre 1732. On faisoit au Cap, Ville capitale de la Colonie-Françoise, des prieres publiques pour demander la cessation des pluies qui avoient été abondantes pendant tout le cours de l'année, sur-tout pendant les mois de Septembre & Octobre. On me dit que les années 1730 & 1731 avoient été pareillement pluvieuses, & qu'elles avoient été précédées de plusieurs années fort séches.

Dans la dépendance du Cap, les vents du nord, qui ne s'y font ordinairement sentir qu'au mois de Novembre, & qui

finissent au mois d'Avril, commencerent dès le mois d'Octobre. Ces vents sont toujours accompagnés d'un temps nébuleux & pluvieux; ils n'ont coutume de durer que quatre ou cinq jours, & ils inondent cette Contrée deux ou trois fois le mois. Ils ont été plus fréquens cette année.

Pendant cette saison, c'est-à-dire depuis le mois de Novembre 1732 jusqu'au mois de Mai 1733, on ne vit qu'un même genre de maladies diversifiées par différens symptômes, mais dont la cause me parut la même; des fievres intermittentes simples, qui dégénéroient très-souvent en continues, ou plutôt, selon Morton, en continentes, qui par leur redoublement indiquent l'affinité qu'elles ont avec les intermittentes. On observoit très-fréquemment les double-tierces bilieuses, qui sont particulieres à ce climat, & dont nous donnerons ci-après la description.

Quoique les fluxions de poitrine soient plus rares à Saint Domingue qu'en Fran-

ce, calidum pectori amicum, frigidum inimicum, j'en ai peu observé dans cette constitution parmi les blancs ; elles ont été communes parmi les negres. Plus exposés aux injures de l'air, plus abattus par les fatigues du travail, accoutumés à se baigner encore tout couverts de sueur, ou à dormir au serein ou sur la terre, ils doivent naturellement y être plus sujets que les blancs. Au reste ces fluxions de poitrine étoient toutes bilieuses.

Je leur ai quelquefois fait prendre l'é-métique dès le commencement ; je dis quelquefois, parce que la grande ardeur & la dureté du pouls, qui accompagnent presque toutes les maladies de ce pays, sont une contre-indication qu'il seroit téméraire de transgresser. Quand j'ai cru qu'il convenoit de donner l'é-métique, je l'ai toujours fait prendre délayé dans une grande quantité d'eau de casse. La manne & l'huile m'ont paru les remedes les plus convenables ; mais la boisson que je prescrivis dans cette maladie, quoique très-

simple , est de tous les remedes le plus efficace pour exciter l'expectoration , & préparer le malade à la purgation. Voici quelle est la tisane que j'emploie plus ordinairement.

Je fais bouillir dans une pinte d'eau une demi-poignée d'épinars du pays , *amaranthus altissimus longi-folius* , *spicis è viridi albicantibus* ; une pincée de bourgeons d'avocatier , *persea Clusii*. En ôtant la liqueur de dessus le feu , on y met une cuillerée de miel commun , & après l'avoir passée , on y ajoute une chopine d'huile. On fait prendre au malade un verre de cette tisane de deux en deux heures. Après l'avoir fait purger & saigner suffisamment , je viens à bout de chasser la fièvre avec un opiate fait avec l'écorce de citronnier , les yeux d'écrevisses & une suffisante quantité de miel.

J'ai trouvé à Saint Domingue un ancien préjugé , dont bien du monde a été la victime. On y regardoit la saignée dans le rhume comme meurtrière , & faute de

ce secours, il dégénéroit très-souvent en fluxion de poitrine & en suppuration. J'ai été quelquefois appelé pour des malades qui étoient tombés dans ce dernier accident, & il a fallu faire à plusieurs l'empyème.

Comme les negres sont plus sujets aux vers que les blancs, ils ont aussi coutume d'en donner des marques dans leurs fluxions de poitrine. Il est important d'y faire attention; & quoique la plupart du temps on n'en ait que des signes douteux, j'ai toujours eu soin de mêler des vermifuges avec les purgatifs & les tisanes. J'ai mis depuis quelque temps en usage une tisane, qui est tout ensemble pectorale, & le plus excellent vermifuge qu'on puisse employer à Saint Domingue.

Prenez écorce de gommier rouge ou blanc, de fucrier de montagne, coupés par petits morceaux, du capillaire ou franc-basin, des sommités de gombo, de la canne de sucre bien mûre, coupée par morceaux, & des sommités de pois

d'angole , de chacun une bonne poignée ; graine de petit mil , une pincée ; faites-les bouillir dans deux pintes d'eau jusqu'à la diminution d'un quart. Quand on aura passé la liqueur , on ajoutera une chopine d'huile. On en fait boire un bon verre de deux en deux heures.

La colique bilieuse & celle de Poitou sont très-communes aux Isles de l'Amérique : *apud insulas Caribum* , dit Sydenham , *notissima est colica Pictonum*. Ces maladies different très-peu entr'elles , & elles demandent à peu près les mêmes remedes. Je fais toujours saigner le malade avant de lui donner l'émétique , & je ne le lui fais prendre qu'après l'avoir disposé par les bains , les huiles & les lavemens. Si les douleurs continuent , j'ai recours aux eaux de casse , à l'opium , & au baume de sucrier , qui a un bon effet dans ces maladies , & que j'estime autant que le baume du Pérou si recommandé par Sydenham.

Quoique le cholera-morbus soit un

symptôme plus particulier aux maladies de l'été qu'à celles de l'hiver, j'ai néanmoins trouvé quelques malades attaqués de ce fâcheux accident. La violence de ce symptôme obligeoit d'y apporter un prompt remede. La défaillance, la petiteffe du pouls, & les extrémités foibles, donnoient lieu d'appréhender que le malade ne succombât; c'est pourquoi il étoit à propos de répéter les saignées presque coup sur coup. Alors les liqueurs dévoyées reprenoient leur cours ordinaire, & la fièvre qui survenoit n'annonçoit rien de fâcheux. Outre les saignées & les lavemens fréquens, je conseillois au malade de boire souvent de l'eau de poulet, & de la décoction de chicorée sauvage. Je ne me servois d'opium qu'à l'extrémité, & je tâchois toujours auparavant de passer un léger minoratif. Dans la maladie de Siam, le cholera-morbus étant l'effet d'une dissolution considérable, il étoit un signe pour cesser les saignées.

La dyssenterie, encore plus rare que le

cholera-morbus dans la constitution d'hiver, & plus commune dans celle de l'été, est survenue dans l'une & l'autre de ces saisons durant cette constitution. Pour y remédier, j'ai ordonné les lavemens émolliens, faits avec une décoction de tripe & du plantain. Dans ces bouillons j'ai mis les bourgeons de monbin, de grand-coufin, *triumfetta fructu echinato racemoso*, Pl. J'ai purgé le malade avec le tamarin, les mirobolans, & la manne, dans le petit lait; quelquefois j'y ai ajouté le syrop de chicorée composé de rhubarbe. Si le mal continue, on a recours au laudanum, au cachou & au fuccin, incorporés dans le baume de fucrier. On prendra pour tisane du bois-marie, *calophyllum seu calaba folio citri splendente*, du bois de chandelle, *faururus ligno duro odoratissimo*, des sommités d'Apiaba ou herbe quarrée, *melissa quadrangulari caute altissimâ*, du maïs boucanné, c'est-à-dire brûlé comme du café, de chacun une bonne pincée, qu'on fera bouillir dans deux pintes d'eau jus-

qu'à la diminution d'un quart. Quand le malade commence à se mieux porter, il use de gombo préparé de la maniere que je marque dans mon *Traité des Plantes usuelles*. Il arrive quelquefois que, quelque soin qu'on apporte pour résoudre l'inflammation qui arrive dans quelques-uns des visceres du bas-ventre, elle se termine par suppuration. Quand l'abcès se forme dans la partie convexe du foie, on guérit, par le moyen de l'opération, plus vite & avec plus de succès qu'en France.

Il paroît en général par ce que nous disons ici, que Sydenham ne s'est pas trompé, quand il nous a dit que toutes les maladies qui arrivent, pendant une constitution, ne different guères que dans les accidens & dans la différence des parties que cette maladie attaque. De plus longues dissertations sur les causes & la cure des maladies, m'ont paru inutiles, parce que les écoles, les bons livres & les hôpitaux fournissent des moyens suffisans pour s'en instruire.

Constitution de l'Été 1733.

LA saison pluvieuse a été suivie d'une très-sèche & très-aride. Le vent de sud a commencé à se faire sentir dès le mois d'Avril ; & depuis ce mois jusqu'à celui de Novembre, il n'y a pas eu de semaine où il ne soit arrivé trois ou quatre fois des orages considérables. Dans le mois de Mai, on a vu des maladies d'un genre différent, & dont la cause m'a paru tout-à-fait opposée à celle des maladies de l'hiver. Le mal de Siam a mis une infinité d'hommes au tombeau en très-peu de temps ; mais je n'ai vu qu'une femme qui en ait été attaquée.

La violence de la maladie a été telle, qu'elle a pour ainsi dire assoupi toutes les autres, & regné seule. C'est le caractère de toutes les maladies contagieuses & pestilentielles ; Sydenham, & avant

lui Diemberbroek , l'avoient remarqué de la peste. Aussi pour se faire une idée de cette violence , qui d'ailleurs ne changeoit rien à la nature des symptômes , & à la théorie que nous avons établie , il suffit de faire attention à l'histoire que je rapporte ici.

HISTOIRE.

Je fus appelé un jour en consultation pour un jeune homme de trente ans. Je le trouvai en robe de chambre sur son lit , & il étoit fort tranquille. Je sentis en l'approchant une odeur cadavereuse ; je lui demandai s'il venoit de la selle ; il me dit que non , mais qu'il avoit un petit dévoiement , & qu'il rendoit un peu de sang. Ce symptôme étoit accompagné d'une jaunisse universelle , d'une douleur à la partie inférieure du ventre , d'un pouls très-foible & du hoquet. Toute ma consultation fut de lui faire administrer les sacremens , & trois heures après il mourut très-tranquillement. On

me dit qu'il s'étoit promené la veille dans la rue. *Est prudentis hominis eum qui servari non potest, non attingere, ne videatur occidisse quem fors ipsius interemit. Cels.*

*Constitutions de l'Hiver 1733,
& de l'Eté & de l'Hiver 1734.*

JE réunis trois constitutions dans lesquelles j'ai observé le même caractère de maladie. Tout le monde avoit été consterné par la maladie de Siam. On se flattoit qu'une saison différente, & dont le commencement paroïssoit heureux, purifieroit l'air, & dissiperoit la contagion. On a joui pendant quelque temps d'une bonace trompeuse, & pendant les mois de Novembre & de Décembre il y a eu peu de maladies.

Constitution de l'Hiver 1733.

Les vents de nord commencerent au mois de Novembre, & ils ne parurent

que quatre à cinq fois jusqu'au mois d'Avril. La pluie, qui pour l'ordinaire les accompagne, ne duroit que trois ou quatre jours; l'hiver par conséquent a été plus sec qu'humide. Ce changement donna lieu de présumer que la contagion, bien loin d'être dissipée, continueroit, & pourroit même augmenter l'été suivant.

In siccitatibus febres acutæ fiunt & si quidem annus pro majori parte talis fuerit, qualem fecit constitutionem, ut plurimum etiam tales morbos expectare oportet. Hip. Aph. 7. Sect.

III. Suivant cet aphorisme, on ne fut pas trompé. Les maladies qui avoient cessé l'hiver, repartirent l'été, & causerent de nouveaux ravages. On vit donc peu de malades les premiers mois de l'hiver, & ceux qui furent attaqués avoient dans le commencement les symptômes qui semblent propres à cette saison; mais ces symptômes se changeoient bientôt en d'autres plus dangereux & plus funestes. Un homme paroissoit attaqué d'une fièvre double-tierce ou continue ordi-

naire, qui ne portoit avec elle aucun mauvais caractère; vers le dixième ou le onzième jour de la maladie, il arrivoit un changement subit; le malade tomboit dans une langueur considérable; la jaunisse survenoit accompagnée pour l'ordinaire d'un pouls flasque, d'une douleur de ventre, très-souvent d'hémorragie & de pourpre. J'ai eu recours aux mêmes remèdes, dont je m'étois servi l'été précédent; j'ai pris le parti de faire saigner copieusement dès le commencement de la maladie; & comme on étoit obligé d'avoir égard à la constitution d'hiver qui paroissoit la première, & dont les symptômes dénotoient une plénitude de matière dans les premières voies, qui se mêlant avec les liqueurs, contribuoit à augmenter la putréfaction ou dissolution du sang, j'employois promptement les purgatifs, & j'y joignois même l'émétique, pourvu que l'ardeur & la sécheresse du tempérament n'y missent point d'obstacles; & c'est à quoi on ne sauroit

trop prendre garde dans les Pays chauds : trois à quatre verres d'émulsion aiguillée avec une dose ordinaire d'émétique , quelquefois répétés deux ou trois jours , quelquefois entremêlés d'eau de casse amere , remplissoient cette indication. Après avoir donné ces remedes , j'examinois les mouvemens de la nature , laissant le malade au seul usage des lavemens , tisanes & bouillons émolliens , & légèrement sudorifiques. Lorsque les signes de dissolution paroissoient , une légère teinture de kinkina , dans laquelle je faisois mettre le nitre purifié , la poudre à vers & celle de viperes , dans la confection d'hyacinthe , finissoient la cure de la maladie.

H I S T O I R E.

Un Jésuite , Allemand de nation , âgé d'environ trente-cinq ans , d'un tempérament très-robuste , fut attaqué d'une fièvre double-tierce. Le 5 les accès étant devenus plus violens , je fus le voir. On

l'avoit saigné deux fois du bras , & une fois du pied : on l'avoit aussi purgé avec les eaux de casse. Je trouvai le malade dans un redoublement considérable , l'esprit égaré , & le pouls très-concentré. Le 7 le redoublement vint de meilleure heure , la langue commença à être sèche , & le malade fut agité de mouvemens convulsifs ; il ne sentoit d'ailleurs aucune douleur ; je le fis saigner du bras. Le 8 les mêmes accidens continuerent & augmenterent de façon qu'on le crut agonisant. La langue étoit comme rôtie , les levres très-gercées , & les yeux à demi-ouverts. Je le fis saigner du pied , & je lui prescrivis pour boisson le petit lait fait avec la crème de tartre , l'eau de poulet , dans laquelle on faisoit cuire de la laitue , de la chicorée sauvage , & un concombre avec ses graines pilées. J'employai fréquemment les lavemens émolliens , & les potions huileuses & vermifuges. Le soir je réitérai la saignée du pied. Le 9 j'ordonnai l'eau de casse ai-

guisée, avec le sel d'epsom; le malade ne commença à évacuer qu'après-midi. Tous les symptômes étant revenus, je le fis saigner vers les dix heures du soir. J'apperçus que le malade avoit beaucoup de taches pourprées. Je continuai l'usage de l'eau de casse, qui opéra mieux que le jour précédent. Les 11, 12, 13, 14 & 15, le malade fut toujours dans le même état; mais l'aridité de la langue, sa noirceur, l'inconstance du pouls, tantôt foible, tantôt fort, la continuation des mouvemens convulsifs, l'égarement d'esprit, étoient des signes d'une mort prochaine. Pendant tout ce temps, je continuai l'usage de l'eau de casse, & des boissons marquées ci-dessus. La puanteur & la mauvaise qualité des matieres que rendoit le malade, m'obligeoient à suivre cette indication. Le 16 on commença à avoir quelque espérance de guérison. La langue parut humide, les yeux un peu sereins, & les urines moins chargées. Le soir le redoublement étant re-

venu avec les symptômes ordinaires, le pouls étant fort & fréquent, je fis saigner le malade du pied, & le lendemain je lui fis prendre trois à quatre verres d'eau de casse amere. Le 18 nous eûmes lieu d'espérer une heureuse convalescence. Le redoublement n'avoit point été considérable, la langue étoit nettoyée, les yeux étoient beaux, & les urines naturelles. Je lui conseillai d'user encore quelque temps de la tisane amere émulsionnée. Trois ou quatre jours après que j'eus cessé de le voir, j'appris avec surprise qu'il se plaignoit d'une vive douleur à la maléole de la jambe où il avoit été le plus saigné, & que la fièvre étoit revenue avec des mouvemens convulsifs. Un trombus, qui avoit procuré une légère inflammation à la jambe gauche, avoit obligé de faire à la jambe droite les saignées qui étoient devenues nécessaires depuis cet accident; mais il n'y avoit pas d'apparence que cette douleur provînt de la piquûre d'aucune

d'aucune saignée. Le malade étant convalescent, je l'avois vu se remuer & se lever sans se plaindre de rien. Je conjecturai plutôt que le sang m'ayant paru dissous dans les dernières saignées, il pouvoit y avoir dans cette partie une disposition gangreneuse. Ne pouvant aller voir le malade, le sieur Lapuyade, Chirurgien, y fut; & après avoir examiné cet accident, il me rapporta qu'il avoit trouvé un gonflement considérable dans toute la jambe, mais sur-tout à la partie inférieure; qu'il avoit senti le canal de la saphene tendu jusqu'au haut de la cuisse comme une corde, ce qui provenoit de ce que le sang étoit arrêté dans ce vaisseau; qu'ayant lieu de croire qu'il avoit abcédé dans la partie inférieure, il avoit fait une incision jusques vers le milieu de la jambe; qu'il en étoit sorti beaucoup de pus; qu'il avoit recommandé qu'on entretînt bien la suppuration, & qu'on appliquât des cataplasmes émolliens jusqu'au bout de la cuisse. Sur

ce rapport , je crus qu'on pourroit sauver le malade ; mais nous fûmes trompés. On nous marqua que la fièvre & les convulsions persisteroient. Je fus avec le sieur Lapuyade ; je trouvai la plaie pansée à sec & ne suppurant plus , quoiqu'elle fût encore vermeille , & la jambe & la cuisse enveloppées de compresses trempées dans l'eau-de-vie camphrée ,

ulcus autem , sive antea fieri contigerit , sive in morbo fiat , discernere oportet ; si enim moriturus sit homo , ante mortem lividum & siccum erit , aut pallidum & siccum. Hipp. prognost. Le Chirurgien qui avoit soin du malade , avoit jugé à propos de suivre une méthode toute opposée à celle que lui avoit conseillée son confrere. La jalousie regne dans tous les Pays comme dans toutes les professions. Le malade en fut la victime ; il étoit dans un état où il n'y avoit plus de remède ; il mourut trois ou quatre jours après , avec les symptômes du spasme. Cette observation est un peu longue ; mais les accidens qui en font

le sujet , méritent l'attention des plus habiles Praticiens.

Constitution de l'Eté 1734.

Au mois d'Avril on crut être exempt de la contagion qui avoit regné l'année précédente. Ce mois , comme celui de Mai , fut très-sec , & pendant ce temps on vit peu de malades. Les premiers jours de Juin le temps changea , & les vents de sud causerent de grands orages , & durerent sept à huit jours. Cette vicissitude a suffi pour causer de nouvelles maladies. Pendant les mois de Juin, Juillet & Août , il y a eu bien des malades à la Ville du Cap , mais il y en a eu très-peu dans la plaine.

La Ville du Cap est située au bas d'une montagne qui la couvre du côté du nord & de l'ouest ; cette Ville regarde la mer à l'est , & elle est bornée au sud par des marais d'une demi-lieue de long , qui se remplissent dans le flux de la mer. Durant le solstice d'été les marées ne sont

pas si hautes dans l'Amérique méridionale que durant celui d'hiver ; l'eau n'étant pas alors si abondante, ni par conséquent dans un si grand mouvement, doit s'y corrompre plus promptement. S'il arrive que l'été soit plus sec que de coutume, cette eau, l'égoût de la Ville, & le tombeau des crabes & des autres insectes de la mer, exhale une plus grande quantité de corpuscules infectés, capables d'engendrer la corruption où ils se répandent. Si les pluies sont abondantes, les terres étant alors inondées, les mauvais principes sont comme noyés & entraînés par le cours des eaux. Suivant ces remarques, il est facile de comprendre pourquoi la Ville du Cap doit être plus mal-saine en été qu'en hiver ; pourquoi un été trop sec doit être d'un funeste augure pour ses habitans. On doit donc attribuer à la grande sécheresse de l'été les maladies qui ont régné à la Ville du Cap pendant cette saison ; telles étoient les fièvres intermittentes & les fièvres double-tierces, qui dégénéroient

pour l'ordinaire en continues. Les malades se plaignoient de violentes douleurs de tête , & elles étoient si opiniâtres , qu'il étoit impossible de les calmer : les saignées du pied , de la gorge , les remèdes rafraîchissans , les topiques , les purgatifs , les vésicatoires & l'opium , ne procuroient aucun soulagement au malade. Où l'art est inutile , la nature se plaît quelquefois à opérer des prodiges salutaires. Le plus grand nombre guériffoit par une innombrable quantité de cloux qui sortoient à la tête & à l'extérieur du corps , c'étoit un signe certain d'une parfaite guérison. Ceux qui avoient le ventre libre , étoient plus promptement guéris ; le mal étoit plus opiniâtre dans les malades qui étoient d'un tempérament sec , que dans ceux qui étoient replets.

I. H I S T O I R E.

M. de Lorre , Maître Chirurgien au Cap , d'un tempérament maigre &

robuste, eut une fièvre continue, avec un violent mal de tête. La fièvre dura quinze jours. Lorsqu'elle commença à se calmer, il sortit par toute la tête une si grande quantité de petits cloux, qu'à peine auroit-on pu placer entr'eux la tête d'une épingle. Tous suppurerent, & il fut parfaitement guéri.

II. HISTOIRE.

Un homme de trente ans fut attaqué d'une fièvre tierce dont les accès étoient considérables. Quand j'arrivai, le malade étoit mort; le Chirurgien me dit qu'il n'avoit paru aucuns symptômes fâcheux, qu'il lui avoit fait deux saignées du bras & une du pied, qu'il l'avoit purgé deux fois avec deux médecines fort douces, & mis ensuite à l'usage du kinkina. Je le fis ouvrir; nous trouvâmes tout le foie gangrené.

Tandis que les anciens habitans du Cap étoient affligés par ce genre de maladie, les nouveaux avoient un fort en-

core bien plus triste. Le mal de Siam reparut, & fit périr plus de la moitié des marins. A quoi attribuer le prompt effet d'une corruption qui en vingt-quatre heures précipitoit au tombeau ceux qui en étoient attaqués ?

Mais quelque générale qu'ait été cette contagion, les Matelots en ont été, pour ainsi dire, les seules victimes. Exténués, accablés de fatigues, dépourvus de tout secours, abandonnés entre les mains d'un jeune Chirurgien peu appliqué & sans expérience, la plupart sont morts manque de secours.

Les maladies ayant cessé au *Cap* vers la fin d'Août, elles se répandirent dans la plaine. L'inflammation des intestins, le cholera-morbus, la colique de Poitou, la dysurie, & la passion hystérique, furent les maladies les plus communes. *In siccitatibus arthritides, urinæ stillicidia, & dysenteria, Hipp. Aph. 16, Sect. III.*

III. HISTOIRE.

Un homme de trente-cinq ans ayant une fièvre aiguë avec vomissement & dévoiement, m'envoya chercher. Il avoit déjà été saigné, & on lui avoit donné une légère eau de casse. Je le trouvai très-froid, presque sans pouls, les yeux égarés. Je lui ordonnai le thé, l'eau de poulet, & de prendre le soir un grain d'opium dans un demi-gros de thériaque. Les accidens continuerent; le lendemain on réitéra les mêmes remèdes, & je fis augmenter la dose d'opium. Le 5 plusieurs des accidens étant calmés, & le soir le pouls étant fort & très-fréquent, le malade fut saigné du pied, & je lui fis prendre le lendemain quelques verres d'eau de casse qui firent cesser la fièvre.

Quoique les Pays chauds soient plus favorables à la délicatesse des femmes que les Pays froids, & que la vie tranquille qu'elles y menent, contribue beaucoup à les entretenir dans une santé plus

parfaite que les hommes ; elles sont néanmoins sujettes à ressentir les impressions d'un climat qui demande un tempérament plus fort , & différent de celui des Européens.

Les femmes vieillissent à S. Domingue bien plutôt qu'en France. Leurs évacuations périodiques finissent à un âge moins avancé que dans les Pays froids ; & dans cette révolution elles essuient de dangereuses maladies.

La mollesse du tempérament des femmes , qui fait qu'elles ont une moins abondante transpiration que les hommes , est reconnue par plusieurs Médecins pour la cause générale des menstrues. La transpiration étant plus abondante dans les Pays chauds , il est donc naturel que les femmes soient moins réglées , & que leurs regles cessent de meilleure heure. Le défaut de sérosité contribuant à rendre les fibres de la matrice moins flexibles , la cessation des menstrues doit y être très-préjudiciable à la santé. Un

fang dépourvu d'une suffisante quantité de limphe, doit être moins fluide; & si ce fang, qui a coutume de trouver une issue par la matrice, y trouve trop de résistance, il s'y engorge, & produit de fâcheux symptômes. Ces accidens ont dû être plus fréquens à la fin de l'année 1734, le temps ayant toujours été très-sec. Aussi est-ce l'année où nous avons plus vu de femmes malades; & presque toutes se rencontroient dans le cas de la cessation de leurs regles, qui auroient pu couper pied à la maladie, si elles avoient eu soin d'en prévenir les suites par les remedes convenables.

HISTOIRE.

Une femme d'environ quarante ans, d'un tempérament robuste & sanguin, eut une fièvre double-tierce, accompagnée dans les accès ou de délire ou d'une espece d'affoupissement, d'ailleurs elle étoit presque sans pouls & froide. En la levant, elle s'évanouissoit, & restoit près d'un

quart d'heure en cet état. Ses fréquens bâillemens me firent juger qu'il y avoit de la vapeur : elle avoit été faignée du pied , & on lui avoit fait prendre quelques verres d'eau de casse aiguisée avec le sel d'epsom. Je fis faire un opiat avec le kinkina , l'aloës, la mirrhe , le safran de mars apéritif, le sel d'absynthe & la teinture de castoreum. On en donnoit un gros de six en six heures à la malade. Dès le lendemain la fièvre & les accidens cesserent.

La tisane dont je me fers ordinairement pour les femmes hystériques , est une eau minérale artificielle , faite avec une poignée de vieux cloux bien rouillés , & un gros de sel ammoniac qu'on fait infuser pendant vingt-quatre heures dans deux à trois pintes d'eau. Je fais quelquefois bouillir dans cette eau des racines d'herbes à bled , d'asperges , d'herbes à chiques ; *pittonia ramosissima viburni foliis , florè albo* ; de pois-puant , *cassia foetida , foliis sennæ , non erecta* ; des

sommités d'avocatier, *persea Clus.* & de liane à calçon, *passi-flora seu granadilla.*

Constitution de l'Hiver 1734.

Le premier nord commença vers la fin d'Octobre: depuis le 15 de Janvier jusqu'au mois d'Avril, le temps fut plus froid que de coutume, & presque aussi froid qu'il l'est ordinairement à Paris au commencement d'Avril. Pendant les mois d'Octobre, Novembre & Décembre, j'ai remarqué dans le peu de maladies qu'il y a eu, la même constitution que l'hiver précédent, avec cette différence, que les fievres & les autres symptômes n'étoient pas généralement si violens. Les mois de Janvier, Février & Mars 1735, ont été, non-seulement très-sereins, mais même plus froids qu'ils n'ont coutume d'être. Les vents d'est, nord-est & nord, ont toujours régné sans pluie pendant ce long espace de temps: aussi en a-t-on ressenti de bons effets. Il

n'y a presque pas eu de maladies. On n'a vu que quelques rhumes & quelques fluxions qui n'avoient aucuns symptômes fâcheux. On espéroit qu'une saison si avantageuse contribueroit beaucoup à changer la constitution qui avoit paru dominer depuis près de deux ans, & que l'air purifié de ses mauvaises qualités, seroit désormais salutaire aux habitans & aux étrangers.

Constitution de l'Eté 1735.

Les mois de Mars, Avril & Mai, n'ont été ni trop secs ni trop pluvieux. L'alternative qui a regné pendant cette saison a été très-avantageuse pour la santé; on doit attribuer plutôt aux effets d'un mauvais régime qu'au caractère d'une constitution mal-faisante, les maladies qu'on a vues pendant cette saison. L'ophtalmie, ou l'inflammation des yeux, a été la seule qui ait paru dépendre du vice de l'air. *Si aquilonius & sine pluviis fuerit autumnus, siccis temperamentis*

erunt ophtalmiæ. Hipp. Aph. 14, Sect. III.

Quoique l'ophtalmie soit cõmmune dans les quatre parties du monde, elle a de particulier dans les climats de la Zone torride, qu'elle fait de grands progrès en très-peu de temps; & pour peu qu'on differe d'y remédier, on est bientôt la victime de sa négligence. Le sang engorgé dans les vaisseaux de la conjonctive & des autres membranes de l'œil, sur-tout de la choroïde & du ligament ciliaire, déchire les petits vaisseaux par sa qualité âcre & corrosive, & occasionne des taies, abcès & glaucômes, pour l'ordinaire incurables. Il arrive même très souvent que cette acrimonie, qui est comme naturelle dans les habitans des Pays maritimes & marécageux, participe de la contagion vérolique. Ceux auxquels on s'étoit trop pressé d'arrêter le cours d'une chaude-pisse, & dans qui, par le retour du flux vénérien, on ne venoit pas à bout d'en extirper les racines, ont paru être les plus sujets à l'ophtalmie.

I. HISTOIRE.

Un jeune homme d'un tempérament sec , étant attaqué d'une ophtalmie , fut saigné deux ou trois fois inutilement. On employa sans succès les purgatifs hydragogues , les collires , les vésicatoires & e féton. Il s'est formé une taie , & les liqueurs se sont épaissies , de façon qu'il ne paroît aujourd'hui ni prunelle , ni cornée transparente.

II. HISTOIRE.

Une femme de quarante ans ayant été saignée dans la même maladie huit à neuf fois , tant du bras que du pied & de la gorge , & ayant usé de bouillons , tisanes & purgatifs anti-scorbutiques , a été parfaitement guérie.

III. HISTOIRE.

Un jeune homme fort débauché qui avoit la même maladie , usoit , sans nul

effet, des mêmes remedes. Je soupçonnai qu'il avoit eu une chaude-pisse qui avoit été mal guérie; il me l'avoua. Je le mis à l'usage des bains, des lavemens & des boissons émollientes. La chaude-pisse reparut aussi-tôt; & à mesure que l'écoulement augmentoit l'ophtalmie paroissoit se dissiper. Cette maladie est vulgairement appellée *Fluxion*. On emploie indifféremment ce terme pour marquer toutes les maladies extérieures désignées par les noms de Rhumatismes & de Catarrhes. On y est fort sujet dans les Isles, sur-tout depuis Novembre jusqu'en Février. La grande fraîcheur des nuits, le peu de soin qu'on a de s'en garantir, & la coutume de se promener ou de voyager dans le temps qu'il tombe une grande abondance de ferein, concourent à rendre ces maladies fort communes. Bontius a fait les mêmes remarques dans ses excellentes *Observations de Medicinâ Indorum*.

Juin, Juillet, Août, Septembre & Oc-

tobre, ont été aussi tempérés que les mois précédens : il y a eu très-peu d'orages. Pendant les deux autres mois de l'année il y en a eu de très-violens. Les fièvres tierces & double-tierces ont été les seules maladies qui ayent régné durant cette saison. Elles ont eu de particulier que les malades étoient fort long-temps à se rétablir.

Constitution de l'Hiver 1735.

Vers la fin d'Octobre on eut un nord qui dura près de trois semaines, & c'est le seul qu'on ait eu jusqu'en Février. Les mois de Novembre, Décembre & Janvier, se sont écoulés sans qu'il soit tombé de pluie, & la chaleur a été presque aussi vive que dans la canicule. Les orages ont continué comme dans le solstice d'été, ce qu'on n'avoit jamais vu.

Qu'il me soit permis de rappeler au Lecteur les causes principales que nous avons rapportées ci-devant, & la description que nous avons faite de la situa-

tion de la Ville du Cap & de ses environs ; cette attention est d'autant plus nécessaire, qu'à six lieues de la Ville, du côté de l'est, on jouissoit d'une santé parfaite, pendant que le Cap & tous ses environs étoient infectés de maladies. Le territoire du *Fort-Dauphin* n'a été plus sain, que parce qu'étant sablonneux & plus élevé, il a dû être à couvert des mauvaises exhalaisons que produit la disposition d'un terrain marécageux.

En général, cette année a été plus aride que les précédentes. Pour peu qu'il tombe de pluie dans le cours d'une telle année, cette petite quantité ne doit servir qu'à augmenter la corruption.

La maladie de Siam a donc régné avec fureur pendant les mois de Novembre, Décembre & Janvier ; elle a même été accompagnée de symptômes plus violens que les années précédentes. Comme les histoires rapportées dans le traité particulier que j'ai fait sur cette maladie, dépendent, pour la plupart, de cette

constitution , j'y renvoie le Lecteur.

Pendant le cours de cette saison , les maladies ont été aussi fâcheuses pour les femmes que pour les hommes , surtout pour celles qui étoient grosses ; plusieurs ont eu de fausses couches , ou des accouchemens très-laborieux. Elles étoient , pour l'ordinaire , attaquées de fievres double-tierces , qui devenoient continues , si on se laissoit surprendre par une fausse apparence d'intermission. Vers le neuf ou le onze de la maladie , il se formoit une inflammation au foie ou aux intestins , d'autant plus incurable qu'elle s'étoit formée lentement. Si la malade étoit grosse , on devoit appréhender une fausse couche , d'autant plus commune , que dans les Pays chauds toutes les parties se relâchent plus facilement que dans les climats tempérés.

H I S T O I R E.

Une femme d'un tempérament très-replet & bilieux , eut , dans son sixième

mois de grossesse , une fièvre double-tierce qui au troisième accès devint continue. Au commencement de chaque redoublement elle avoit des vomissemens qui duroient quatre à cinq heures. Je la fis saigner les huit premiers jours cinq fois du bras. Je lui fis user pour boisson d'une eau de casse aiguillée de sel d'epsom. Le délire étant survenu, je la fis saigner deux fois du pied. La fièvre ne se calma qu'au bout de dix-sept jours ; elle devint alors double-tierce. La malade guérit parfaitement, & accoucha au terme de neuf mois d'une fille qui parut n'avoir reçu aucune impression de l'état où s'étoit trouvée la mere.

Constitution de l'Été 1736.

L'été de 1736 a été tout-à-fait différent des précédens. L'air a presque toujours été serein pendant cette saison ; & à l'exception des pluies & de deux à trois orages qui sont arrivés pendant Juin, depuis Avril jusqu'en Octobre on

n'a pas entendu dix fois le tonnerre. La malignité ne m'a pas paru aussi générale. Les fièvres continues ou continentes, dont nous avons déjà fait mention, ont été les maladies les plus communes, & il n'y a eu que très-peu de malades attaqués de fièvres pestilentiennes.

J'ai attribué en partie les maladies précédentes au rétablissement de la Ville du Cap. Les deux tiers de la Ville ayant été consumés par un incendie à la fin de 1733, les habitans ont dans l'espace de deux ans rétabli les maisons. Les terres qu'on a remuées pour faire ces édifices, l'humidité des murailles nouvellement enduites de chaux, ont dû remplir la Ville de vapeurs. Quelque pernicieuses qu'elles aient pu être, elles n'ont cependant pas été aussi funestes que celles des fréquens orages.

Constitution de l'Hiver 1736.

Après un calme & une sécheresse de quatre mois, le premier nord parut

vers la mi-Octobre, & dura deux à trois jours. Un mois après, il en vint un autre qui dura peu de temps, & qui fut suivi d'un temps très-sec. Ce temps persista jusques vers la fin de Janvier, où la saison changea de façon, que nous eumes, pendant près de quinze jours de suite, des pluies qui furent accompagnées, au commencement de Février, d'orages assez violens, ce qui est fort extraordinaire dans ce mois.

Depuis Novembre jusqu'en Janvier, l'air fut très-frais. Les fluxions ou catarrhes furent alors très-communs, & les enfans sujets à des maladies vermineuses & à des fievres continues. Les femmes eurent des accouchemens très-laborieux, & accompagnés de suites très-fâcheuses. Plusieurs, vers la fin de l'année, furent attaquées de fievres pourprées, presque semblables à celles qu'on voit assez souvent en France.

Les habitans des pays chauds sont encore plus sujets aux catarrhes que ceux

des tempérés. L'alternative du chaud & du froid arrêtant ordinairement trop subitement la transpiration, doit occasionner des engorgemens dans les parties extérieures. Les oreilles, les yeux & les dents sont pour l'ordinaire le siège de ces reflux. Je fais souvent appliquer les vésicatoires derrière les oreilles, & sur l'os occipital; j'en ai toujours observé de bons effets.

Les enfans furent attaqués en plus grand nombre durant cette saison. Au reste les maladies des enfans sont du même caractère que celles qu'ils ont en Europe: je n'y ai remarqué d'autre différence que la difficulté de les purger. Il faut très-souvent avoir recours à l'émétique. La manne, la rhubarbe & la poudre cornachine même, ne produisent pour l'ordinaire aucun effet.

Nous avons observé beaucoup d'accouchemens laborieux & de suites de couches fâcheuses. Les symptômes de ces

accidens malheureux paroîtront par le détail de l'histoire suivante.

HISTOIRE.

Une Dame ayant accouché fort heureusement, elle perdit connoissance six heures après sa couche, la langue devint épaisse, les vuidanges se supprimerent, le ventre se gonfla & devint douloureux. Elle étoit depuis quatre heures dans cet état, lorsque je fus appelé. Je la fis sur le champ saigner du pied. Les convulsions se mirent de la partie; la matrice devint d'une dureté considérable. Trois heures après je fis faire une seconde saignée du pied très-copieuse, & appliquer sur le ventre des fomentations ou cataplasmes avec l'absynte sauvage, le pois-puant & la verveine-puante qu'on fit bouillir dans parties égales d'eau & de vin blanc. On les renouvelloit de trois en trois heures, & on donnoit à chaque fois un lavement de la décoction des mêmes herbes. Je n'ai jamais tant eu lieu de

de désespérer d'un malade que de cette femme-là. Outre ces accidens, elle avoit la rate très-gonflée depuis plusieurs années, un visage très-bouffi & plombé, des jambes très-enflées, tous signes avant-coureurs d'hydropisie ou de diarrhée. La malade passa la nuit dans un état d'agonie. Je la trouvai le matin un peu moins agitée, la langue bégayante, le ventre toujours gonflé, tendu & douloureux. Je la fis encore saigner du pied, & lui fis tirer au moins quinze onces de sang. Quatre heures après cette saignée, les vuidanges commencerent à paroître, & augmenterent peu à peu, de maniere que dans vingt-quatre heures tous les fâcheux symptômes cessèrent. Au bout de huit jours nous purgeâmes la malade avec de doux hydragogues, & on les lui réitéra sept à huit fois.

Cette Dame étant menacée depuis trois à quatre ans d'hydropisie, en étoit en quelque façon garantie par les accouchemens, dans lesquels elle rendoit une

prodigieuse quantité d'eau. Dans celui-ci elle n'en rendit presque point, & ce fut sur ce fondement que je posai la méthode dont je me suis servi avec succès dans cette maladie.

Les fièvres pestilentiennes qui ont régné vers la fin de l'année, ont paru d'abord un peu différentes de celles des constitutions précédentes. Quelques malades ont eu à la vérité des symptômes semblables à ceux de la maladie de Siam; mais dans le plus grand nombre, le prélude ne se trouvant pas si violent, ils tomboient dans des accidens un peu moins considérables, mais pour la plupart aussi funestes par leurs suites.

Nous avons remarqué que dès que la fièvre cessoit, il paroissoit beaucoup de pourpre; que le plus grand nombre des malades étoit attaqué de vives douleurs de tête dès le commencement, & qu'avant ou après la mort ils rendoient beaucoup de sang par le nez. Pendant la violence de la fièvre, ils se plaignoient

beaucoup de cette partie ; & lorsque la fièvre se calmoit , la douleur cessoit ; mais eu égard à la douleur qui avoit précédé , on pouvoit augurer une hémorragie par le nez ou les oreilles. La maladie a fait sentir dans quelques personnes des effets de malignité vers les parties inférieures.

On peut attribuer ce changement à la grande sécheresse qui a regné pendant le cours de cette année. L'air sec contribuant beaucoup à resserrer toutes les parties du corps , le ventre a dû être moins susceptible de relâchement , & le venin contagieux par conséquent plus disposé à s'élever & à se fixer vers les parties supérieures. C'est à la même raison que j'attribue la moindre quantité de diarrhée. En effet , depuis près de deux ans nous n'en avons vu qu'un très-petit nombre ; mais à son défaut l'hydropisie a pris la place. *Aquiloniæ constitutiones corpora compingunt & robusta efficiunt , alvos siccant ; austrina vero corpora dis-*

solvunt, & alyos humectant. Aph. 17, Sect. III.

I. HISTOIRE.

Un jeune homme de dix-huit ans ; d'un tempérament vif & sanguin, fut attaqué d'une fièvre violente, accompagnée de douleur de tête & de reins ; on le saigna deux fois du bras, & quatre fois du pied très-copieusement ; le trois la fièvre se calma, & il parut un commencement de jaunisse. On lui fit user pour boisson d'une légère eau de casse, qui lui fit évacuer beaucoup de matieres bilieuses. A la fin du 5 de la maladie, les matieres parurent noires. Le 6 il lui survint une hémorragie considérable par le nez, qui dura sept à huit heures ; il mourut le soir.

II. HISTOIRE.

Une femme de trente ans fut attaquée d'une fièvre continue, qui ne fut précédée ni de froid, ni de vomissement. Elle se plaignoit seulement de la tête & des reins. Je la fis saigner du pied, & réité-

Ter la même saignée dans le jour. Je lui prescrivis de fréquens lavemens & des boissons fort légères. Le 3 il survint des envies de vomir; le pourpre parut, & la fièvre continua jusqu'au 4. Le pouls d'ailleurs étoit foible & fréquent. J'employai la poudre de vipere dans les bouillons, la confection alkermès, le sel d'absinthe, & la poudre à vers; je fis mettre du safran dans la tisane. Le 4 la malade se plaignit d'une grande oppression, ce qui me détermina à la faire saigner du bras. Le 7 elle urina le sang, & le bas-ventre devint douloureux. Je lui fis appliquer sur le ventre des cataplasmes faits avec les plantes hystériques; le 8 les regles parurent, & elle fut guérie.

Nous avons vu pendant cette saison peu de malades parmi les habitans de la plaine. La sérénité de l'air en a dû être la cause. En effet, nous avons toujours observé que les saisons pluvieuses étoient fatales aux anciens du Pays, sur-tout quand les pluies étoient de longue durée.

Il a succédé aux pluies de Février un vent des plus violens , qui a continué pendant près de quinze jours.

Constitution de l'Été 1737.

La saison froide , qui dura jusqu'au 15 de Mars , fut suivie d'un temps chaud & orageux , qui continua jusqu'à la fin d'Avril. Le tonnerre ne fut pas cependant fréquent , sur-tout les derniers quinze jours d'Avril. Depuis le commencement de Mai jusqu'à la fin de Juin , le temps fut toujours pluvieux , le vent tantôt au nord , tantôt au sud. Cette vicissitude est extraordinaire dans cette saison. Les mois de Juillet , d'Août & de Septembre , furent très-chauds. On eut peu de pluie & d'orages pendant cette saison.

Les fluxions ou rhumes , les coliques de différentes especes , furent les maladies qui regnerent pendant Mars & Avril. Le changement subit qui arriva à la mi-Mars , occasionna dans plusieurs sujets une révolution ou fonte subite , qui fut accom-

pagnée de symptômes très-fâcheux ; tel fut le catarre suffoquant. D'ailleurs les symptômes les plus communs furent de violens rhumes de poitrine , des diarrhées , des surdités , de vives douleurs de tête , des ophtalmies , & des coliques.

Les coliques de cette année furent plus aiguës & plus opiniâtres que celles des années précédentes ; j'en ai remarqué cette année une espece différente de toutes celles que j'ai observées , & dont je ne crois pas qu'aucun Auteur ait parlé. Je l'appelle *colique vérolique* , parce qu'elle attaque ceux , ou qui ont une gonorrhée , & dont la diminution de l'écoulement fait soupçonner que le reflux du virus affecte les intestins , ou qui depuis peu de temps en ayant été maltraités , ont le malheur d'en ressentir les fâcheuses suites par les douleurs les plus aiguës. Quoique cette espece de colique paroisse avoir les mêmes symptômes que la colique de Poitou , & qu'elle de-

mande le même traitement, elle a de particulier qu'ils font plus violens, qu'ils durent plus long-temps, & qu'il faut, pour en extirper les racines, un plus long usage de purgatifs & de somniferes. Il ne convient au surplus d'avoir recours aux narcotiques dans cette espece de colique, qu'après avoir réitéré les purgatifs pendant plusieurs jours, afin d'éviter un plus long séjour du virus dans les visceres du bas-ventre.

I. HISTOIRE.

Une femme de cinquante ans, d'un tempérament replet, robuste, sanguin, pituiteux, & sujette aux vapeurs, tomba tout-à-coup dans un accès de fièvre qui ne fut caractérisée que par un frisson très-long, auquel succéda une très-légere chaleur, & un pouls fort peu élevé : la malade fut toujours très-assoupie. Il survint une légère moiteur ; on profita de l'intermission pour faire deux saignées du pied, qui ne parurent être abondan-

tes que par rapport au trop d'embonpoint de la malade ; & elle fit usage d'une tisane royale, dont on aiguisa le premier verre d'une demi-dose d'émétique. Ces remedes firent peu d'effet. Après huit heures de calme, on vit recommencer les premiers accidens, qui augmentèrent au point que la respiration devint très-gênée, le visage œdémateux, les extrémités froides ; & il survint une salivation si abondante, que la malade mourut comme suffoquée. Les vésicatoires, les potions volatiles, les lavemens irritans, le kermès minéral, & l'émétique, ne produisirent aucun effet.

Dès le commencement de la maladie, le visage étoit bouffi & d'un pâle clair, le pouls concentré & très-petit. Ces deux signes suffirent pour faire distinguer cette maladie de l'apoplexie sanguine, ou du sommeil léthargique procuré par une inflammation du cerveau ; le visage, dans ces maladies, étant toujours rouge,

les vaisseaux de la conjonctive enflammés, le pouls élevé & très-fort. On auroit essayé de faire la saignée de la temporale ou de la jugulaire; mais dès le commencement du second jour il parut des signes d'une agonie certaine.

II. HISTOIRE.

Un homme d'un tempérament robuste & sec, étoit attaqué depuis plusieurs mois d'une gonorrhée, pour la guérison de laquelle on avoit employé tous les secours de la Médecine; l'écoulement néanmoins persistoit d'une couleur tantôt blanche, tantôt jaune ou verte. Il survint une colique, dont les douleurs étoient fort aiguës: après plus de quinze jours d'usage des remèdes appliqués inutilement, & la plupart mal-à-propos, le malade se fit transporter au Cap. La gonorrhée couloit alors très-peu. Je fis baigner le malade soir & matin pendant trois jours; il prit de fréquens lavemens avec la casse bouillie dans de

l'eau de mer. Après cette préparation, il usa pour boisson pendant quatre jours, d'une tisane royale, composée avec le féné, la casse, le sel d'epsom, la chicorée sauvage & le cresson dans une pinte d'eau. Cette tisane le faisoit aller huit à dix fois. J'y fis ajouter dans chaque verre douze grains de poudre cornachine. Le soir du cinquième jour il prit deux grains d'opium, qu'on redoubla deux heures après, par rapport au peu d'effet des premiers. Cette dose calma les douleurs, sans d'ailleurs procurer le sommeil. Les douleurs étant revenues, on retourna à l'usage des purgatifs, auquel succédoit alternativement celui de l'opium, afin de procurer du soulagement pendant la nuit. Après huit à dix jours de cette alternative, on s'en tint à celui de l'opium, qu'on fit continuer quatre à cinq jours, & qu'on accompagna de la tisane sudorifique. On termina la cure de cette maladie par le lait coupé, qu'on fit prendre pendant plusieurs semaines au ma-

lade, qui eut le bonheur d'être parfaitement guéri de la colique & de la gonorrhée.

Depuis Avril jusqu'à la fin de Juin, que cessèrent les pluies, il y eut très-peu de maladies. L'abondance des pluies, qui tomberent ensuite pendant deux mois, contribua à rafraîchir l'air, & à laver les terres, de maniere qu'on eut lieu d'en bien augurer pour la santé des habitans dans la saison suivante. En effet, non-seulement l'été, mais même toute l'année a été une des plus saines qu'on ait encore vues à Saint Domingue. Les habitans de la plaine ont été malades en plus grand nombre que ceux du Cap, ce qui arrive ordinairement après les saisons pluvieuses; mais leurs maladies avoient le caractère d'une simple fièvre putride, sans aucune apparence de malignité.

Le caractère des maladies de cette constitution a eu de particulier qu'il étoit très-facile de relâcher le ventre des malades, & même si facile, qu'il falloit une

circonspection extraordinaire, lorsqu'on jugeoit à propos de purger un malade, sur-tout ceux, ou qui avoient le ventre naturellement très-libre, ou qui étoient d'un tempérament replet. Quoiqu'on doive apporter cette attention dans tous les temps, on doit sur-tout l'avoir pendant la saison de la canicule, sur-tout lorsque cette saison a été précédée d'un temps très-pluvieux, comme il est arrivé cet été; car je n'ai jamais été plus embarrassé dans l'usage des purgatifs que pendant cet espace de temps. Il étoit étonnant de voir qu'une once, & même une demi-once de manne, suffisoit pour l'ordinaire, & faisoit aller douze ou quinze fois les malades. Il falloit même quelquefois en arrêter l'effet par une potion cordiale, ce qui arrivoit fréquemment aux tempéramens replets, à l'égard desquels on ne fauroit trop prendre de précaution, par rapport à la grande disposition qu'ils ont dans les climats chauds à ce qu'on appelle *fonte d'humeurs*. Aussi

ne peut-on trop recommander dans ce Pays l'usage des purgatifs en lavage, c'est-à-dire en doses réitérées : par ce moyen on est maître de purger un malade suivant ses forces.

C'est à la grande facilité qu'on a eue cet été de relâcher les fibres des intestins, qu'on doit attribuer l'heureux succès de la Médecine dans la cure du mal de Siam. Quoique cette maladie ait été moins commune cette année que les précédentes, elle a toujours conservé son titre de maladie endémique. Elle a continué d'attaquer les nouveaux venus, dont plusieurs nous ont fourni des observations intéressantes inférées dans la description de cette maladie.

J'ai observé qu'après de longues & abondantes pluies, les fièvres tierces, double-tierces & continues, ou plutôt continentes, étoient les maladies les plus communes, dont la cause étant un relâchement ou ramollissement des solides & des fluides, n'occasionnoit que de sim;

ples engorgemens. J'ai aussi remarqué qu'il y avoit alors moins de maladies contagieuses, & que le contraire arrivoit lorsqu'il tomboit des pluies en petite quantité, & qu'elles étoient précédées & suivies d'une grande sécheresse. J'attribue ces effets à l'inondation : dans le premier cas, elle entraînoit une partie des mauvais principes ; dans le second au contraire, les terres légèrement humectées procuroient un plus grand développement de ces mêmes principes, contribuoient par leur putréfaction à en augmenter la quantité, & donnoient ainsi naissance à des exhalaisons nuisibles. Or l'été de cette année ayant été très-pluvieux, les maladies ont dû par conséquent n'être pas aussi communes ni aussi contagieuses que les années précédentes 1735 & 1736. Elles ont dû avoir aussi un dénouement plus heureux. La grande facilité qu'on avoit à relâcher les vaisseaux excrétoires, étoit la principale cause de l'heureuse terminaison.

*Constitutions de l'Hiver 1737;
& de l'Eté & de l'Hiver 1738.*

Hiver 1737.

LEs mois d'Octobre, de Novembre & de Décembre ayant été fort tempérés, & même secs, on ne vit presque point de maladies, à l'exception de quelques catarrhes.

Eté 1738.

Depuis Avril jusqu'à la fin de Juin, il est tombé de petites pluies deux ou trois fois par semaine, sans orage. Juillet & Août ont été très-secs, & les brises ont été très-fortes pendant ces mois. Depuis le 30 Août jusqu'au 15 Septembre, on a eu deux petits nords.

Hiver 1738.

Depuis le 15 Septembre jusqu'à la fin

d'Octobre, il y eut beaucoup d'orages & peu de brises. On eut un nord de trois à quatre jours au commencement de Novembre.

Les petites véroles, les fluxions, les fièvres vermineuses, sur-tout dans les enfans, & la pulmonie, ont été les maladies les plus communes.

On croit dans les Isles que la petite vérole provient de la contagion dont les Negres, qu'on achete, sont quelquefois infectés. Il arrive tous les ans plusieurs navires chargés de Negres, où il s'en rencontre presque toujours quelques-uns atteints de la petite vérole, sans que cette maladie se communique. Il y a plus d'apparence qu'elle dépend du caractère de la constitution. On ne doit pas au surplus en être fort alarmé dans les Colonies, parce que j'ai remarqué qu'elle n'étoit point dangereuse, & que si quelquefois on perdoit beaucoup d'esclaves, on devoit plutôt l'attribuer au peu de soin qu'on en avoit, qu'à la

malignité de la maladie & à la violence des symptômes.

HISTOIRE.

Je fus appelé la nuit pour une femme très-replette , grosse de quatre mois , qu'on avoit saignée deux fois du bras , & qui étoit dans le cinquième jour de la maladie ; j'observai une petite vérole confluente , dont les pustules avoient peine à sortir. La gorge étoit si enflammée ou surchargée du levain variolique , qu'elle ne pouvoit respirer. Je fis appliquer un fort emplâtre vésicatoire à la nuque du cou , pour détourner la matiere morbifique , & lui donner jour. Les emplâtres tirèrent abondamment , les symptômes diminuerent ; & la petite vérole étant bien sortie , la malade n'eut besoin que de gargarismes & de tisane.

Lorsque l'éruption des pustules est abondante aux jambes des Negres , on doit y faire beaucoup d'attention , parce qu'ayant la peau des pieds fort dure &

cartilagineuse, il se fait entre cuir & chair une suppuration où les vers ont coutume de s'engendrer.

Les enfans, comme c'est la coutume; furent les plus infectés de cette maladie; mais elle n'étoit dangereuse que quand la fièvre vermineuse paroissoit l'accompagner. Je me suis toujours servi avec succès dans cette occasion de kermès minéral grain à grain, mêlé dans de l'huile d'amandes douces, & de la poudre à vers en bol ou dans la tisane.

Plusieurs ont été attaqués de maux de gorge avec fièvre, ce qui donnoit lieu de craindre la petite vérole, sans qu'elle survînt. La violence du mal m'a souvent obligé de recourir aux vésicatoires. J'ai toujours observé un bon effet de ce remède dans les maladies où l'engorgement des vaisseaux lymphatiques paroissoit avoir plus de part que celui des vaisseaux sanguins. Lorsque je m'apperçois que la suppuration n'est pas assez abondante, je la fais entretenir avec l'on-

guent basilicon , auquel je fais joindre de la poudre de cantharides.

On eut un nord en Décembre depuis le 12 jusqu'au 18. Il revint le 25 , & dura trois jours. Le temps fut ensuite sec & frais jusqu'au 15 de Mars , où le vent de nord reparut , & fit pleuvoir pendant trois jours.

Constitution de l'Eté 1739.

Le temps fut serein & sec pendant Avril , Mai , Juin & Juillet ; il n'y eut que six à sept orages dans la plaine. Ils furent plus fréquens vers les montagnes. Il n'y en eut point jusqu'à la fin de Septembre.

La mortalité des bestiaux a été grande pendant cette constitution ; ce qu'on peut attribuer à la grande sécheresse & à la grande quantité de chenilles que le peu de pluie faisoit naître. Les negres des habitations près des montagnes , ont été fort sujets aux fievres continues vermineuses , aux fluxions de poitrine , aux

inflammations du foie & des intestins. Depuis le premier Août jusqu'en Octobre, il n'y a presque point eu de malades.

Constitution de l'Hiver 1739.

Le vent du nord a presque toujours continué. Depuis 1732 on n'avoit point eu de saison si pluvieuse ni aussi orageuse. Elle a été d'autant plus mauvaise, qu'elle a succédé à un été très-sec & très-aride; d'où s'en est suivi une constitution d'un caractère différent des précédentes.

La Ville du Cap a été la première qui ait ressenti les effets d'un tel changement. Les fièvres double-tierces, & quelques maladies de Siam, ont paru pendant Octobre.

La douleur de tête, l'assoupissement & le flux de ventre, ont été les symptômes les plus communs dans les fièvres double-tierces. Les parotides ont été très-fréquentes, sur-tout dans la mala-

die de Siam. Je n'ai point vu de faïson où cette maladie se soit davantage terminée par abcès, sur-tout aux jambes & aux glandes parotides; leur maturité étoit si prompte, qu'il falloit les ouvrir au bout de deux ou trois jours.

La plupart des parotides se dissipent par le flux de ventre. J'ai observé dans quelques sujets des retours alternatifs de parotides & de flux de ventre; c'est-à-dire que le dernier se calmant, la parotide reparoissoit. L'ouverture de ces parotides étoit infructueuse. La surdité les précédoit, & en étoit un signe pronostic. On ne doit regarder ces dépôts comme critiques que lorsque la fièvre cesse ou se calme. On peut alors espérer. Il convient même d'en prévenir la suppuration par l'ouverture, de crainte que cette matière d'une qualité pestilentielle, ne crouissant trop, ne produise une trop grande putréfaction, & une métastase suivie de symptômes souvent plus mauvais que

ceux qui ont précédé : mais si après la naissance d'une parotide, la fièvre persiste, l'opération est inutile ; il n'y a que l'usage des purgatifs qui convienne. En effet, les parotides suppurent rarement dans ce cas, & elles ont coutume de se terminer par résolution. On tâche de la procurer par les cataplasmes émolliens & résolutifs, & par le flux de ventre. Les bilieux m'ont paru plus sujets à cette crise que les autres tempéramens ; On a d'ailleurs assez bien réussi, pendant cette saison, dans la cure de la maladie de Siam & des fièvres double-tierces.

Les habitans de la Plaine ont eu le sort de ceux de la Ville ; mais les maladies n'ont été dangereuses qu'à ceux dont le tempérament étoit infecté de quelque vice scorbutique ou vérolique ; Quoique la diarrhée ait été très-commune, plusieurs sujets dont le tempérament étoit naturellement resserré, ont été attaqués d'esquinancie, de tumeurs & de

parotides scorbutiques ou véroliques, auxquelles survenoit une gangrene si prompte & si considérable, qu'on ne pouvoit réussir à en arrêter le cours.

Le vent de nord a presque toujours regné pendant cette saison, & on n'a vu aucun mois se passer sans orages.

Constitution de l'Été 1740.

Depuis le 20 Mars jusqu'à la fin d'Avril, la température a beaucoup varié; il a fait très-chaud vers la fin du mois, mais le ciel a été fort ferein. On a eu pendant Juin sept à huit violens orages. Juillet & Août ont été secs, peu orageux, parce que les brises ont été fortes.

Outre les maladies d'hiver qui ont continué pendant cette constitution, & qui ont été plus mauvaises, eu égard à la chaleur & au temps qui a été moins pluvieux, la petite vérole a été très-commune, sur-tout pendant Mai & Juin.

Plusieurs

Plusieurs Negres ont été attaqués en Avril d'esquinancies & de fluxions de poitrine. Les symptômes de la maladie de Siam étoient très-conformes pendant le mois de Juin à ceux qui avoient paru durant l'été 1733. Les saignées se rouvroient, & la gangrene survenant aux extrémités, étoit le dernier signe d'une mort prochaine.

Constitution de l'Hiver 1740.

On eut un nord très-considérable le 12. Septembre; il dura quatre à cinq jours, & les pluies tomberent pendant trois. Un pareil nord revint le 20 d'Octobre, & les pluies durèrent six jours. Elles furent suivies jusqu'au 15 de Novembre, d'un temps calme & sans brise. Les pluies d'orages ne tomberent que vers les montagnes. Le temps fut ensuite frais, & les brises fortes. Le 20 on eut un nord; le vent persista à venir, tantôt de cette partie, tantôt de l'est, jusqu'au mois de Mars: ce qui procura de

temps en temps des pluies qui duroient deux ou trois jours , & un temps très-frais , qui fut cependant interrompu en Janvier durant dix à douze jours par un temps mou , humide & orageux. Les brises ordinaires reparurent à la fin de Février , & continuerent pendant Mars.

J'observai dans les fievres double-tiercès un caractere particulier. La plupart commençoient par fievres continues, & n'avoient les signes de double-tierces que vers le 8 , le 10 & le 12. Ceux qui avoient le flux de ventre suoiert peu ; quelques-uns avoient des taches pourprées & des hémorragies. Ces derniers symptômes indiquoient une complication de double-tierce & de fievre maligne. Le flux de ventre , qui quelquefois affoiblissoit trop le malade , obligeoit d'avoir recours aux cordiaux , & de les mêler avec les purgatifs. Le kinina de Saint Domingue , qui est moins amer que celui du Pérou , m'a paru

mieux réuffir dans cette conftitution que dans aucune autre , fur-tout dans les fièvres qui traînoient trop en longueur.

Cette conftitution a été très-mauvaife pour les ſcorbutiques & les vérolés ; beaucoup ont fini par la diarrhée ; quelques-uns par la pulmonie & par l'hydropiſie. Un grand nombre de ces pauvres qu'on appelle *Freres de la Coſte* , anciens dans le Pays , & infectés de ſcorbut ou de vérole , a péri par la diarrhée , mais fur-tout par les ulceres aux jambes , auxquels ces pauvres font très-fujets , étant obligés de marcher nuds pieds. Ces ulceres devinrent pendant cette conftitution comme l'égoût de tout le venin , & d'une fi mauvaife qualité , que dans l'efpace de douze ou quinze jours les chairs ſe trouvoient livides , baveuſes , fongueuſes , & fi corrompues , que les os ſe déponilloient même de leur périoste , & ſe carioient promptement. Si on coupoit la jambe de ces malades , ils périſſoient plutôt , parce que la diarrhée qui

survenoit ne donnoit pas le temps à la suppuration de s'établir.

Cette constitution fut fort dangereuse pour les femmes grosses & en couche. Plusieurs furent attaquées de fievres double-tierces accompagnées & suivies de fausses-couches, ou de suppression de vuidanges.

I. HISTOIRE.

Une femme en couche, d'un tempérament replet & pituiteux, fut attaquée, deux jours après sa couche, d'une fievre double-tierce sans vomissement, & cependant accompagnée d'un si violent mal de tête, que pour le calmer, le Chirurgien lui appliqua sur les tempes un emplâtre de bétoine garni de trois à quatre grains d'opium. Huit à dix heures après, la malade tomba dans un sommeil léthargique, & la fievre augmentant, les vuidanges se supprimerent. J'attribuai ces symptômes à l'effet d'un remede appliqué très-mal-à-propos. Ayant fait ôter

les emplâtres, j'eus recours aux bouillons laxatifs, aux lavemens & cataplasmes émolliens. Le ventre, qui étoit auparavant très-resserré, se lâcha, & les vuidanges reparurent lorsque la fièvre commença à s'appaiser, ce qui a coutume d'arriver à la plupart des femmes en couche, & lorsque les regles accompagnent cette maladie. C'est pourquoi il ne convient point de précipiter la saignée du pied, & on ne doit la faire que quand les regles ou les vuidanges ne reviennent point à la fin de l'accès, ou que revenant elles ne sont pas assez abondantes; ce que les symptômes qui surviennent ou augmentent font connoître. Souvent il suffit de seconder la nature par les remedes émolliens & légèrement apéritifs. Ils procurent une évacuation d'autant plus favorable, qu'étant favorisée par la nature, elle est beaucoup plus efficace & plus salutaire. Ainsi on ne doit se déterminer à la saignée du pied que dans le cas où l'obstacle paroît

trop difficile à surmonter, & où un commencement de douleur dans la matrice annonce une disposition inflammatoire.

II. HISTOIRE.

Une jeune femme d'un tempérament très-bilieux & délicat, fut attaquée, sur la fin de sa grossesse, d'une fièvre que les deux premiers accès firent juger tierce. On la saigna deux fois du bras. Elle accoucha le 4 fort heureusement. Elle eut pendant la nuit un léger ressentiment de fièvre qui se dissipa le matin vers les onze heures. Un frisson suivi de concentration de pouls, de foiblesse & de violens vomissemens, déclara un grand accès, qui fut d'autant plus considérable, que le cholera-morbus fut de la partie, & que les premiers symptômes persisterent jusqu'au soir, où les grandes foiblesse obligeant d'avoir recours à un peu d'élixir de Garus dans du thé. Il ne parut que des sueurs froides & peu abondantes. Pendant cet assaut, les

Vuidanges diminuerent fans qu'il parût d'interruption. Le pouls fe développa pendant la nuit; la chaleur revint fans ardeur. On calma l'altération de la malade par une légère limonade : elle n'eut qu'une légère moiteur; elle passa la journée du 6 fort tranquillement, & les vuidanges furent abondantes. Le soir le petit accès commença par de la chaleur, & fut plus fort que le précédent. Il n'y eut le matin qu'une légère remission indiquée par une foible moiteur. Vers les onze heures le grand accès fut précédé & accompagné de tous les symptômes du cinquième : ils furent même plus violens, de façon qu'on jugea la malade à l'extrémité : on eut recours aux mêmes remedes & aux épithêmes. Les déjections m'ayant paru extrêmement abondantes, très-bilieufes & fétides, je pris le parti de hafarder une once de manne & vingt-quatre grains de sel végétal qui firent aller sept à huit fois, suivant les vues que je m'étois proposées. Les vuid-

danges continuerent & parurent suffisamment abondantes pendant cette opération. La fièvre revint à l'ordinaire, & elle parut plus considérable; il n'y eut qu'une remission très-foible. Le grand accès se joignit ou commença à se confondre avec le petit, de façon qu'il ne fut point accompagné de fâcheux symptômes. Le pouls fut toujours développé; la malade fut seulement plus agitée après-midi, se plaignant beaucoup de l'estomac & d'une grande altération. Il n'y eut ni concentration ni foiblesse: elle fut plusieurs fois à la selle, & rendit des matieres très-bilieuses & fétides. Les vuidanges ne furent point interrompues: cet accès persista une grande partie de la nuit, & se termina par une simple moiteur, où la malade ne mouilla qu'une chemise. Je fis réitérer le matin le même remede, qui eut un bon effet. Le 11 il ne parut que le petit accès, qui se prolongea de façon qu'il n'y eut aucune trace du grand, & qui ayant continué

Vingt-quatre heures, se termina par une légère sueur. Le 13 l'accès fut moindre ; & le 17 il n'en parut aucun vestige.

On jugera par ce traitement comment il convient de se comporter dans pareille circonstance ; de quelle conséquence il est de ne rien précipiter & de suivre les mouvemens & efforts que fait la nature , afin de les seconder dans la juste proportion qu'elle paroît indiquer.

En cas de suppression , je ne me serois déterminé à la saignée du pied qu'après l'application des cataplasmes & l'usage des bains. S'ils n'eussent pas fait un bon effet, j'eusse eu alors recours à ce remède, que la qualité des symptômes qui précédoient & accompagnoient les grands accès , rendoit fort dangereux.

Vers la fin de Janvier & pendant Février, les catarres, les fluxions de poitrine, les douleurs d'oreilles, les migraines, & différens rhumatismes, furent les maladies regnantes. Les enfans y furent plus sujets, ceux sur-tout dont

les dents commençoient à percer , ce qui leur donnoit des accès de fièvre assez violens , mais qui n'étoient pas dangereux chez ceux qui avoient le ventre libre.

Constitution de l'Eté 1741.

Le mois de Mars a été très-sec , tantôt chaud , tantôt froid , suivant que les brises étoient foibles ou fortes. Le 6 d'Avril , les vents se fixerent au nord , & y persisterent dix à douze jours. Il tomba cependant peu de pluie , qui fut encore moindre à la plaine , parce que les vents du sud commencerent à dominer vers le 15 de ce mois par quelques orages foibles ; il leur succéda de fortes brises , qui continuerent le reste de ce mois. En Mai les brises se calmerent , & le temps fut très-orageux & très-chaud.

Pendant cette constitution , la plupart de ceux qui étoient attaqués de mauvais ulceres , de diarrhée , périrent par des abcès au foie ou à la poitrine. J'attribuai la cause d'un reflux aussi particulier à la

révolution subite de la chaleur, qui, ranimant & rétablissant tout-à-coup la transpiration, occasionna un retour trop subit du centre à la circonférence, lequel reflux ne pouvant y parvenir par rapport à la trop grande foiblesse, se fixoit sur quelque viscere. Par la même raison, des rhumes dégénérent en pulmonie chez quelques personnes.

Les enfans ont été fort sujets aux convulsions & aux fièvres vermineuses. La petite vérole a été commune, mais moins que l'année précédente. Pendant le mois de Mai, les fièvres double-tierces avec flux de ventre & vomissement, la dyssenterie & le ténefme, sur-tout parmi les Marelots, les inflammations au foie & aux intestins, furent les maladies les plus fréquentes; elles le devinrent encore davantage vers le commencement de Juin, où le temps fut sec & chaud pendant plusieurs jours.

Il parut dans cette saison une espèce de fluxion à qui on donna le nom de

mal de mouton, eu égard à la conformité qu'elle semble avoir avec la tumeur dont ces animaux ont coutume d'être attaqués à la gorge. Peu de personnes en furent exemptes. La gorge devenoit considérablement enflée, sans fièvre, sans tension. Le mal avoit rarement d'autre suite; les cataplasmes résolutifs & quelques purgations suffisoient pour le dissiper.

HISTOIRE.

Le deuxième jour de Juin, plusieurs personnes furent empoisonnées par une espece de petite sardine, qu'on appelle aux Isles *cayeux*. Ceux qui ne mangerent point des entrailles en furent moins incommodés. On ouvrit un homme mort de ce poison; on lui trouva le foie extrêmement dur, un sang très-coagulé, sur-tout dans les oreillettes du cœur. On observa, dans un chat, l'estomac gangrené & corrodé par placards, le pyllore & l'intestin duodenum extrême-

ment gangrenés, & plusieurs marques pareilles dans les autres intestins. Les empoisonnés furent tous attaqués de pesanteur d'estomac, de vomissement, de tranchées accompagnées de froid aux extrémités, & de la perte du pouls. Dans ceux où les premiers symptômes furent moins violens, il y eut une grande chaleur dans les entrailles, une grande inquiétude, une respiration gênée. On remarqua ces symptômes dans le Matelot qu'on ouvrit à l'Hôpital, qui ayant mangé beaucoup d'autres alimens, eut les accidens qu'on vient de rapporter, & dans l'estomac duquel on ne trouva point de corrosion, parce que le poison ne put agir immédiatement sur les membranes de ce viscere, mais seulement dans le sang. On attribua cet événement aux *Mancenillers*. Mais comme cet arbre est aujourd'hui très-rare, je pense qu'on doit plutôt l'attribuer à la grande quantité de fruits & de fleurs de plusieurs autres arbres vénéneux, qui entraînés par les

pluies abondantes, se déposent sur les hauts fonds, qui sont communs aux environs des embouchures des rivières. En effet à Saint Domingue, les mois de Mars & d'Avril sont de tous les mois ceux où la plus grande partie des arbres & arbrisseaux jette leurs fruits; n'y eût-il que ceux du bois rouge & des bois-laiteux qui sont en grand nombre, ils suffisoient pour produire cet accident.

Le temps fut calme & chaud les quinze premiers jours de Juin. Le reste du mois il y eut des brises fortes & qui ne furent interrompues que par deux ou trois orages. Pendant les mois de Juillet & d'Août, les orages furent plus fréquens, sur-tout vers les montagnes; car il n'y en eut au Cap que vers le 11 de Juillet, & deux ou trois par semaine jusqu'à la fin d'Août. Les maladies de Siam furent principalement mauvaises à la fin de Juin & au commencement de Juillet, eu égard à la sécheresse qui parut un peu dominer pendant le mois de Juin. Plusieurs périrent.

dès le trois ou quatrième jour de la maladie. La dyssenterie & le cholera-morbus furent communs. Le mal de gorge, dont j'ai déjà parlé, persista & devint plus dangereux, parce qu'il attaquoit dans plusieurs les parties internes, les amygdales & la trachée-artere. Les petites véroles furent fréquentes. Les fievres double-tierces bilieuses & lymphatiques, la maladie de Siam, furent les maladies dominantes, sur-tout parmi les nouveaux venus, & celles qui firent pendant cette constitution le plus de ravage.

Les malades, de quelque maladie qu'ils fussent attaqués, soutenoient peu la saignée. Dès la seconde ou la troisième, le pouls se concentroit & devenoit flasque, sur-tout dans la maladie de Siam, & les fievres double-tierces lymphatiques. Dans celle-ci les accès étoient suivis de sueurs considérables & si abondantes, qu'il falloit avoir recours aux cordiaux. Tous les gens replets succomberent à la maladie de Siam; ce qui est ordinaire à

Saint Domingue , où de tels tempéramens ne conviennent point. Comme le ventre paroissoit assez disposé au relâchement , on ne devoit s'attacher qu'à le favoriser. Quelques-uns, pendant cette constitution, eurent des dépôts critiques avec gangrene aux extrémités. Ces dépôts paroissoient dans le commencement sous l'apparence d'un érésipele dont la terminaison étoit prompte.

Si ceux qui étoient attaqués du mal de gorge avoient peine à respirer ou à avaler, il falloit promptement avoir recours aux vésicatoires , & prévenir la métastase par l'ouverture des amygdales. Il se faisoit quelquefois une métastase ou reflux de cette humeur sur les testicules , de façon qu'à mesure que le gonflement de ces parties augmentoit , celui de la gorge diminuoit ; ce que j'ai observé dans plusieurs , sur-tout dans ceux qui pouvoient n'avoir pas toujours été sages ; c'est ce que je laisse à expliquer.

Les ulceres des jambes continuerent ,

mais leur progrès fut moindre; ce qu'il faut attribuer à la chaleur du temps, qui dissipoit par la transpiration une partie du levain scorbutique.

Le mois d'Août fut de tout cet été le mois le plus mauvais, & il y eut une plus grande quantité des maladies dont nous avons fait mention ci-dessus.

Constitution de l'Hiver 1741.

Le mois de Septembre fut sec & chaud. Le temps changea vers le 25, & il vint un nord mêlé d'orages. Il y eut pendant Octobre beaucoup d'orages vers les montagnes; il n'y en eut que deux au Cap. La terre trembla la nuit du 14, ce qui n'arrive que dans un grand calme, & c'est un signe de changement de temps: en effet on eut un nord de trois ou quatre jours. Le temps devint ensuite sec & frais: il continua jusqu'au 15 Novembre, où il y eut un nord mêlé d'orages très-violens. Il plut abondamment pendant trois jours, & les pluies continue-

rent par intervalles jusqu'au premier de Décembre, de façon qu'il pleuvoit tous les jours quatre à cinq heures. Le mois de Décembre fut très-frais, le vent du nord domina pendant le cours de ce mois, & fut accompagné de fréquentes pluies. Il succéda à cette saison un temps sec & froid qui a duré tout le reste de l'hiver. Le vent de nord-est & d'est dominèrent sans pluies, & produisirent de fortes brises pendant le mois de Mars.

Les maladies de la constitution d'été continuerent pendant le mois d'Octobre. Les petites véroles firent du ravage parmi les negres. On en perdit beaucoup. Les fievres double-tierces lymphatiques furent plus communes que les bilieuses; & ceux qui furent attaqués de la maladie de Siam en Novembre & Décembre, périrent presque tous. Le contraste de la saison tantôt froide, tantôt chaude, m'en parut la principale cause. Les cachectiques, c'est-à-dire les tempéramens infectés de la vérole ou du scorbut, eurent

le même fort que l'année précédente. Les ulceres furent cependant moins communs, & n'eurent pas de révolutions aussi promptes. On vit beaucoup d'hydropiques en Janvier & Février; quelques personnes moururent de mort subite. Les fievres double-tierces, sur-tout les lymphatiques, furent d'un mauvais caractère, & accompagnées de sommeil léthargique.

Les pluies qui sont tombées tous les huit jours pendant cette constitution, étoient précédées d'un air chaud & mou; elles duroient peu, & ne passaient point le Cap; elles étoient suivies d'un temps très-frais. J'attribue à cette alternative le mauvais caractère des maladies qui ont attaqué & fait périr durant cet hiver & le précédent, un plus grand nombre d'habitans que dans les hivers des autres années. C'est à la même cause qu'on doit attribuer les fréquens rhumes qui dégénéroient en phtisie. La dyssenterie ou le flux de ventre dyssenterique a fréquem-

mènt paru parmi les Matelots pendant le mois de Février. J'attribue en partie cette dernière maladie à la mauvaise nourriture, parce que les boucheries ayant cessé cette année, eu égard à la grande mortalité des bestiaux, on ne put leur donner, comme de coutume, la viande fraîche.

On a observé pendant le cours de cet hiver qu'il y avoit eu peu de crises par dépôt.

Constitution de l'Eté 1742.

Pendant Mars & Avril, le sec continua, & il n'y eut point de pluies : les brises furent plus fortes que les mois précédens. On doit se tenir sur ses gardes dans une saison sèche qui succède à une saison pluvieuse, sur-tout quand le soleil commence à être plus vif ; pour lors l'air devient beaucoup plus chaud le jour, & l'on est très-sensible au frais de la nuit.

Histoire d'une fausse pleurésie lymphatique dans une femme convalescente & grosse.

Une femme d'un tempérament sanguin-pituiteux, naturellement fort, mais devenu foible par la quantité d'enfans qu'elle avoit eus, essaya dans une grossesse de cinq mois une fièvre double-tierce très-forte, dans laquelle elle fut saignée une fois, & purgée trois à quatre fois. Dans la convalescence elle fut se promener; il survint un orage qui lui fit hâter le pas; elle resta au frais. Dès le soir elle fut prise d'une vive douleur dans toute l'étendue du bras, qui se termina à un point fixe & fort douloureux sous la mammelle droite. La fièvre se mit de la partie, & devint continue. Je me trouvai d'autant plus embarrassé, que la malade étoit exténuée, & avoit le pouls flasque, quoique plein & très-fréquent. Elle se plaignoit beaucoup. Je lui fis mettre sur le sein un cataplasme émollient & résolutif, Je lui fis donner un lavement, &

faire une tisane avec le thé, l'anis, le capillaire, les fleurs de *Franchipane* & de *Gombo*. La fièvre persista avec des frissons qui paroissoient l'interrompre, & qui duroient deux à trois heures. On lui appliquoit sans cesse des serviettes chaudes. Je fus sur le point de la faire mettre dans le bain; mais son état de grossesse & sa foiblesse me firent différer. Elle eut une mauvaise nuit. Le second jour elle parut un peu plus tranquille. Le point fixe s'étoit étendu; elle ne suoit point, & elle n'eut ce jour-là que de légères moiteurs. Sur le soir il vint un frissonnement considérable, & une toux accompagnée d'oppression. Une chaleur plus vive succéda à ces accidens, & la toux persista. Elle fut dans cet état toute la nuit, ce qui me détermina à la faire saigner le matin. Elle fut tout le jour de la saignée dans une extrême foiblesse. Une toux, une oppression plus violente, un pouls concen-

tré, & un sang presque tout dissous, annonçoient de fâcheuses suites. Le frisson revint le soir, il fut plus fort, & tous les accidens augmentèrent : il survint des convulsions qui firent craindre une fausse-couche. Je lui fis faire une potion avec l'antimoine diaphorétique & la confection alkermès; j'ajoutai dans la tisane le safran; la chaleur se ranima, & la malade eut beaucoup de fièvre toute la nuit : elle touffoit beaucoup, & parut fort oppressée. L'ayant trouvée le matin un peu tranquille, elle prit une once de manne, que je réitérai de deux heures en deux heures. Elle en prit trois onces; elle fit trois ou quatre selles de matière bilieuse; elle commença à cracher, & l'oppression parut moins forte. Les accidens du soir furent moindres que ceux du jour précédent. On réitéra les mêmes doses de manne qui firent faire les mêmes selles. L'expectoration devint plus abondante; la douleur de côté se dissipa, en s'étendant sur toute l'étendue

du thorax. La malade ne sentit plus de pesanteur au bas-ventre ; la fièvre , quoique diminuée , persistoit toujours. Je fis continuer les mêmes embrocations sur la poitrine , faites avec du savon fondu dans de l'eau-de-vie : on les couvroit d'un papier brouillard imbibé , & on réitéra deux à trois fois les mêmes purgations. Lorsque la fièvre eût disparu , la malade prit le lait coupé avec partie égale de tisane , ce qui la remit de façon , qu'elle parvint heureusement au terme de l'accouchement , & qu'elle accoucha d'un enfant très-bien portant.

Vers le 20 Avril on eut un petit nord de deux jours , qui fit périr quelques diarrhétiques & scorbutiques qui avoient résisté jusqu'à ce jour. Il y eut au surplus peu de malades jusqu'au 15 Mai , où les brises étant devenues foibles , le temps fut fort chaud & orageux pendant huit à dix jours. Les fièvres lymphatiques furent plus communes que les bilieuses :

ces dernières étoient accompagnées de cholera-morbus. Dans les unes & les autres il paroissoit beaucoup d'accablement : le pouls étoit petit ou flasque. Les accès étoient suivis de grandes sueurs ou de flux de ventre , ce qui mettoit obstacle aux saignées & aux purgations : la saignée du pied sur-tout étoit contraire.

Les brises étant revenues le 8 de Juin , continuerent jusqu'à la fin de Septembre , & ne furent interrompues que par deux ou trois petits orages qu'on eut dans le commencement d'Août , ce qui procura un été extrêmement sec. Il n'y eut en Août que quelques nouveaux venus attaqués de la maladie de Siam , dont peu réchapperent. La sécheresse fut si considérable , qu'on conserva peu de bestiaux dans la Colonie.

Les saignées du pied étoient si contraires pendant cette constitution , que peu de temps après les avoir faites , il paroissoit au bas-ventre des signes d'inflammation qui étoient bientôt suivis de

ceux de la gangrene. Les saignées de la gorge furent au contraire avantageuses, & la plupart salutaires.

Constitution de l'Hiver 1742.

A la fin de Septembre on eut pendant trois ou quatre jours un nord mêlé d'orages. Le même temps reparut le 8 d'Octobre, & dura quinze jours. Il fut orageux vers la fin, & les pluies furent abondantes. On eut encore le même temps en Novembre. Il n'y eut presque point de pluie pendant Décembre, qui fut d'ailleurs fort tempéré. Il n'y en eut point pendant Janvier, Février & Mars, qui furent froids. La sécheresse persista jusques vers le 15 Mai, les vents étant constamment à l'est, & les brises fortes.

Quelques malades furent attaqués en Septembre & Octobre de ténésie & de dyssenterie, & la maladie de Siam fut très-mauvaise; mais lorsque les pluies de nord mêlées d'orages revinrent en Novembre; comme ces pluies, quoiqu'e

dans le commencement abondantes, ne furent pas d'assez longue durée pour rafraîchir & humecter une terre desséchée & comme brûlée par la chaleur, les maladies affaillirent presque tous les colons; les fièvres eurent ceci de particulier qu'elles étoient non-seulement double-tierces violentes, mais que les petits & les grands accès ou se joignoient ou avoient peu d'intermission dès les premiers jours. Ces accès dégénéroient ordinairement dès le cinquième jour en trois redoublemens de dix ou douze heures chacun; il convenoit d'y apporter de prompts secours par la saignée, parce que désignant un grand engorgement, il ne falloit pas différer à en prévenir les suites par des saignées copieuses dès le commencement; sans quoi le second accès non-seulement avançoit & étoit plus long, mais étoit accompagné d'assoupissement, qui augmentant le cinquième jour, annonçoit une mort prochaine. Les saignées étoient d'autant plus

nécessaires, que les malades avoient le ventre très-refferré, & se plaignoient beaucoup de la tête & des reins. Celles de la gorge furent aussi, par cette raison, plus salutaires que celles du pied : le sang qu'on tiroit étoit fort épais : cette qualité ne pouvoit provenir que de la longue séchereffe qui avoit précédé les pluies.

Quoiqu'on apportât de prompts secours, la maladie étoit néanmoins plus longue que dans les autres constitutions : la fièvre persistoit jusqu'au quatorze ou quinzième jour ; & pour peu qu'on négligeât les commencemens, le sang étoit d'une qualité si inflammatoire, que la fièvre augmentant le neuvième & l'onzième jour, temps où elle eût dû diminuer, il s'ensuivoit bientôt une inflammation au foie.

On a coutume d'avoir quelques sentimens d'une maladie prochaine, comme lassitude, pesanteur, engourdissement, perte d'appétit sans fièvre.

Ces avant-coureurs , pendant cette constitution , étoient accompagnés de mouvemens de fièvre ou de petits accès ; si dès-lors on y apportoit remède , on coupoit pied à la maladie ; mais la plupart bravant le mal , ne s'arrêtoient que lorsque sa violence les faisoit succomber ; ce qui contribuoit à rendre la maladie plus forte & plus dangereuse. Le vomissement & le flux de ventre ont été rares dans les fièvres de cette constitution ; elles se terminoient la plupart par un léger ténefme.

Plusieurs de ceux qui étoient doués d'un tempérament robuste , ou qui avoient quelque grand sujet de chagrin , périssoient le cinquième ou septième jour , & presque tous par un sommeil léthargique.

Un des signes les plus dangereux que j'aie remarqué dans les fièvres de cette constitution , étoit qu'un des petits accès ou redoublemens paroissoit aussi fort dès les premiers jours que le dernier. Il y

avoit à craindre , pour ne pas dire à désespérer , si le premier étoit de ce caractère , & qu'ils fussent tous les deux aussi violens que le troisiéme. S'ils devenoient plus forts , c'étoit un signe mortel.

J'ai eu recours pour quelques sujets ; sur-tout à l'égard de ceux dans qui j'apercevois une foible disposition à la sueur ; j'ai eu , dis-je , recours au bain tiède , dans lequel je faisois mettre le malade durant les intervalles des accès ou redoublemens ; j'y en ai même fait mettre dans le fort des accès ou à l'approche du déclin. Je m'y suis mis moi-même en pareil cas. J'ai toujours observé de bons effets de ce remede. Il faut avoir attention de bien examiner les différens changemens qui arrivent , soit au poulx , soit au visage , pour ne laisser le malade dans l'eau que le temps qu'il convient. Il faut aussi lors de sa sortie du bain , le tenir bien chaudement , & entretenir des cataplasmes bien chauds

sur le ventre. Je puis assurer que je ne connois point de remede plus spécifique dans les maladies des pays chauds , & je suis bien surpris de la négligence que l'on a à s'en servir , non-seulement en maladie , mais aussi en santé pour prévenir la maladie. On n'ignore pas combien le bain étoit en usage chez les Romains , & qu'il est encore très - usité chez les Italiens & tous les Orientaux. Je souhaite qu'on profite de cet avertissement & de ce conseil. Je pense n'en pouvoir donner de plus salutaire aux François des Colonies , pour conserver leur santé , & guérir plusieurs de leurs maladies.

On a vu peu de diarrhées pendant cette constitution : l'hydropisie & les abcès au foie ont été les maladies chroniques les plus communes. Au mois de Janvier les dépôts aux fesses & aux jambes furent plus fréquens & plus considérables que dans aucun autre hiver , parmi les Matelots & les Freres de la

Coste ; ce que j'attribue à la coutume qu'ils ont non-seulement d'aller nuds pieds, mais encore d'être continuellement dans l'eau salée : & ils sont plus sujets à cette crise dans une telle saison, parce que la sécheresse & le froid succédant à une saison chaude & humide, occasionnent un reflux du virus scorbutique. Aussi tous ces dépôts & ulceres font en peu de temps des progrès si considérables, & deviennent si livides, qu'il est impossible de les amener à suppuration.

Constitution de l'Eté 1743.

Depuis le 15 de Mai jusqu'à la fin de Juin, le temps fut un peu orageux dans quelques quartiers, particulièrement vers les montagnes. Juillet & Août furent secs, & les brises furent assez égales. Pendant Septembre & Octobre on eut peu d'orages dans la plaine ; il y en eut beaucoup vers les montagnes. A la fin d'Octobre la saison fut généralement sèche & chaude, & elle dura ainsi jusques

vers la mi-Novembre, où le temps devint alternativement chaud & froid, suivant que les vents se tenoient à l'est ou au sud, & que les brises étoient fortes ou foibles.

Il parut en Juillet des ophtalmies & des maux de gorge. Quelques personnes furent attaquées de fievres double-tierces du caractere de celles de l'année précédente. La maladie de Siam regna & fut très-funeste; ceux qui guérissent durent leur salut aux dépôts qui se formerent aux extrémités, ou par gangrene, ou par charbon; il falloit y entretenir une abondante suppuration. On y parvenoit en faisant mettre les malades dans le bain dès que la fievre commençoit à se calmer, & en appliquant des cataplasmes émolliens aussitôt que le malade se plaignoit de quelque douleur fixe, ou qu'on s'appercevoit de quelque dureté, rougeur ou pourriture autour des saignées.

Les catarres furent très-communs;

les fluxions de poitrine firent périr beaucoup de Negres : les maladies furent d'autant plus opiniâtres dans ceux qui s'en trouverent attaqués, qu'il fut très-difficile de leur relâcher le ventre. C'étoit l'effet de la grande sécheresse qu'on éprouva pendant presque tout le cours de cette année, & qui mit les habitans dans une triste situation, tant par la mortalité des Negres & des bestiaux, que par le peu de revenu qu'ils firent.

Constitution de l'Hiver 1743.

Depuis le 15 de Novembre jusqu'au mois de Décembre, les vents furent tantôt au nord, tantôt à l'est. Il tomba peu de pluies, & le temps fut constamment froid. Pendant Décembre les brises furent foibles, ce qui procura un temps mou, qui vers Noël devint couvert, & fut pluvieux pendant sept à huit jours : les orages s'y joignirent. On eut le même temps durant le mois de Janvier. Il y eut vers le 6 & le 20 des orages mêlés de

nords : les pluies furent d'abord peu abondantes. Février & la moitié de Mars furent secs , & les brises furent fortes : il leur succéda un nord pluvieux qui dura dix à douze jours. Le sec & les brises revinrent , & persisterent jusqu'au 20 d'Avril.

Il y eut plusieurs morts subites au commencement de cette constitution. La maladie de Siam fut rare. Les fievres double-tierces furent plus communes en Décembre. Une grande quantité de Nègres furent attaqués de fluxions de poitrine catarrheuses & bilieuses. Les malades se plaignoient de violens maux de tête. Le rhume fut comme épidémique dans toutes les maladies : il précédoit ou survenoit , ce qui étoit un signe assez sûr pour les caractériser de lymphatiques. En effet les double-tierces furent presque toutes de ce caractère , & le sang contenoit plus de sérosités que de coutume , quoiqu'une saison extraordinairement sèche & chaude eût précédé cette

constitution. L'alternative des vents de nord, d'est & de sud, qui semblerent s'entrecouper, & qui produisirent une grande variation pendant le mois de Décembre, m'en parut l'unique & principale cause. Cette alternative dérangeant l'ordre de l'insensible transpiration, en occasionnoit continuellement des reflux, qui à la fin formerent dans les vaisseaux lymphatiques des engorgemens qui se communiquèrent aux sanguins. Ce caractère persista dans les maladies jusqu'à la fin de Janvier, où les corps plus humectés furent plus faciles à relâcher.

Pendant les mois de Février, de Mars & d'Avril, il n'y eut presque point de maladies, si ce n'est quelques légères fluxions. Il y eut peu d'ulceres mauvais pendant cet hiver, & on vit peu de diarrhées, d'hydropisies & de pulmonies.

Il parut pendant le cours de Janvier & de Février une comete dont la chevelure étoit longue de plus de sept à huit

pieds. Au mois de Mars la France déclara la guerre à l'Angleterre.

Constitution de l'Eté 1744.

Le temps devint orageux dès la fin d'Avril, & il y eut beaucoup d'orages en Mai dans la dépendance du Fort Dauphin : ils furent moins fréquens dans celle du Cap. Le mois de Juin fut moins orageux : Juillet & Août le furent beaucoup : Septembre fut sec ; les brises furent fortes : les orages revinrent en Octobre.

Ce qu'il y eut d'avantageux dans une telle viciffitude de temps, c'est que les brises furent toujours constantes & presque toujours fortes ; aussi les pluies furent-elles plus abondantes vers les montagnes. Les ophtalmies, les fluxions & les fievres double-tierces furent les maladies de la saison : il n'y en eut au Cap que pendant le cours d'Août. Les maladies de Siam furent presque toutes mortelles tant au Cap qu'au Fort Dauphin.

La Ville du Fort-Dauphin est située dans l'endroit le plus favorable de l'Isle, tant par rapport à l'éloignement des montagnes que par la beauté de son port. Un canal d'une demi-lieue de long sur environ deux cens toises de large, conduit les eaux de la grande mer dans une baie ovale de trois lieues de longueur sur une de largeur dans les deux tiers de son étendue. Au centre & vis-à-vis du canal, autrement dit Goulet, avance une langue de terre fort étroite, qui se termine en une plate-forme presque ronde, d'environ cent toises de large, sur laquelle on a bâti un Fort. Les Navires du premier rang peuvent entrer & mouiller dans ce Port. Un tel avantage semble promettre à cette Ville de devenir la Capitale de Saint Domingue. Placée au milieu de l'Isle & d'une plaine qui a plus de quarante lieues de longueur, sur trois, quatre & cinq de largeur, elle est à portée de recevoir & de fournir tout ce qui peut contribuer à

faire fleurir le commerce, & donne la commodité de communiquer tant par mer que par terre les ordres des supérieurs dans les deux extrémités de l'Isle. Les marécages remplis de *mangles* qui environnent un tiers de la Ville, sont le seul désavantage qui s'y trouve, & auquel il est facile de remédier par des levées, & en y rapportant des terres; ce qu'on a entrepris & exécuté depuis cinq à six ans au Cap, & ce qui a contribué à rendre cette Ville beaucoup plus saine, quoiqu'il n'y ait encore qu'un tiers de l'ouvrage fait. Il faut espérer que les Commandans qui en connoissent l'importance pour la santé des habitans, s'attacheront à faire continuer & finir un ouvrage aussi utile.

Constitution de l'Hiver 1744.

Les orages continuerent avec violence dans la dépendance du Fort-Dauphin pendant Octobre & Novembre. Il survint depuis le 15 jusqu'au 20 Octobre,

& depuis le 27 jusqu'au 15 Novembre ; un nord qui donna une grande quantité de pluies. Quoique les vents fussent très-inconstans , ils furent plus permanens au nord ou à l'ouest , & presque toujours chauds. Le temps fut mou & pesant. On eut à peu près la même saison au Cap : le temps n'y fut orageux que quand le nord parut ; il n'y eut point de brises pendant tout cet espace de temps.

Il y eut dans le quartier du Fort-Dauphin un plus grand nombre de malades que dans celui du Cap. Depuis le commencement jusqu'à la fin de Novembre , les maladies de Siam & les double-tierces lymphatiques furent très-communes. Ces maladies furent moins dangereuses vers la fin de Novembre , par rapport à la grande disposition qu'on trouvoit , dans les malades , au relâchement. Il ne parut point de crises par charbon ou par dépôt. Quelques-uns furent attaqués de ténésie ; & s'ils le négligeoient , il dégénéroit en inflammation du ventre.

Le temps fut moins pluvieux pendant Décembre : le vent d'est regna beaucoup, & les brises furent fortes. Le 15 il y eut un nord qui dura trois jours avec abondance de pluie ; il finit par un orage. Sept à huit jours après cela, les orages revinrent ; & sur la fin du mois le temps fut nébuleux & pesant.

Il y eut beaucoup de malades parmi les habitans : plusieurs femmes grosses & en couche furent attaquées de fievres double-tierces : quelques-unes périrent ou accoucherent d'enfans morts. Les diarrhées furent communes.

Les brises furent très-fortes en Janvier : il y eut un nord plus venteux que pluvieux, qui commença vers le 15, & dura jusqu'au 25. Le temps fut ensuite tempéré, & les brises assez égales jusqu'au commencement de Février. Le temps varia beaucoup pendant ce mois. Les vents étoient tantôt à l'est, tantôt au sud ou à l'ouest. Cette variation occasionna un temps alternativement frais

& orageux. Le mois de Mars se comporta à peu près de la même façon. Cependant les vents étant plus constamment à l'ouest, le temps fut plus orageux que frais. Les brises furent assez égales dans le commencement ; mais il leur succéda un calme qui procura vers le 12 quelques légères pluies de nord mêlées d'orages. Le temps dura sec & chaud jusqu'au 20 de Mars, où les brises devinrent considérablement fortes, & persisterent jusqu'au 28, où il survint des orages violents qui continuerent trois jours.

Les rhumes furent communs pendant cette constitution. Il n'y eut d'ailleurs de malades que pendant Février. Les nouveaux venus furent attaqués de la maladie de Siam, & on vit quelques double-tierces lymphatiques. Il falloit, ainsi que je l'ai observé dans plusieurs endroits de ces Mémoires, se comporter pour les saignées, selon l'alternative du temps ; c'est-à-dire que dans le frais elles étoient autant avantageuses que dangereuses dans

le temps mou. On ne doit point s'écarter de cette méthode dans les climats de la zone torride : d'elle dépend tout le succès qu'on peut espérer. Les douleurs de tête étoient ordinaires, & la saignée de la gorge étoit beaucoup plus utile que celle du pied.

Quelques personnes ressentirent des avant-coureurs d'apoplexie, comme étourdissement, grande pesanteur, & même perte de connoissance. Une ou deux copieuses saignées guérissoient tous ces symptômes. Les ulcères scorbutiques & véroliques furent moins communs que les hivers précédens, & ils furent plus faciles à guérir. Quelques fievres se terminerent par abcès au foie.

Constitution de l'Eté 1745.

Les quinze premiers jours d'Avril furent serains, & les brises égales. Vers le 15 les vents changerent; & s'étant fixés au nord & à l'ouest, ils procurerent des pluies d'autant plus abondantes, que les

orages s'y joignirent. Ce temps persista pendant un mois, & les inondations furent si grandes & si continuelles, que sur le rapport des anciens du Pays, il ne s'en étoit point vu de pareilles. Cette révolution se termina par des orages qui furent violens & fréquens jusqu'au 20 de Juin. On eut alors un intervalle de 18 à 20 jours, pendant lesquels on n'entendit que cinq à six fois le tonnerre vers les montagnes, & les brises furent assez égales: mais elles devinrent violentes vers le 15 Juillet, & persistèrent jusqu'au 20 d'Août. Une Escadre de six navires de guerre ayant mouillé au commencement de Mai dans la rade du Cap François, mit à terre environ trois cens malades, dont aucun ne fut attaqué de la maladie de Siam. Les rhumes, les pleurésies ou péripneumonies, les fièvres catarreuses, & quelques bilieuses, furent les plus communes, & eurent des dénouemens d'autant plus heureux, que le ventre étoit plus libre. Cette Escadre partit à la fin de

Mai , & vint remouiller à la mi-Août.

Pendant Juin & Juillet les bestiaux furent attaqués d'une contagion particulière, qu'on n'avoit point encore observé. On leur trouvoit des vers en quantité au fondement ou dans les narines , mais sur-tout dans les plaies qui pouvoient leur arriver par accident. Il s'en formoit promptement au nombril des veaux & des poulains , & à la nature des meres. Le remede qu'on employoit étoit l'infusion de tabac dans l'urine ou l'eau de chaux mêlée avec le taffia.

Les fievres double-tierces furent les maladies les plus communes cet été , & les deux tiers des habitans, tant de la Plaine que du Cap , en furent attaqués. Ces fievres participoient plus du caractère des lymphatiques que de celui des bilieuses. Peu de malades étoient sujets au vomissement , au violent mal de tête & au cholera-morbus. Dans presque tous on remarquoit un grand accablement , d'abondantes sueurs , un visage peu enflammé,

même pâle, le pouls grand & très-dif-
posé à la flaccidité. Ces maladies firent
plus de ravage au Cap qu'à la Plaine,
parce que le temps y fut toujours sec de-
puis la mi-Juin jusqu'à la mi-Août, &
que les pluies d'orage ne passoient pas
la moitié de la Plaine. On y observa
aussi une plus grande quantité de fièvres
double-tierces lymphatiques du caractère
de celles qui sont les plus longues, les
plus rebelles, dont les accès ou redou-
blemens, s'unissant ensemble, se termi-
nent par une fièvre continue, accom-
pagnée de sommeil léthargique, de mou-
vemens convulsifs, de parotides, &c.
Jen'ai observé ce dernier symptôme que
dans quelques malades à l'Hôpital. Ces
maladies ne furent dangereuses que pour
ceux qui avoient des sujets de cha-
grin, ce qui étoit fort commun par rap-
port au dérangement que la révolution
de la guerre occasionna dans les affaires.
C'est pourquoi il en périt plus à la Ville,
proportion gardée, qu'à l'Hôpital.

Les fréquentes & abondantes saignées furent nuisibles ; la saignée du pied, administrée trop promptement, faisoit tomber ou en léthargie, ou dans un accablement qui empêchoit ou retardoit l'effet salutaire qu'on devoit espérer des abondantes sueurs qui avoient coutume de terminer les accès ou les grands redoublemens.

Il falloit proportionner les saignées à la violence des premiers accès. La maladie dans le plus grand nombre ne commençoit que par de petits accès sans frisson, & qui en augmentant insensiblement se joignoient ; ce qui arrivoit dans les uns au sept ou au neuf, dans les autres au onze ou au treize : la maladie dans les derniers ne se terminoit que vers le quinze ou le dix-huit.

Les minoratifs, les laxatifs, auxquels il convenoit de joindre les vermifuges, parce que les vers étoient assez communs, furent les remedes les plus convenables. L'émétique en lavage fut ad-

ministré avec succès dans l'Hôpital à plusieurs Matelots & Soldats , dont le tempérament est plus robuste que celui des habitans. Il falloit l'éviter à l'égard de tous ceux qui paroissoient d'une complexion délicate & facile à émouvoir ; mais il convenoit d'entremêler souvent l'usage de quelque cordial léger pour ceux dans qui on appercevoit ou un trop grand relâchement , ou un trop grand accablement , afin de donner à la nature les forces nécessaires pour entretenir & augmenter les sueurs critiques.

Aucunes parotides ne se terminoient par suppuration ; ou elles s'endurcissoient malgré les cataplasmes émolliens ; ou elles se résolvoient ; d'où il résultoit une prolongation de fievres très-opiniâtres , qu'on ne venoit à bout de déraciner que par l'usage réitéré des laxatifs , des tisanes apéritives & fébrifuges. Les tumeurs squireuses que j'ai fait ouvrir , ont donné une matiere plâtreuse ou crétacée ; il n'étoit pas possible d'y établir la suppuration.

Je

Je n'ai apperçu pendant cette constitution aucune maladie qu'on pût dire avoir quelque rapport avec le mal de Siam. Je n'ai découvert d'autres symptômes qui indiquassent de la malignité, que les parotides & quelques taches pourprées par placards dans des malades que j'avois d'ailleurs lieu de soupçonner scorbutiques.

Il paroît que cette révolution est une confirmation des principes que nous avons reconnus pour première cause des maladies qui attaquent les habitans de la partie de Saint Domingue où j'exerce la Médecine. Les fréquentes inondations ayant bien lavé les terres, ont entraîné toutes les matières corrompues ou corruptibles. Les brises qui ont promptement succédé à cette constitution, ont chassé les mauvaises exhalaisons qui pouvoient s'élever des eaux que la situation des terres marécageuses pouvoit retenir : elles ont en même temps concouru avec l'ardeur du soleil à dessécher promptement

ment ces mêmes terres; d'où il a dû résulter un prompt épuisement de mauvais corpuscules qui n'ont pu être assez abondans pour infecter & corrompre l'air.

Il n'a donc pu ni dû y avoir dans une telle constitution que des maladies de simple engorgement, & d'engorgement lymphatique ou pituiteux, parce que la constitution dans son commencement ayant été constamment humide, a été suivie tout-à-coup d'un temps sec & frais, occasionné par les brises, qui en resserrant les pores, a diminué la transpiration. De-là nous avons vu que les rhumes, les coqueluches, les gonflemens d'amygdales, ont été communs dans certains quartiers; mais la température de l'été a prévenu les suites de cette constitution, & en a arrêté les effets.

Les vers, dont les animaux blessés ont été infectés, ne provenoient que de l'abondance de mouches produites par la chaleur qui a suivi l'humidité: elles trouvoient dans la blessure des animaux,

dont les chairs étoient plus mollasses que de coutume, par rapport à l'effet des pluies & à la qualité des pâturages trop aqueux, une matrice propre à recevoir les vermissieux qu'elles ont coutume de déposer sur toutes les matieres corrompues ou susceptibles de corruption.

Les brises continuerent pendant la fin d'Août & le commencement de Septembre, mais elles furent moins fortes. Le sec persista dans la dépendance du Cap : il n'y eut qu'un foible orage accompagné d'une légère pluie vers le 30 d'Août.

L'Escadre de six vaisseaux, commandée par M. de l'Estenduere, remouilla dans la rade du Cap le 17 Août. Les deux tiers étoient attaqués de rechutes. Le caractère de ces rechutes participoit de celui de la premiere maladie, c'est-à-dire des fievres double-tierces pour la plupart lymphatiques, dont un tiers de cette Escadre avoit été affligé, tant à Léogane que le long de la côte. Il parut dans sept à huit malades, vers la fin d'Août

& au commencement de Septembre ; quelques symptômes de maladie de Siam qui n'eurent point de suite ; ce qui fut un événement d'autant plus heureux, qu'il y avoit pendant le cours de cet été plus de six mille hommes dans la rade du Cap. Cette Escadre, qui escortoit quarante-six navires marchands richement chargés, fit voile pour la France le 7 de Septembre. Il ne resta dans l'Hôpital qu'environ soixante malades. Sur la quantité qui y vint, pendant le cours de Juillet & d'Août, & qui pouvoit monter à sept cens, il en mourut environ quatre-vingt.

Les saignées fréquentes & abondantes furent très-dangereuses ; de-là vient que les malades de l'Escadre, traités le long de la côte par leurs Chirurgiens, qui n'avoient d'autre méthode que celle de France, pour des maladies dont ils ne connoissent point d'ailleurs le caractère ; de-là vient, dis-je, qu'il est mort, proportion gardée, deux fois plus de ces malades que de ceux de l'Hôpital ; que

ceux qui ont eu le bonheur de se sauver , ont eu des convalescences chancelantes & fort longues , & que plusieurs furent attaqués de leucophlegmatie ou de mal d'estomac.

Les apozèmes émolliens , les laxatifs , la limonade avec l'orange sauvage , & les vésicatoires étoient les seuls remèdes qui fussent convenables , & qu'il falloit administrer avec opiniâtreté , sur-tout l'eau de casse aiguisée avec le sel d'epsom , ou avec le sel de nitre.

La constitution de cet été fut très-conforme à celle de l'été 1737.

Constitution de l'Hiver 1745.

Le temps fut très-variable pendant Septembre. Les brises furent tantôt fortes , tantôt foibles ; d'où s'ensuivit une température partie orageuse , partie sèche. Depuis le 15 jusqu'au 26 , on eut un nord mêlé d'orage , & les pluies durèrent huit à dix jours. Le reste du mois fut un peu orageux. La même constitution regna

pendant Octobre & Novembre. Les brises furent très-foibles dans les premiers mois, & les orages qu'on eut une ou deux fois par semaine, vinrent du nord. Novembre commença par un nord orageux, qui dura sept à huit jours : il y en eut un autre vers le 20 de ce mois, qui dura autant de temps. Dans leur intervalle, les brises furent très-fortes, & le temps très-frais : les mêmes brises regnerent pendant Décembre jusqu'au 20, où le nord revint, & dura sept à huit jours. Les vents furent d'ailleurs très-inconstans, courant du nord à l'ouest & au sud-ouest. Au commencement de l'année 1746, après quatre à cinq jours de beau temps, on eut pendant deux à trois jours des pluies abondantes. La plupart de ces nords furent précédés d'un léger tremblement de terre, & on eut pendant la fin de Décembre & le cours de Janvier des brises très-foibles. Le 7 de Janvier il y eut un orage considérable, & le 10 il y en eut un autre qui fut moindre.

Les fièvres double-tierces, sur-tout les lymphatiques, continuerent pendant cette constitution, & les maladies de Siam furent plus communes. Les unes & les autres se terminoient facilement par le flux de ventre: ainsi peu de malades périrent.

Comme cette saison avoit été précédée d'une sécheresse de trois mois, les saignées réitérées trois à quatre fois par jour, parurent avantageuses. Il falloit dès le commencement faire les deux ou trois premières très-copieuses. Les émoiliens & les laxatifs suffisoient ensuite. Quelques malades rendirent des vers. Il y eut plusieurs Negres attaqués de fluxions de poitrine catarreuses & bilieuses: quelques-uns furent attaqués du spasme.

Depuis le commencement de Février jusqu'à la fin de Mars, on eut un temps très-inconstant & des nords orageux de quinze en quinze jours: ils étoient précédés, deux ou trois jours auparavant,

d'un air chaud & mou. Les brises furent d'ailleurs fortes dans les intervalles.

Il y eut pendant cet hiver à la plaine plus de malades que les hivers précédens, & les maladies furent assez du même caractère; elles me parurent seulement avoir de particulier que les premiers jours les fièvres étoient presque continues, & que le grand accès se terminoit par des sueurs très-foibles; aussi commençoit-il par un léger frisson. Les malades se plaignoient peu de la tête, & étoient peu sujets à vomir; ils n'en ressentoient que des envies & une pesanteur sur l'estomac. Quoiqu'il y eût beaucoup d'ardeur & d'agitation, on n'avoit pas lieu d'appréhender d'inflammation, parce qu'il étoit facile de relâcher le ventre: il suffisoit d'y préparer la nature par deux ou trois saignées du bras copieuses. Il en fut ainsi des fièvres, qui étant continues les trois premiers jours, avoient l'apparence de maladies de Siam. Trois ou quatre saignées du bras,

accompagnées de lavemens & apozèmes laxatifs, procuroient une favorable terminaison par les selles; & si la jaunisse survenoit, les tisanes apéritives suffisoient pour la dissiper.

Il n'en fut pas ainsi des obstructions de rate & des symptômes qui assaillirent ceux qui étoient scorbutiques ou vérolés. Le gonflement de ce viscere augmentant, occasionna dans les uns des fievres lentes, suivies de *leucophlegmatie* ou de diarrhée; dans les autres des diarrhées simples qui en firent périr plusieurs. Ceux dont la poitrine étoit foible, furent attaqués de fluxions catarreuses qui dégénérèrent en rhumes considérables, qui furent difficiles à dissiper, ou qui se terminèrent en phthisie. Il y eut d'ailleurs moins de rhumes & de fluxions que les années précédentes. On vit peu d'ulcères aux jambes dans cette constitution, & ils furent faciles à guérir. Les vers qui infecterent pendant l'été les plaies,

soit des animaux, soit des Negres, continuerent pendant cet hiver.

HISTOIRE.

Un homme de trente ans, d'un tempérament sec & mélancolique, sanguin, ayant une poitrine délicate, fut attaqué d'une fièvre par frisson, dont le premier accès fut violent, & suivi d'une légère sueur, qui procura une intermission de douze heures, dans laquelle on fit deux saignées du bras. On donna de fréquens lavemens. La fièvre reprit par chaleur, continua par redoublemens, dont quelques-uns étoient précédés de frissonnemens, & terminés par une légère sueur de courte durée, à laquelle succédoit une sécheresse ou une aridité suivie d'augmentation de fièvre. J'arrivai le jour qu'on jugeoit être le septième. Je ne pus avoir un rapport exact des variations des accès; tout ce que je pus savoir fut qu'on l'avoit saigné deux fois

du bras , & une fois du pied ; qu'on l'avoit purgé deux fois avec la casse , la manne , les follicules & le fel d'epsom , dans le temps où la fièvre avoit paru avoir plus de remission ; enfin que la nuit précédente avoit été fort mauvaise. Je trouvai le malade à huit heures du matin dans un redoublement qui ne me parut pas violent , & qui se termina par une légère sueur , où il mouilla une chemise : cette sueur fut suivie d'un autre redoublement qui dura toute la nuit , & pendant lequel il fut fort agité , fort altéré & très-brûlant. Le matin la remission fut de courte durée ; & vers les six heures le malade fut pris d'un frissonnement accompagné de concentration très-grande dans le pouls , de pesanteur d'estomac & d'envie de vomir , de foiblesse ou lypothymie , & d'une peau sèche & aride. Après deux heures d'une pareille situation , le pouls se ranima , la chaleur devint plus vive , & augmenta de façon que le malade fut en délire. Ce redoublement persista jusqu'à

quatre heures du soir , & la souplesse du pouls sembloit devoir faire espérer quelque crise favorable ; mais il ne parut point de sueur ; & vers les six heures le pouls reprenant un état de dureté & de resserrement , qui me fit conjecturer le commencement d'un redoublement , je pris le parti de faire mettre le malade dans un bain fait avec la décoction d'herbes émollientes. Comme il parut le bien soutenir , je l'y laissai demi-heure , & le fis bien envelopper quand il en fut sorti. Il succéda à cette opération une moiteur qui fut suivie d'une sueur dans laquelle le malade mouilla cinq à six chemises. Je lui fis prendre le matin trois onces de manne dans le petit lait en deux prises , qui le firent aller trois à quatre fois. A midi le resserrement , la sécheresse & l'aridité de la peau annoncerent un redoublement qui se termina par une légère moiteur , à laquelle succéda un autre redoublement qui dura jusqu'au matin. Il fut suivi vers les sept heures d'un fris-

sonnement & d'une concentration de pouls qui annoncerent le grand redoublement ; mais n'ayant pas apperçu des symptômes aussi violens que dans le précédent, j'en augurai bien dès-lors. En effet, malgré l'agitation, les inquiétudes & la vive chaleur qui tourmentoient le malade, ce redoublement se termina dès midi par une sueur qui fut copieuse, & je purgeai le malade dans la nuit avec la casse, la manne & le sel d'epsom, ce qui le fit aller cinq à six fois. La fièvre revint à midi, se calma le soir, redoubla aussitôt ; mais ce redoublement ne fut point suivi d'un troisième, & se termina par une sueur qui fut peu abondante, mais longue, & qui fut suffisante pour assurer une prompte guérison.

Le malade, dont je viens de décrire la maladie, n'est pas le seul, comme on l'a déjà pu voir, qui ait éprouvé l'effet salutaire du bain. Je n'hésite pas à l'employer dans les fièvres où j'appréhende

la concentration, comme il est ordinaire dans la maladie de Siam, dans les double-tierces, avec cholera-morbus, ou sans cholera-morbus, dont la sueur qui doit terminer le grand accès, est interceptée, ou me paroît trop foible, & ne pas répondre à la force du redoublement.

Constitution de l'Eté 1746.

Pendant Avril, Mai & Juin, les vents persisterent au nord & à l'ouest. Ils furent toujours si foibles, qu'on peut dire qu'il y eut un calme continuel. Les pluies furent fréquentes & presque toujours orageuses pendant Avril & Mai; elles furent beaucoup mêlées de nord pendant Avril, & de sud pendant Mai. Elles furent presque continues les quinze premiers jours d'Avril, & se terminerent ensuite par des orages considérables tous les jours ou tous les deux jours vers les trois ou quatre heures du soir. Il n'y eut d'in-

terruption qu'à la fin d'Avril pendant sept à huit jours. Le temps fut moins orageux pendant Juin; il n'y eut qu'un ou deux orages très-foibles par semaine. Cette constitution procura des chaleurs excessives pendant Mai & Juin.

La diarrhée fut la maladie qui fit le plus de ravage pendant Avril, sur-tout parmi les anciens. A la fin d'Avril les maladies aiguës attaquèrent les équipages des navires de la rade, sur-tout ceux des vaisseaux du Roi. La maladie de Siam fut la plus commune. Pendant Avril & le commencement de Mai, les double-tierces bilieuses furent plus fréquentes que les lymphatiques; & vers la fin de Mai & le commencement de Juin, les dernières le furent plus que les premières. Elles parurent la plupart compliquées, c'est-à-dire accompagnées de quelques symptômes pestilentiels. Il y eut quelques malades affligés de flux dyssentérique; ces maladies confirmerent, pendant Avril & Mai, le jugement que j'ai porté sur

leur terminaison dans les saisons pluvieuses. Il n'en fut pas ainsi à la fin de Mai, où les pluies commencerent à être moins fréquentes. Les malades étoient extrêmement accablés, & avoient une si grande disposition au relâchement, qu'après deux ou trois saignées, le pouls devenoit flasque, petit, ondulent ou frémissant, signe d'un affaïssement qu'on ne pouvoit dissiper. Il falloit être également circonspect dans l'usage des purgatifs. Un quart de dose d'émétique en lavage, & une once ou deux de manne, suffisoient pour exciter six à sept vomissemens, & procurer le flux de ventre. Dans la plupart la flaccidité du pouls indiquoit une si grande disposition à une fonte ou colliquation, qu'on étoit obligé de remettre à la nature le soin de la guérison, & de ne s'attacher qu'à la soutenir ou à la fortifier par les cordiaux. Les saignées du pied non-seulement furent inutiles, mais dangereuses. Lorsque la violence du mal de tête persistoit, la

saignée de la gorge convenoit. On vit dans cette constitution, sur-tout pendant Juin, toutes les especes de symptômes qui peuvent accompagner la maladie de Siam, & les différentes métamorphoses qu'elle peut subir. Le saignement de nez fut très-commun, & les dépôts externes fort rares. Les saignées de plusieurs malades se rouvrirent.

Parmi les trois vaisseaux de Roi, destinés pour convoyer les navires marchands, il y en eut un appelé *le Jason*, commandé par M. de Conteneuil, qui avoit quatre cens hommes, dont il n'y eut que trois ou quatre attaqués de la maladie de Siam. Deux choses m'ont paru contribuer à la santé de l'équipage de ce navire. La premiere, qu'il faisoit beaucoup d'eau, & en si grande quantité, qu'on eût été obligé de le carener, si on n'eût pas découvert la voie d'eau vers le milieu du navire, & qu'il suffisoit de le mettre un peu à la bande pour l'étancher. La seconde, que ce Capitaine,

vieux Marin, qui avoit beaucoup pratiqué ces Mers, où il s'étoit fait connoître par ses combats & ses entreprises, avoit pour maxime de mettre en usage tout ce qui pouvoit dissiper & réjouir son équipage. Cette observation confirme les principes auxquels nous avons cru devoir attribuer la premiere cause de cette fatale maladie, savoir qu'elle dépend des mauvaises exhalaisons, & de la disposition où les passions contribuent à mettre le tempérament pour en recevoir les impressions. Quoique la qualité de l'eau qu'on tire du fond d'un navire par la pompe, ne paroisse pas une cause suffisante pour produire des maladies, elle doit le devenir, & y contribuer beaucoup, quand la constitution de la saison concourt à augmenter les exhalaisons qui remplissent l'air de mauvais principes, de levains dissolvans & corrosifs.

Cette constitution est depuis treize ans celle qui m'a paru la plus conforme avec les constitutions des étés des années 1733 & 1736.

La sécheresse & la chaleur furent grandes pendant les mois de Juillet & d'Août; on n'eut presque point de brises pendant Juillet & une partie d'Août. Il y en eut de très-fortes depuis la mi-Août jusqu'à la fin, ce qui contribua à augmenter la sécheresse. Dans l'espace de ce temps, on n'eut à la plaine que cinq à six oranges; il y en eut davantage vers les montagnes.

Il y eut peu de malades pendant cette saison; mais ceux qui furent atteints de fièvres, eurent des accès violens, qui étoient accompagnés de douleurs de tête aiguës, suivies de délire ou de sommeil léthargique. Dans la plupart les yeux étoient vifs & étincelans. Tous avoient le ventre resserré. Ces symptômes furent communs chez les malades que M. de Conflans, commandant de l'Escadre du Roi, mit à l'Hôpital dans la relâche qu'il fit au Cap. Les convalescens, sur-tout les mélancoliques, furent beaucoup affligés de cloux. Non-seule-

ment les malades supportoient les saignées, mais il falloit les réitérer fréquemment, sans cependant les faire abondantes; après trois ou quatre saignées du bras, prescrire celles du pied, ensuite celle de la gorge, & faire beaucoup boire d'eau de casse, du petit lait, des bouillons émoulliens & de la limonade.

Je ne vis d'autre apparence de maladie de Siam que dans huit à dix malades qui eurent deux à trois jours de suite des fièvres continues, qui céderent à la même méthode. Il parut dans cette constitution quelques abcès au foie. On vit beaucoup de rhumes vers la fin d'Août.

Le temps s'est comporté différemment pendant Septembre & Octobre. Les orages ont été plus fréquens. Il y en a eu deux à trois par semaine depuis la fin d'Août jusqu'au 20 d'Octobre, & le tonnerre est tombé plusieurs fois dans chaque Paroisse. Ces orages ont été cependant plus considérables dans les environs

du Cap que dans la dépendance du Fort-Dauphin, parce que les vents dominant toujours au nord & à l'ouest, joignoient celui du sud qui venoit des montagnes; ce qui faisoit varier la brise qui étoit rarement forte; d'où il résultoit de temps en temps une alternative de temps chaud & mou & de fraîcheur. Les fluxions & les rhumes furent les maladies les plus communes, & les fievres double-tierces furent moins ardentés.

Constitution de l'Hiver 1746.

Depuis le 20 Octobre jusqu'au 15 de Novembre, on eut des pluies presque continuelles, d'autant plus abondantes, qu'elles provenoient de l'union, comme on dit dans le Pays, du nord & du sud. Cependant les orages dominèrent vers la fin d'Octobre, & le nord prit le dessus en Novembre, ce qui occasionna des débordemens considérables. Il succéda peu à peu à ces pluies orageuses un temps calme & serein, mais chaud & mou. En

Décembre on eut après ces pluies la même disposition de temps qu'en Novembre. Il n'y eut pendant le cours de Janvier que de foibles brises. Les vents continuerent à tenir à l'ouest & au nord. Depuis le 10 jusqu'au 15, le temps fut orageux : il faisoit tous les jours des éclairs, & on entendit deux à trois fois le tonnerre, qui fut accompagné de pluies qui tomberent par intervalles & en petite quantité. Ce temps fut suivi d'une sérénité & d'une fraîcheur plus considérable & plus constante qu'auparavant. La maladie de Siam fut d'autant plus commune à la fin d'Octobre, & les quinze premiers jours de Novembre, que la rade du Cap se trouva garnie d'un grand nombre de navires, qui étoient à Saint Domingue depuis la fin de Juin. Cette maladie fut plus mauvaise dans le commencement de la constitution que dans le cours de Novembre. On observa qu'elle fut accompagnée de tous les symptômes qui lui sont propres, c'est-à-dire

de jaunisse, d'évacuations par haut & par bas de matieres noires, & d'ouvertures de saignées, de douleurs ou dépôts sur quelques extrémités, & de parotides; mais sur-tout d'hémorragies considérables par le fondement & par le nez. La premiere étoit mortelle; la seconde ordinairement salutaire: cette derniere n'arrivoit qu'à ceux qui avoient ressenti de violens maux de tête, ce qui déterminoit à saigner de la gorge ceux qui s'en plaignoient beaucoup. Cette maladie, ainsi que nous l'avons toujours remarqué, fut fatale aux tempéramens replets, & à ceux dont le visage étoit d'un rouge vif ou tirant sur le pourpre, aux mélancoliques, dont le teint étoit d'un pâle livide, ou d'un rouge pourpre. Il falloit être fort circonspect à l'égard de ces tempéramens dans l'administration des saignées & des purgatifs: car pour peu qu'on excédât dans l'un ou dans l'autre, il en résultoit un affaïssement général qui étoit indiqué par l'accablement du malade,

la petiteffe, la concentration ou la flaccidité du pouls : c'est pourquoi il convenoit de ne leur faire que de petites saignées, de ne les réitérer que suivant la qualité du pouls, & sur-tout celle de la respiration, qui est sujette dans ces tempéramens à devenir tout d'un coup embarrassée, courte & fréquente, ce qui est un signe mortel. Il m'est arrivé que, trompé par l'apparence d'un tempérament robuste, par un visage rouge, & des yeux enflammés & chargés, je me suis déterminé à tenter une ou deux saignées copieuses, dont l'effet étoit une oppression & une concentration qu'il étoit rare de pouvoir dissiper ni par les bains, ni par les sudorifiques.

La qualité du pouls doit servir de guide en pareille occasion. Dès qu'on l'apperçoit tendre à la flaccidité ou à une concentration accompagnée de mouvement qu'on appelle *frémillant*, en latin *formicans pulsus*, il faut tout suspendre. Ainsi dans plus de trois cens malades que
j'ai

J'ai traités pendant cette constitution, il y en avoit que je faisois saigner trois ou quatre fois dans vingt-quatre heures, d'autres une ou deux fois seulement. A quelques-uns je faisois tirer dans la premiere ou les deux premieres saignées, une livre & demie, & même deux livres de sang : à d'autres seulement six ou huit onces. La force & la plénitude du pouls decidoient du nombre des saignées & de la quantité de sang qu'on devoit tirer : je dis la force & la plénitude; car il est ordinaire de trouver dans les malades des pouls qui paroissent grands, mais sans force ou dureté, c'est-à-dire qu'ils sont mous. Une telle qualité annonce une disposition prochaine à la flaccidité ou à l'affaissement. En général les malades dans cette constitution soutenoient peu la saignée, surtout ceux qui furent attaqués pendant le mois de Novembre, ce qui provenoit de l'humidité, qui en relâchant les corps, les rendoit mous & flasques : ainsi deux, trois ou quatre saignées suffisoient;

& sur cent malades je ne crois pas qu'il s'en soit trouvé dix à l'égard desquels j'aie passé outre. On les purgeoit avec la même précaution. Je ne faisois prendre l'émétique qu'à un quart de dose ou à un tiers, dissous dans un demi-verre d'eau; & je leur donnois ensuite tous les jours, ou de deux en deux jours, de la manne à la dose d'une once, qu'on réitéroit de six en six heures suivant son effet. Les malades usoient pour boisson de la tisane qu'ils souhaitoient, parce que le vomissement ou les envies de vomir qui sont presque continuel dans le cours de cette maladie, obligent de laisser à leur choix la boisson qu'ils croient pouvoir mieux retenir. Je leur conseillois seulement, par préférence, l'infusion d'oseille, la décoction simple de chiendent, & une légère limonade. Rien ne m'a paru mieux convenir pour calmer le vomissement & le hoquet, qu'un julep fait avec le suc de citron, les yeux d'écrevisses, & le sel d'absynthe.

J'ai eu quelquefois recours à l'opium , à la dose d'un grain & d'un demi-grain, surtout quand le hoquet persiftoit plusieurs jours ; mais quelques cuillerées de bouillie données de temps en temps au malade , m'ont paru le remede le plus efficace pour calmer ce symptôme. L'impossibilité , ou pour mieux dire la difficulté d'employer les bains dans l'Hôpital du Cap , m'a empêché d'administrer ce remede aussi souvent que je l'eusse souhaité , & qu'il eût été nécessaire. J'y suppléois par les cataplasmes à l'égard de ceux en qui on appercevoit de la disposition à quelques dépôts.

HISTOIRE.

Dans le nombre des malades qui eurent de fâcheux symptômes , un Matelot en eut successivement plusieurs qui méritent d'être rapportés. On l'avoit saigné une seule fois , & il n'avoit point été purgé. Il pouvoit être dans le cinq ou sixième jour de la maladie ; son pouls

étoit comme naturel, mais flasque; son ventre étoit douloureux, mais libre, & il urinoit sans d'ailleurs avoir de vomissement. Il étoit extrêmement jaune. Le hoquet survint, & continua douze à quinze jours; il se calma peu à peu. Il succéda à ce fâcheux symptôme un retour de fièvre accompagné de délire. L'un & l'autre se dissipèrent par la naissance d'une parotide qui augmenta insensiblement, & qui fut toujours d'une dureté extrême. L'hémorragie du nez se mit de la partie, & fut considérable pendant deux jours; s'étant arrêtée, il vint un peu de fièvre, & le malade mourut le lendemain.

La maladie de Siam ne fut pas la seule qui affligéât la Colonie. Les fièvres double-tierces bilieuses, les flux de ventre, & sur-tout le ténésme, attaquèrent une grande quantité d'habitans & de nouveaux venus. Plusieurs de ces derniers furent attaqués de double-tierces compliquées. Les femmes grosses & en cou-

che , qui étoient cacochymes , furent attaquées de mal d'estomac , c'est-à-dire de cachexie , & quelques - unes périrent dans leur couche , ou par le flux de ventre , ou par l'hydropisie. Beaucoup d'enfans tomberent malades , & plusieurs moururent le trois ou le cinq de la maladie. Cependant vers la fin de Novembre la maladie de Siam se calma , & se dissipa tellement , qu'il s'en trouvoit très-peu au commencement de Décembre dans l'Hôpital. Il n'y eut que les fievres double-tierces qui continuerent , & dont le caractere changea , en ce que les malades se plaignoient beaucoup de la tête & des reins , qu'ils soutenoient mieux la saignée qu'au mois de Novembre , & que la saignée du pied leur étoit très-avantageuse. Ce changement provenoit de celui du temps , qui , jusqu'au 16 ou 17 Septembre , fut toujours serein & plus frais.

L'Escadre commandée par M. Dubois de la Motte , étant entrée dans la rade

du Cap le 8 Décembre , après avoir es-
fuyé un combat qui en avoit dispersé
une partie , mit à l'Hôpital un grand
nombre de malades attaqués du scorbut
& de fievres double-tierces. Pendant son
séjour , qui fut de près de deux mois , il
n'y eut point de malades attaqués du mal
de Siam ; tandis que les Matelots des
anciens navires , c'est-à-dire de ceux qui
avoient mouillé vers la mi-Août , conti-
nuerent d'en être attaqués , quoiqu'en
petit nombre , & moins violemment
qu'en Octobre & Novembre. Cette ob-
servation confirme notre sentiment sur
les mauvaises exhalaisons propres au cli-
mat de Saint Domingue , dont on ne
ressent les mauvais effets que lorsqu'on
séjourne un certain temps dans des en-
droits où elles abondent , & qu'on donne
le temps aux mauvais principes de s'ac-
cumuler en assez grande quantité pour
exciter, dans un état de plénitude , une
mauvaise fermentation. La façon dont
le temps s'est comporté depuis la fin de

Juin jusqu'à la fin d'Octobre, a dû produire une grande abondance de ces mauvais principes; & le temps pluvieux qui est survenu, a pu disposer & faire tomber les corps dans cette turgescence ou gonflement, qui est la première cause des engorgemens. Cependant les abondantes & longues pluies ayant bien lavé les terres, & emporté les matières corrompues, on ne vit plus que des maladies de simple engorgement. C'est ce qu'on fut bien à portée de vérifier dans celles qui accompagnèrent & suivirent la révolution qui revint le dix-sept Décembre, & qui dura plusieurs jours. Jamais on n'avoit tant vu de malades. Ni anciens ni nouveaux, de ceux qui avoient échappé à la constitution d'Octobre & de Novembre, ne furent épargnés. On ne vit que des fièvres double-tierces, & presque toutes bilieuses. Il en parut peu de lymphatiques; & celles qu'on put observer furent d'un caractère assez doux. Les unes & les au-

tres ne parurent être mauvaises que vers le milieu de Janvier, où la sérénité & la fraîcheur ayant été un peu constantes, contribuerent à resserrer les corps, & à les rendre par conséquent moins faciles à se relâcher; d'où il s'ensuivit que plusieurs fievres devinrent *typhoïdes*, surtout celles qu'on avoit négligées dans les premiers jours, & à l'égard desquelles on n'avoit pas eu la précaution d'employer les saignées & les remedes émolliens, délayans & laxatifs. C'est pourquoi il périt plus de malades en Janvier qu'en Décembre. L'aridité de la langue & les vives douleurs de tête furent les symptômes les plus communs, & ils suffisoient seuls pour faire connoître le caractère & le progrès de la maladie.

La grande quantité de malades ayant mis la difette dans les remedes les plus nécessaires, comme la casse, la manne, &c. je trouvai le moyen d'y suppléer par les suivans. Je fis faire des apozèmes laxatifs avec le *médecinier-bâtard*, la chi-

corée sauvage, les épinars, & le gros sirop. On les rendoit purgatifs avec le féné ou la *liane-purgative* du Pays, qu'on faisoit bouillir ensemble. Les potions cordiales simples se faisoient avec la cannelle, les cloux de girofle, la muscade & le sucre, bouillis dans parties égales d'eau & de vin : je les rendois composées avec la poudre de vipère & le kermès minéral. Les bols fébrifuges simples se préparoient avec les écorces d'orange & de citronnier pulvérisées : les bols composés se faisoient avec le sel ammoniac & la limaille de fer bien fine, joints aux médicamens précédens. Les tisanes astringentes se faisoient avec la racine de pourpier, l'herbe appelée *piéd de poule*, qui est une espece de *gramen*, l'écorce de *bois blanc*, & le machefer pilé. L'ipécacuana du Pays suppléoit à celui du Brésil. La tisane de café se donnoit aux cachectiques. On pansoit les ulcérés avec le suc de *karatas*, quand les chairs étoient mauvaises, & ensuite avec un onguent

composé de parties égales de suc de *liane à minguet*, de suc d'orange, de *tafia*, & le double de *gros strop*. Voilà, à l'exception de la saignée & de l'émétique en lavage, quels furent les remèdes dont je me servis pendant tout le cours de cette constitution, où je puis assurer avoir traité plus de mille malades. Le succès que j'eus surpassa mon attente, & me confirma dans l'idée que j'ai toujours eue, que les remèdes simples & les plus naturels sont à préférer.

Les fièvres double-tierces lymphatiques furent rares en Octobre, Novembre & Décembre, & le peu qu'il y en eut fut d'une espèce bénigne; ce qui provenoit de la grande humidité qui contribua à empêcher la viscosité de la lymphe. Aussi cette cause ne subsistant plus en Janvier, elles devinrent plus communes, plus mauvaises, la plupart compliquées, c'est-à-dire qu'elles se terminoient par quelques dépôts gangreneux.

Il périt, pendant le cours de cette

constitution, beaucoup de diarrhétiques; & la plupart des pulmoniques qui avoient résisté plus long temps que de coutume, succomberent à la sécheresse & à la fraîcheur de Janvier. Les vers continuerent à affliger les animaux & les hommes qui avoient des bleffures: ils furent également communs dans les maladies internes. On vit peu de fluxions de poitrine; il y eut quelques rhumes qui furent considérables au commencement de Décembre & de Janvier. J'observai aussi dans le même temps quelques maladies attaqués de coliques de Poitou, autrement rhumatismes d'entrailles. Les ulcères des jambes furent plus communs que les hivers précédens; & quoique plusieurs parussent d'une mauvaise qualité, cependant il périt peu de malades.

Depuis quatorze ans que j'exerce la Médecine à Saint Domingue, je n'ai point remarqué de constitution si malfaine & si variante que celle-ci, si ce n'est celle du commencement de l'hiver

de 1732; mais comme c'étoit la première année de mon séjour à Saint Domingue, je n'ai pu, comme dans celle-ci, faire les mêmes observations, & en constater le caractère, comme j'ai été à portée de le faire dans un hôpital, où il a passé dans l'espace de quatre à cinq mois plus de mille malades. J'y ai observé dans quatre mois quatre révolutions; la première à la fin d'Octobre aux premières pluies, où la maladie de Siam fut mauvaise; la seconde en Novembre, où la même maladie fut très-commune, mais moins dangereuse; la troisième en Décembre, où les fièvres double-tierces prirent la place, & devinrent à la fin du mois presque générales, & d'un caractère assez doux; la quatrième en Janvier, où ces maladies furent plus arden-tes, approchant des typhoïdes, & où les lymphatiques furent aussi communes que les bilieuses. Il est facile de reconnoître dans ces variations les effets des changemens du temps, qui semblent être

la seule cause de ces différentes révolutions dans les maladies. Le vent qui a toujours dominé a paru le plus souvent tenir à l'ouest, ou au nord-ouest, ou au nord; de façon que les brises étant faibles, il en résultoit un temps chaud & mou, propre à former & entretenir des orages. C'est pourquoi les années où regne une telle disposition, sont toujours orageuses, pluvieuses & mal-saines.

Le 19 Novembre de cette année mourut à Léogane M. Charles Brunier de Larnage, Gouverneur & Lieutenant-Général des Isles sous le vent. Il possédoit toutes les qualités de l'esprit & du cœur qui peuvent rendre un homme parfait, & propre à gouverner.

Pendant Janvier, Février & Mars, on eut presque de quinze en quinze jours une alternative de chaud & de frais, d'orage & de nord, qui produisant des effets contraires, contribua non-seulement à prolonger la même constitution épidémique, mais encore à la rendre plus

mauvaise. Le temps orageux parut dominer; & comme les vents de nord ou de nord-ouest s'y joignoient, il en résul-
toit des pluies [abondantes qui duroient
cinq à six jours. Aux pluies succédoit
un temps frais & ferein, chaud par in-
tervalles, mais dont la chaleur diminueoit
insensiblement, & se terminoit par des
éclairs & quelques coups de tonnerre
qui annonçoient la pluie. Ces révolutions
furent plus considérables à la fin de Jan-
vier & à la fin de Mars, qu'à la mi-Fé-
vrier & au commencement de Mars.
Elles eurent de particulier que les vents
de nord furent plus forts & durèrent plus
long-temps que dans les autres, sur-tout
dans la révolution qui arriva à l'équinoxe
de Mars, où après sept à huit jours d'un
temps très-orageux, on eut un nord très-
pluvieux qui dura huit à dix jours,
qui fut accompagné de vents très-violens,
& suivi d'un temps mêlé de nord & d'o-
rages, qui dura jusqu'au 12 d'Avril.

Le même caractère de maladie qui

avoit paru pendant Décembre & Janvier, persista. Je variois ma pratique suivant le changement du temps; c'est-à-dire, je saignois plus dans le frais que dans l'humide; je m'attachois plus à délayer & à ramollir dans le premier que dans le second. On vit dans chaque révolution, lorsque le temps devenoit doux & orageux, quelques maladies de Siam, & peu en réchapperent, si ce n'est les trois premières semaines de Mars où le temps fut très-calme, & plus constamment chaud & humide. Les enfans, plus susceptibles des impressions que peuvent faire des changemens aussi subits & aussi fréquens que ceux qui ont paru cet hiver, y succomberent aussi en plus grand nombre que les adultes. Quoique les vers fussent un symptôme commun à tous, il convenoit d'y faire moins d'attention qu'au caractère de leur fièvre qui étoit ou double-tierce bilieuse, ou lymphatique, & presque toujours composée de l'un & de l'autre genre. Il n'y a point

encore eu de constitution où ces deux caractères de fièvre ayent paru plus mêlés, plus unis que dans celle de cette saison; ce qui provenoit sans doute des effets opposés que le changement subit occasionnoit dans les corps, dont l'un étoit de rendre la lymphe glutineuse, & l'autre de produire le gonflement des solides, & l'expansion ou raréfaction des autres humeurs. Il convenoit de ne point négliger les saignées, sur-tout à ceux qui avoient le ventre constipé. Il en a péri plusieurs pour n'avoir pas eu recours à ce remède. Les catarrhes, les fluxions, sur-tout celles de poitrine, furent communes parmi les Negres. On vit plusieurs Blancs & Negres, dans les révolutions de Février, attaqués d'apoplexie, d'esquinancie & de spasme. Les pulmoniques qui avoient soutenu plus long-temps que dans les années précédentes, ne purent résister. Il en fut de même des diarrhéiques & des hydropiques à la fin de Février & au commencement de Mars; les

fièvres parurent plus du caractère des lymphatiques que de celui des bilieuses. Il en fut autrement depuis le 10 ou le 15 jusqu'à la fin du mois. Les lymphatiques prirent ensuite le dessus. C'est ainsi que le caractère de ces maladies paroît absolument dépendre de celui du temps.

Histoire d'une apoplexie.

Un Negre fut pris d'étourdissemens, qui furent accompagnés de vomissement : on le crut ivre : cependant le mal augmenta au point qu'il perdit la connoissance, & qu'il eut pendant la nuit des agitations & des contractions violentes. Le matin on ne put douter du caractère de la maladie, qui me parut d'autant plus dangereuse que les extrémités étoient froides, & que le pouls étoit concentré & frémissant. Je fis mettre le malade dans un bain tiède, où je le fis saigner du bras ; on lui tira environ trois livres de sang. Il resta trois heures dans le bain. Six heures après, n'appercevant

point de changement, je réitérai les mêmes opérations, à l'exception qu'il fut saigné de la gorge, & qu'on lui tira un peu moins de sang : la quantité pouvoit aller à deux livres. Je lui fis ensuite appliquer, avec le cautere actuel, un seton à la nuque du cou. Dès le soir le malade commença à parler, & il fut le matin en état de prendre une médecine hydragogue. Une tisane sudorifique termina la guérison.

J'ai employé avec un pareil succès la même méthode pour les esquinancies; & de quatre que j'ai traités, il n'y a eu qu'un malade à qui une amygdale tomba en suppuration; j'en attribuai la cause au retardement de la saignée, qui ne fut faite que le second & peut-être le troisième jour de la maladie.



OBSERVATIONS

*Sur les différentes Constitutions des années
depuis 1732 jusqu'en 1747.*

EN réfléchissant sur le caractère des constitutions épidémiques que j'ai décrites depuis le mois d'Octobre 1732 jusqu'au mois de Mars 1747, je trouve dans celles des années 1732 & 1733 tant de conformité avec celles des années 1745, 1746 & 1747, qu'on auroit sujet de conjecturer comme un ordre périodique dans les révolutions du temps.

L'époque du premier ordre périodique, si on peut ajouter foi au rapport des habitans qui en ont été témoins, seroit l'année 1730; & celle du second l'année 1745: ce qui constitueroit une période de quatorze à quinze ans, pendant le cours de laquelle il paroît comme deux constitutions diamétralement op-

posées & partagées par une tempérée, la première très-pluvieuse, & la dernière sèche. L'une & l'autre paroissent persister trois à quatre années, peut-être cinq; ce qui réduiroit la mitoyenne au même espace de temps.

Pour donner à cette conjecture la certitude qu'on désireroit, il ne seroit question que d'observer, suivant les Pays, avec attention, les différentes constitutions des années. La connoissance d'un ordre périodique dans les constitutions seroit d'autant plus utile, qu'on auroit un sûr moyen de prévenir les bons & les mauvais effets qui en doivent résulter, tant pour la santé que pour l'agriculture. J'ai souvent regretté de n'avoir pu parvenir à me procurer un bon baromètre & un bon thermomètre : mes observations en auroient pu devenir plus intéressantes.

L'année 1744, qui a précédé la première année de la révolution pluvieuse, a été moins aride que les quatre à cinq précédentes.

Le temps m'a paru se comporter comme si la nature se fût disposée pour la révolution qui devoit arriver l'année suivante.

Les années 1730, 31, 32, 33, semblent avoir été, par progression, plus pluvieuses; la dernière cependant moins que la troisième. Il en a été à peu près de même des quatre à cinq premières années de la seconde révolution.

L'année 1744, par rapport à la différence que j'y ai remarquée avec les précédentes, ne semble être que comme l'annonce d'une nouvelle révolution.

L'année 1745 a été extrêmement pluvieuse; 1746 l'a été un peu moins que 1745. Arriveroit-il dans les révolutions du temps, comme dans celles du corps humain, un ordre alternatif d'accès plus forts & moins forts?

Les constitutions épidémiques paroissent avoir leurs temps ou périodes comme les maladies, c'est-à-dire qu'elles ont

leur commencement, leur progrès, leur état & leur déclinaison.

L'examen des constitutions futures décidera de ce que je ne continue de proposer que comme une conjecture, qui, quoique téméraire, peut donner lieu à des observations dont la certitude contribueroit à la conservation de bien des hommes.



DESCRIPTION PARTICULIERE

DES FIEVRES DE S. DOMINGUE.

Maladie de Siam.

LA maladie de Siam doit être regardée comme une fièvre putride, maligne & pestilentielle.

On a ignoré pendant long-temps les funestes effets de cette maladie dans les Isles; la régularité avec laquelle elle se reproduit, semble devoir la faire regarder comme une de ces maladies dont il faut chercher la cause dans la constitution de l'air.

Le premier événement qui l'a fait remarquer, a été la relâche, à la Martinique, d'une nombreuse escadre qui venoit

de Siam, & dont l'équipage, pendant son séjour dans cette Colonie, fut affligé d'une fièvre maligne ou pestilentielle, qui fit périr un grand nombre de Matelots.

Cette maladie attaque très-rarement les Créoles ou les Sauvages habitans de l'Isle. Les Européens destinés à vivre sous un climat plus tempéré, en sont, pour ainsi dire, les seules victimes. La chaleur extraordinaire de la Colonie produit sur leurs corps des changemens dont sont exempts les corps formés sous ces climats, & pour lesquels cette ardeur de l'été est suivant l'ordre de la nature. Si, selon la remarque de Sydenham, & suivant l'expérience journalière, le moindre changement d'air est capable de produire des fièvres qui naturalisent, pour ainsi dire, le corps dans un Pays, quel changement n'avons-nous pas à attendre de cette différence extraordinaire de climat, qui doit produire des humeurs d'une densité & d'une qualité si différente?

Il faut dans cette maladie distinguer deux temps principaux : le premier est celui de la fièvre : le second est celui de la métastase de la maladie , dans laquelle ou le malade guérit , ou la nature ayant fait de vains efforts , succombe à la force de la maladie.

Signes diagnostiques.

Dans le premier, le mal se déclare quelquefois par un frisson , mais plus souvent par une grande lassitude. La fièvre qui survient , est accompagnée de vives douleurs de tête & de reins , & d'une pesanteur dans la région épigastrique , avec vomissement ou envie de vomir. Le vomissement est plus ordinaire quand la maladie commence par le frisson. La fièvre dure trois ou quatre jours sans donner de relâche au malade ; rarement continue-t-elle jusqu'au cinquième. Pendant ce temps-là les malades sont fort accablés ; ils ont le pouls élevé & fort , surtout dans ceux dont le frisson a précédé

la fièvre. La peau est sèche & souvent aride ; le visage & les yeux sont fort enflammés ; les urines sont quelquefois rouges & chargées , quelquefois naturelles , mais en petite quantité , ce qui est de mauvais augure.

Le second temps commence quand la fièvre finit. Or elle finit tout-à-coup , dans les uns sans autre apparence de crise qu'un commencement de jaunisse ; dans les autres , outre la jaunisse , survient l'éruption du pourpre , une hémorragie , le flux de ventre & le vomissement. Ces symptômes sont toujours accompagnés d'un pouls presque naturel , mais pour l'ordinaire foible , & d'une souplesse qui approche de l'ondulation ; d'urines très-épaisses , & souvent brunes. Les malades ne se plaignent alors d'aucune douleur ; & à l'accablement près , ils paroissent jouir d'une grande tranquillité. La plupart de ceux qui meurent de cette maladie , ne passent point le septième jour.

Cette maladie attaque assez indiffé-

remment tous les Européens qui sont arrivés nouvellement dans la Colonie, à moins que quelque autre maladie considérable, qui assez ordinairement participe en quelque chose de la nature de celle de Siam, ne les délivre de la nécessité de lui payer le tribut. Plus les tempéramens sont robustes, plus ils ont à craindre.

Les bilieux, & plus encore les mélancoliques, sont les premiers attaqués, & ceux qui succombent les premiers.

Les femmes sont moins sujettes à cette maladie que les hommes: il n'y a guères que celles qui ont du chagrin qui ayent le malheur d'en être attaquées. La mollesse de leur tempérament, l'évacuation périodique de leurs menstrues, les rendent moins sujettes à la maladie de Siam, & font qu'elles s'en tirent plus aisément.

On remarque aussi que les gens riches en couleurs & replets périssent presque tous, pendant que ceux qui sont délicats

guérissent plus facilement. Il faut non-seulement considérer les tempéramens, mais aussi l'état actuel de l'esprit. Ceux qui s'appliquent trop à l'étude, aux affaires, ou qui se laissent aller trop vivement au chagrin, sont les premiers attaqués, & succombent très-promptement.

De tous les tempéramens, celui qui est le plus favorable pour soutenir les assauts du mal de Siam, est le tempérament pituiteux.

Toutes ces remarques seront confirmées par les histoires que nous joindrons à la suite de la description générale de cette maladie & de sa cure.

On peut distinguer la maladie de Siam en bénigne, moyenne, & en maligne ou extrême. La bénigne est celle qui se termine par un flux de ventre critique dès le troisième, le quatrième ou le cinquième jour, sans jaunisse, ou avec une jaunisse peu considérable. On appelle moyenne celle où la jaunisse étant con-

considérable, n'est d'ailleurs accompagnée d'aucuns des symptômes sinistres que nous avons décrits, mais qui se dissipe peu à peu, ou par un flux de ventre que la nature ou les remèdes procurent, ou par un écoulement considérable d'urines noires, & par la naissance de plusieurs cloux. L'extrême est celle où ne paroissant point de disposition favorable à l'une de ces deux crises, on n'a rien à espérer qu'autant que la nature fera naître un dépôt ou charbon considérable sur quelque partie externe.

Signes pronostiques.

En général les signes pronostiques de cette maladie sont différens suivant le temps de la maladie.

Dans la fièvre, le frisson est un très-mauvais signe. Les malades qui en sont attaqués succombent avant le quatrième ou le cinquième jour, avant que la cause morbifique ait eu le temps de se développer, & de produire tous les autres

symptômes qui continuent ordinairement jusqu'à la mort.

Dans ceux même qui n'éprouvent qu'une grande lassitude, si le pouls ne s'éleve pas, mais qu'il reste mou, on doit porter un mauvais pronostic; les malades périssent ordinairement avant le cinquième jour.

Mais le pronostic le plus sûr dépend entièrement du caractère des signes qui précèdent ou qui accompagnent la crise. Lorsqu'il survient un flux de ventre considérable de matières de diverses couleurs, ou une abondante hémorragie; par quelque endroit qu'elle se fasse, soit par les narines, soit par les selles, soit par le vomissement, sur-tout si le sang est d'une couleur naturelle; lorsque les urines épaissies sont abondantes, quoique noires; lorsqu'il paroît un charbon ou plusieurs cloux; lorsque le malade est attaqué d'une surdité considérable qui se termine par une grosse parotide qui disparaîtra dans les autres crises, ou

qui se terminera par une suppuration louable, on peut en général bien augurer de la maladie. Si au contraire la jaunisse paroît de trop bonne heure, & dans l'état de crudité, avant la fin de la fièvre; si les parotides & le pourpre paroissent de même avant le temps; si le ventre est toujours resserré, ou s'il ne se relâche que pour donner issue à des matieres noires ou couleur de café; s'il paroît de même de bonne heure un vomissement de même nature, on doit non-seulement craindre pour le malade, mais même en désespérer.

Ces accidens sont toujours accompagnés de grandes inquiétudes, d'une légère douleur dans le ventre, très-souvent sans tension; tantôt vers la partie supérieure, & alors le hoquet l'accompagne; tantôt vers l'inférieure; & enfin la suppression d'urines qui survient, annonce une mort prochaine. Il arrive quelquefois que toute la partie est douloureuse. Outre ces signes généraux, il y en a de

particuliers également funestes ; dans plusieurs les saignées se rouvrent , & le sang , malgré le nombre des compresses , pénètre. Cette hémorragie est souvent accompagnée d'une gangrene carbonnée , qui se forme autour de la saignée , & dont on ne peut arrêter le progrès. Quelques-uns , un ou deux jours avant de mourir , se plaignent d'une vive douleur dans quelque membre , & sur-tout à celui où l'on a fait un plus grand nombre de saignées. Cependant cette douleur attaque plus ordinairement les jambes & les cuisses que les parties supérieures. Cette douleur est quelquefois suivie d'une gangrene , dont la suppuration , si on peut la procurer , devient salutaire , mais très-souvent il n'y paroît rien qu'après la mort ; & quelque remède qu'on applique , on ne peut venir à bout de la calmer. Cet accident arrive ordinairement à ceux qui ont été trop saignés. Ils ont coutume de ne point avoir le ventre douloureux , & d'être

trois ou quatre jours dans un état douteux.

Dans les temps secs, les malades se plaignent plus de la tête, & ont le ventre plus resserré que dans les temps humides. Ils sont aussi plus sujets au délire pendant le cours de la maladie. Les antrax ou charbons, la gangrene sèche, sont des crises ordinaires dans les saisons sèches, & l'ouverture des saignées & autres hémorragies dans les pluvieuses.

Il paroît par là que la jaunisse, les parotides & autres accidens, sont symptôme avant le septième jour, & crise après ce terme. Si cependant la fièvre les accompagnoit où les reprenoit comme dans le malade de l'Histoire IX, cette fièvre est alors l'effet d'un dépôt critique, dont la trop grande quantité de matière reflue vers les parties internes.

Ouverture du cadavre.

L'ouverture du cadavre nous démontre un état différent suivant que le malade

est mort, ou dans les premiers jours de la fièvre, ou dans le temps de la crise. De ceux qui sont morts dans la fièvre, les uns sont morts dans le temps de la contagion, & avant qu'on trouvât aucun changement dans leurs visceres : les autres ont succombé à la force de la maladie, soit que cela fût l'effet de leur foiblesse, soit que cela vînt de la violence de la maladie. Dans ces derniers on trouve la plupart des visceres du bas-ventre, le foie, la rate, & les intestins grêles tout-à-fait gangrenés, &c.

On trouve la rate noire, molle à y enfoncer les doigts facilement; le foie ou noir, ou d'un brun livide; la vésicule du fiel remplie d'une bile noire de la couleur d'un café fort : dans ceux qui vomissent l'atrabile, la partie supérieure du duodenum, le pylore & l'estomac en partie gangrenés, en partie enflammés : dans ceux qui la rendent par les selles, tout le canal intestinal de la même façon que la partie supérieure; & au cas

que cette matiere se dégorge par l'un & par l'autre, tous ces visceres se ressentent de l'impression de cette matiere corrosive.

On observe dans les cadavres que les parties des intestins où il y a des courbures, des enfoncemens, sont principalement gangrenées, & que les autres paroissent enflammées. Ce qui doit surprendre, c'est que les malades attaqués de pareils symptômes ont une mollesse & une flaccidité au ventre dans toute son étendue, même sans douleur, à moins qu'on ne le presse fortement.

S'il arrive que quelques malades n'aient pas de telles évacuations, mais qu'ils meurent après de vives douleurs à quelques extrémités, les visceres ne paroissent pas si corrompus, ni la bile si noire, parce que le venin s'est porté sur la partie dont le malade s'est plaint. En effet, immédiatement après la mort, & souvent quelques heures auparavant, elle devient pourprée ou noire. On trouve dans le

cerveau de ceux qui ont eu de violens délires, & le sommeil léthargique, qui est assez rare; la dure-mere & la pie-mere enflammées, la substance corticale d'une couleur rougeâtre qui se communique quelquefois à la médullaire.

Dans quelques-uns qui sont morts le troisième ou quatrième jour par l'effet d'une trop grande plénitude, la vésicule du fiel est remplie d'une bile partie verte, partie brune; le foie d'une humeur blanchâtre, de couleur de crème de lait; les intestins, l'estomac, les parties graisseuses, &c. d'une humeur ou de la même couleur ou approchante. Ces parties sont d'ailleurs fermes & dures, ce qui provient de ce que le venin n'a pas eu le temps de se développer & de terminer la maladie par la gangrene. J'ai aperçu dans quelques-uns des vers; mais ce qui est commun à tous, à l'exception de ceux qui meurent de turgescence, c'est une corruption si grande & si prompte, qu'en mourant, & souvent

long-temps avant la mort, il est impossible d'en approcher.

La conformité des signes qui caractérisent la maladie de Siam avec ceux qu'on trouve dans les Aphorismes d'Hippocrate, donne lieu de croire que les habitans de la Grece & de l'Archipel sont affligés du même fléau & de maladies approchantes.

Quibus in febre morbus regius supervenit ante septimum diem, malum est, nisi confluxus humorum per alvum fiant. Aph. 62, sect. iv.

Vomitus sinceræ pituitæ, vel bilis, periculosus; peiorque, si viridis, aut niger. Cels. l. 3, c. 4.

Morbis quibusvis incipientibus, sibilis atra sursum vel deorsum prodierit, lethale. Aph. 22, sect. iv.

Quibuscumque ex morbis acutis aut ex diuturnis, . . . bilis atra, vel sanguis niger prodierit, postridiè moriuntur. Aph. 23, sect. iv.

On doit considérer dans la cure de

cette maladie trois temps, le temps de la fièvre, le temps du calme qui lui succede, & le temps de la terminaison.

Tous ceux qui guérissent du mal de Siam, ne se tirent des bras de la mort que lorsque la nature leur procure un flux de ventre abondant, un dépôt considérable sur quelque partie externe, ou par une évacuation abondante d'urines noires; mais cette dernière crise est bien rare. Toutes les indications doivent donc tendre à seconder la nature, pour pousser & chasser la matière morbifique par quelque une de ces crises.

La plus commune & la plus salutaire est le flux de ventre. On doit donc l'avoir particulièrement en vue. Les premières voies doivent avoir un droit particulier sur la crise qui termine une maladie de pourriture. Il est rare que la semence de la pourriture n'y prenne son origine.

Aussi observons-nous dans l'ouverture des cadavres morts de la maladie de

Siam, que la gangrene ne se trouve jamais en plus grande quantité ailleurs que dans les intestins, quoique la souplesse & la flaccidité de ces parties ne puissent nous mettre en droit d'accuser aucun engorgement inflammatoire.

Il faut donc ne prendre que les indications générales, s'attacher à diminuer la plénitude & le trop grand engorgement, délayer & ramollir, se conduire en un mot de façon, que n'affoiblissant pas trop la nature, on ne la mette pas hors d'état de soutenir l'affaïssement ou l'accablement qui succede à la fièvre, & qu'on lui laisse assez de force pour travailler elle-même à l'expulsion de la matiere morbifique.

Dans cette vue nous proportionnerons les saignées à la disposition qu'on rencontre dans les malades. Nous les vuiderons dans les commencemens par des lavemens purgatifs, ensuite émolliens: on leur appliquera de bonne heure des fomentations & cataplasmes émolliens

sur toute l'étendue du ventre, & on aura soin de le leur entretenir chaud. Il faut les exhorter à boire souvent, & choisir dans les boissons délayantes celles qui flattent le plus leur goût, parce que le vomissement ou l'envie de vomir met un grand obstacle au désir de boire; & même les malades qui ont ce symptôme sont peu altérés, quoiqu'ils paroissent avoir beaucoup de chaleur. On trouvera dans le Recueil des remèdes qui termine l'Histoire des Maladies, les formules des lavemens, cataplasmes, bouillons & tisanes qui conviennent. Je fais un grand cas du petit lait clair fait avec la crème de tartre, & altéré par le cresson qu'on y fait infuser, ou d'une légère décoction de tamarin légèrement édulcorée, & à leur défaut, d'une foible limonade avec l'orange sauvage, & une croûte de pain rôtie pour en ôter la crudité. Il convient d'entremêler cette boisson de quelques tasses d'infusion de thé & d'anis mêlés ensemble, & encore mieux de

creffon, si le malade n'y répugne point.

Pour peu que la fièvre paroisse se calmer, il ne convient plus de saigner, & je me détermine à la purgation, que j'administre suivant les différentes circonstances où j'apperçois les malades; car s'ils paroissent avoir de la disposition à avoir le ventre libre, je mets seulement dans le petit lait du sel d'epsom ou de saignette, ou seul, ou avec quelques grains de poudre cornachine que j'ajoute dans la seconde ou troisième prise, suivant l'effet que peut avoir la première.

J'emploie plus ordinairement l'émétique en lavage, parce qu'outre que cette façon de purger ne répugne point au malade, elle seconde d'autant mieux l'indication, qu'on se propose de décharger, s'il se peut, avant le développement des mauvais principes, les premières voies de la matière morbifique qui les surcharge. Quelque pressante que paroisse l'indication de la pourriture, je n'ai recours aux acides un peu forts dans les

boissons , comme jus d'oseille , de citron , & esprit de vitriol , que lorsqu'il faut absolument prendre le parti de calmer le vomissement ou l'hémorragie , parce qu'ils resserrent le ventre , & sont contraires à la crise la plus générale & la plus ordinaire. Ils sont après tout ordinairement infructueux , & je préfère une légère infusion de canelle dans le thé , qui réussit beaucoup mieux.

Lorsque le malade est au second terme de la maladie , c'est-à-dire que la fièvre a totalement baissé , il faut agir suivant les différentes circonstances où il peut se trouver. Les malades paroissent ordinairement tranquilles , & seulement abattus pendant vingt-quatre heures , quelquefois deux jours , c'est-à-dire jusqu'au cinquième , où il commence à paroître des signes de dissolution. On entretient le malade pendant ce temps dans l'usage des boissons & des lavemens qui conviennent , ou pour augmenter la liberté du ventre , si elle n'est pas suffisante , ou

pour la procurer. On ajoute dans leur tisane quelques racines apéritives, d'asperges, de chiendent, d'oseille, & le sel de nitre. Si un vomissement trop considérable fatigue le malade, ce qui est un mauvais signe, (car quand on l'a observé dans la fièvre, il cesse ordinairement pendant ce temps) on tentera quelques acides, le jus d'ananas, de citron, l'eau des Carmes, les épithèmes sur l'estomac, & on redoublera l'usage des lavemens, à moins qu'une foiblesse trop grande n'oblige de les suspendre. Il ne convient pas encore dans ce temps de la maladie de faire prendre des purgatifs un peu forts; on courroit risque de faire tomber le malade dans un affaïssement ou dans des foibleses auxquelles il pourroit succomber. Il convient seulement, si on lui trouve assez de force, d'aiguiser les bouillons ou tisanes de quelque sel laxatif, ou d'y faire fondre un peu de manne, si le malade peut en supporter l'odeur & le goût. Ce dernier

laxatif est à préférer à tous les autres ; il m'a paru le mieux réussir.

Quand par le changement des symptômes on découvre que le développement des mauvais principes est fait , & que le sang en est infecté , on y applique les remèdes qui paroissent convenir pour les combattre. Il n'y en a point pour le vomissement noir & le flux de ventre noir : néanmoins pour celui-ci , sur-tout quand la suppression d'urine n'est point de la partie , car c'est alors un signe mortel , on donne au malade , suivant le degré de force ou de foiblesse qu'il a , de légers cordiaux , comme confection d'alkermès , poudre de vipere , infusion d'eau de canelle : on y joint quelquefois des purgatifs , afin de balayer les mauvaises matieres , qui en s'arrêtant ne peuvent qu'avancer la corruption. Dans les évacuations trop abondantes qui jettent le malade dans une trop grande foiblesse , j'ai recours avec succès à l'opium , à un tiers , à un quart

de grain réitéré ; il procure un peu de sommeil, qui réparant les forces, met le malade en état de soutenir l'effet des purgatifs qu'on est obligé de réitérer. Dans les vomissemens continuels qui persistent après la cessation de la fièvre, c'est-à-dire dans le commencement du troisième temps de la maladie, j'ai eu un bon succès du bain dans lequel on laisse & on remet le malade suivant ses forces. L'histoire neuvième en est une preuve. Mais si le vomissement est noir, ce remede n'est plus de saison, ainsi qu'il paroît dans le malade de l'histoire dixième. Les remedes y deviennent inutiles.

Aussi-tôt qu'un malade se plaint de quelque douleur à quelque extrémité, il faut sur le champ y appliquer des fomentations ou cataplasmes adoucissans, émolliens & maturatifs, & envelopper toute la partie, afin d'attirer sur cette partie le plus de matieres morbifiques qu'il sera possible, & y procurer un dévôt qu'on ouvrira dès qu'il paroîtra quel-

que chose d'élevé, de quelque nature qu'il soit, & on continuera toujours l'usage des mêmes cataplasmes. Si c'est un charbon, on le scarifiera, on le coupera en croix, & on appliquera dessus les remèdes digestifs, afin de faire venir une suppuration abondante d'où dépend le salut du malade. On animera le digestif suivant les circonstances : il faut s'en donner de garde dans les commencemens; car les remèdes spiritueux sont contraires à l'intention d'exciter la suppuration qu'il convient d'avoir. On fera la même chose à la gangrene sèche, de la présence de laquelle on jugera par les douleurs qui la précèdent ou qui l'accompagnent. Après tout, les remèdes sont assez inutiles, car je n'ai point encore vu guérir de malades attaqués de ce symptôme. S'il paroît quelques signes d'une évacuation critique par les urines, il faut la seconder par les tisanes apéritives réitérées & légères, quelques pilules de manne ou de petit lait avec cresson & la crème de tartre.

Les mélancoliques, & sur-tout les sanguins, supportent mieux la saignée que les bilieux & les pituiteux, auxquels il convient de la faire avec modération, principalement aux derniers; on doit espérer un succès plus favorable des purgatifs à leur égard.

Le sang qu'on tire est toujours très-rouge, vermeil & écumeux, contenant peu de sérosités. Si on fait saigner après la cessation de la fièvre, le sang reste long-temps liquide, quelquefois trois & quatre heures après la saignée, & il n'y paroît point de sérosités. Une saignée réitérée dans ce cas est non-seulement dangereuse, mais mortelle; ainsi il faut prescrire celles qu'on juge devoir être nécessaires les deux premiers jours, rarement le troisième. Si cependant la fièvre les accompagnoit ou reprenoit comme dans le malade de l'histoire neuvième, cette fièvre est alors l'effet d'un dépôt critique dont la trop grande quantité de matière reflue vers les parties internes. Il con-

vient dans ce cas de remettre à la nature la guérison, & de ne donner de remèdes qu'autant que la force de la fièvre indiquera un reflux trop abondant. Les doux purgatifs & les diurétiques suffiront alors. Il n'en est pas ainsi des dépôts critiques qui arrivent dans les autres maladies; lorsque la fièvre persiste, on doit suivre les indications que la cause de la maladie présente, parce qu'il n'est pas question, comme dans le mal de Siam, de ménager & de soutenir une nature épuisée, qu'il faut continuellement étayer pour la seconder dans l'expulsion d'un venin pestilentiel, dont il faut éviter avec soin le reflux vers les parties internes.

I. *HISTOIRE.*

Je fus attaqué de la maladie de Siam la première année de ma résidence à Saint Domingue. J'avois essuyé deux mois auparavant une violente fièvre double tierce, & j'espérois en être exempt; mais

Je fus trompé. J'en attribuai la cause en partie à l'ouverture de quelques cadavres, à la dissection desquels j'avois mis la main, pour m'instruire par moi-même des désordres d'une maladie qui étoit toute nouvelle pour moi. J'eus de commun avec les autres malades une grande foiblesse, un accablement, & le hoquet, qui me dura quatre jours; la jaunisse heureusement n'arriva que le septième. *Icterus ante septimum lethalis, post septimum salutaris.* Aph. 64, sect. iv. Ce que j'eus de particulier fut une hémorragie par les oreilles, qui me dura huit à dix jours, & qui se termina par la naissance d'une grande quantité de cloux.

II. HISTOIRE.

Un jeune homme d'un tempérament vif & sanguin, fut attaqué d'une grande douleur de tête & de reins, avec fièvre continue, lassitude & engourdissement. Le second jour le flux de ventre survint. Je fus appelé le troisième; on l'avoit

saigné trois fois. Je le trouvais très-foible, ayant le pouls ondulent, & se plaignant beaucoup du bras où il avoit été saigné. Une des saignées s'étoit rouverte, & la gangrene charbonnée paroissoit autour. Il alloit fréquemment à la selle, & ne rendoit que des matieres noires. Le soir le hoquet se mit de la partie; il mourut le lendemain: après la mort le bras parut tout gangrené.

III. HISTOIRE.

Un homme de trente ans, d'un tempérament sec, mélancolique & assez délicat, fut attaqué d'un accès très-violent qui dura vingt-quatre heures, & se termina par une hémorragie abondante. Il devint couvert de pourpre, sans d'ailleurs ressentir de douleur. Ces accidens continuerent deux à trois jours, & il guérit.

IV. HISTOIRE.

Un Capitaine de Navire, âgé d'environ quarante ans, d'un tempérament

très-replet & sanguin-bilieux, fut pris par des lassitudes, des engourdissemens, & des vomissemens considérables, dans lesquels il ne rendoit que de l'eau; on le saigna quatre fois du bras & trois fois du pied. Au calme de la fièvre succéda le vomissement noir, les urines se suppri-merent, le bas-ventre devint douloureux, enfin le hoquet fut le dernier symptôme fatal.

Les bains eussent pu convenir pour calmer & arrêter le vomissement, & rappeler à la circonférence les humeurs morbifiques; ce qui m'empêcha d'y avoir recours, fut la nature du vomis-sement qui étoit atrabilaire, & par con-séquent signe d'une mort prochaine.

V. HISTOIRE.

Un Négociant de quarante ans, d'un tempérament bilieux, attaqué de cette maladie, eut le 4 une jaunisse considéra-ble, une légère douleur au ventre, sans aucune apparence de flux. On l'avoit

saigné deux fois du bras & une fois du pied. Le 5 la premiere saignée se rouvrit & se gangrena; le flux de ventre, le vomissement noir & le hoquet survinrent; il mourut.

VI. HISTOIRE.

Un homme de vingt-cinq à trente ans, d'un tempérament assez replet, sanguin-pituiteux & très-coloré, fut pris par lassitude; le mal de tête, de reins, & les envies de vomir survinrent; les yeux étoient rouges, & le malade fort accablé. Il fut saigné deux fois le second jour. Il tomba en foiblesse à la seconde saignée, & on le mit à l'usage du petit lait altéré par le creffon. Il vuida beaucoup. Le soir la fièvre étant cessée, il tomba plusieurs fois en foiblesse, & le lendemain la jaunisse parut. Dès-lors les accidens augmentèrent; mais le malade alloit beaucoup à la selle, & les urines parurent noires & assez abondantes. Le cinquième jour, la premiere saignée se

rouvrit, le malade devint bouffi, fort agité, couvert de pourpre, d'une odeur très-mauvaise, & ayant peu de connoissance, parce qu'il étoit dans une espece de délire. On lui donna un grain de laudanum en deux prises; il devint tranquille, & dormit cinq à six heures. A son réveil, les mauvais symptômes parurent calmés. Ils reparurent le soir, mais moins violemment, & persisterent le septième jour de la même façon; ce qui donna d'autant plus lieu de bien augurer, que le ventre étoit toujours libre, & que les urines noires couloient abondamment. En effet depuis ce jour le malade fut de mieux en mieux, & les tisanes apéritives suffirent pour le guérir.

VII. HISTOIRE.

Une femme de trente-cinq ans, d'un tempérament robuste & bilieux, fut attaquée, un mois après son arrivée, de lassitude & d'un léger frisson, d'une fièvre accompagnée de vives douleurs de tête

& de reins. Jé la fis saigner deux fois au bras le même jour, & le lendemain au pied. Le trois, la fièvre paroissant un peu calmée, elle prit trois verres d'eau de casse, qui la firent aller sept à huit fois à la selle. Le 5, la jaunisse commença; il lui vint des envies de vomir, & une légère douleur de ventre. J'eus recours aux fréquens lavemens & bouillons émoulliens qui lui procurerent un flux de ventre. Le vomissement survint néanmoins, & dura pendant deux jours avec violence. La malade rendoit par haut & par bas des matieres noires. Le visage devint bouffi, & elle étoit dans un grand accablement. Elle n'usa, pendant cette évacuation, que de thé, d'eau de creffon & d'un peu de confection d'alkermès, qu'elle prenoit soir & matin. Elle eut le bonheur de guérir contre mon attente; car il n'y eut d'autre signe favorable pendant ces deux jours que l'écoulement des urines, dont il n'arriva point de suppression.

VIII. HISTOIRE^R

Un homme de trente-cinq ans, d'un tempérament sec, fut attaqué, après deux ans de séjour à Saint Domingue, du mal de Siam. On le saigna les trois premiers jours trois fois du bras & une fois du pied. On le purgea le quatrième; la médecine le fit aller sept à huit fois. Je ne le vis que le cinquième jour. Je le trouvai fort jaune & fort tranquille, ayant seulement des envies de vomir, le ventre peu libre. Il se plaignit après midi d'une vive douleur dans toute l'étendue de la cuisse & de la jambe où il avoit été saigné, & d'une si grande pesanteur, qu'il ne pouvoit la remuer. Je n'apperçus d'abord qu'une rougeur livide autour de la saignée, qui peu de temps après s'étendit beaucoup, s'éleva & devint un charbon ou antrax charbonneux. Le cataplasme émollient & maturatif dont je fis envelopper toute la jambe, contribua à ce salutaire progrès. Dès

le soir il fallut dilater, scarifier, & il en sortit une matiere ou pus, partie noirâtre, partie de consistance de celui qui sort des gros cloux, & le sang qui sortit des scarifications étoit noirâtre. Le bas & le milieu postérieur de la jambe furent remplis de cloux, la plaie s'étendit, & il s'y établit une suppuration abondante qui guérit le malade.

I X. H I S T O I R E.

J'arrivai à une habitation à neuf heures du soir, pour un jeune homme de dix-huit à vingt ans, d'un tempérament sanguin. Il étoit dans le septième jour de la maladie. Il éprouvoit de grandes lassitudes, des engourdissemens, des maux de tête & de reins, une envie de vomir, grand feu & grande chaleur. On ne lui avoit rien fait le premier jour; mais en revanche le second & le troisième on l'avoit saigné copieusement trois fois au bras & deux fois au pied. On lui avoit administré tous les Sacremens. Je le trouvai com-

me agonisant , les traits du visage retirés , vomissant sans cesse tout ce qu'on lui donnoit , sans cependant qu'il rendît des matieres noires , presque sans pouls , les extrémités foibles , le ventre douloureux dans toute son étendue , urinant très-peu : un commencement de jaunisse , une grande agitation & un délire considérable étoient de la partie. Je crus ne pouvoir tenter dans une telle circonstance de meilleur remede que le bain & les cataplasmes , ce qui fut exécuté. Il n'y put rester la premiere fois qu'une ou deux minutes ; une foiblesse dans laquelle je le crus mort , m'obligea de l'en faire tirer promptement. On lui mit un cataplasme sur toute l'étendue du ventre. Je le fis bien couvrir & tenir de force. Une demi-heure après , les extrémités me parurent moins froides , & le pouls un peu plus relevé ; je le fis remettre dans le bain , où il resta cinq à six minutes. Après cette opération , il parut moins agité & moins tourmenté du vomisse-

ment; il garda même une demi-tasse de thé qu'on lui fit prendre. On réitéra le bain de trois en trois heures, jusqu'à ce que la chaleur fût revenue, le pouls ranimé, & le vomissement cessé. J'eus alors recours aux tisanes faites avec le cresson & le nitre, les bouillons ou apozèmes de laitue, de pourpier, & la chicorée blanche. Les urines devinrent abondantes, mais peu chargées; la jaunisse augmenta, & le transport persista. Cependant le septième jour ayant trouvé le ventre moins tendu, moins douloureux, je fis prendre au malade trois onces de manne en deux prises, trois heures d'intervalle entre chaque. Il évacua quatre ou cinq fois, & eut deux foiblesses. La fièvre qui avoit augmenté après les bains, persista & diminua. Le 8, la fièvre & le transport furent moindres; mais le malade se plaignit d'une grande douleur dans la jambe droite. On y apperçut une rougeur livide autour de la saignée, sur laquelle on appliqua les mêmes remèdes.

qu'au malade précédent, ce qui fit faire des progrès considérables ; car toute la partie interne du bas de la jambe & le dessus du pied tomberent en mortification, & dans une si grande pourriture, que les tendons furent à nu, & la capsule corrodée. Il se forma de plus un dépôt au haut du gras de la jambe, qu'il fallut ouvrir le lendemain. Une vive douleur étant survenue à la partie interne du bras gauche où on l'avoit saigné deux fois, il s'y forma une tumeur considérable qu'on ouvrit au bout de vingt-quatre heures, & dont il sortit une grande quantité de matiere rougeâtre, noirâtre, sanieuse. Les abondantes suppurations entretenirent la fièvre pendant huit jours, qui dégénéra en une petite fièvre lente, dont on vint à bout par les doux purgatifs réitérés, & par l'opiate ou bols fébrifuges composés de notre Pharmacopée : le pied du malade est resté un peu enchylosé.

Trois choses contribuèrent à rendre

cette maladie auffi mauvaife. La premiere , de n'avoir rien fait durant les premieres 24 heures ; la feconde , de l'avoir transporté fur mer dans le fort de la fievre pour le conduire à l'habitation ; & la troifième , de lui avoir fait coup fur coup des faignées trop copieufes.

X. H I S T O I R E.

Je fus appellé pour un Officier âgé de trente ans , d'un tempérament mélancolique & bilieux , Provençal de nation , qui étoit depuis trois ans dans la Colonie , où il avoit effuyé une maladie très-violente. Il étoit dans le fixième jour de la maladie. Je fus surpris de le trouver avec tous les fympômes les plus mauvais du mal de Siam , parce qu'il est rare , quand on a effuyé après fon arrivée une grande maladie , & qu'on est fait à l'air du Pays , d'en être attaqué. On a tout au plus à craindre une double-tierce compliquée. Il étoit très-jaune , très-agité & fans fievre , le pouls flafque ; un

vomissement considérable d'atrabile le fatiguoit. On l'avoit saigné deux fois du bras & deux fois du pied, purgé une fois avec l'eau de casse & le sel d'epsom qui l'avoient bien évacué. Le soir, le ventre fut douloureux, les urines se supprimerent; il demandoit sans cesse qu'on le foulageât d'une grande oppression dont il se plaignoit; j'eus recours pour cet effet au bain; il y fut de son pied, il y resta demi-heure sans aucun succès; car une heure après il fut saisi d'un mal de gorge qui fut suivi d'une agonie très-violente; ce qui est fort rare dans cette maladie.

Je pourrois rapporter une plus grande quantité d'histoires, qui n'auroient de différence que quelques accidens peu intéressans. Celles que j'ai choisies me paroissent suffire pour faire connoître le caractère de la maladie que je viens de décrire, & pour confirmer les pronostics que nous avons portés d'après l'observation.

Des Fievres compliquées de la Maladie de Siam.

Les double-tierces sont des fievres propres à nos Colonies. Ce sont elles qui font les trois quarts des fievres de Saint Domingue, & ce sont elles aussi qui admettent les complications étrangères. Le mal de Siam se complique avec elles quand il n'y a pas assez de matiere morbifique pour les faire dégénérer entièrement en maladie de Siam. L'assoupissement, l'affaissement, les signes de pourriture, qui après s'être terminés en sueurs, ne laissent le malade absolument libre que par une éruption considérable de cloux qui se fait dans la convalescence, sont des signes qui nous marquent assez l'analogie que nous voulons établir.

Après les remarques de Sydenham sur le caractère que prennent toutes les maladies d'une épidémie qui se rapporte en général à la principale maladie régnante; après les observations sur les fievres

pestilentielle & varioleuse qui étoient évidemment des dégénérescences de la peste & de la petite vérole, nous ne devons pas être étonnés de retrouver dans des maladies étrangères le caractère d'une maladie endémique qui regne souvent avec tant de fureur.

Comme les fièvres sont de deux genres, ou lymphatiques, ou bilieuses, de même les fièvres compliquées avec la maladie de Siam, peuvent être distinguées en deux espèces. La violence des symptômes fait le principal caractère de cette différence : plus d'assoupissement dans les unes, plus de feu dans les autres, les distinguent essentiellement. Quand nous parlerons de ces fièvres, nous verrons comment on peut encore les différencier à raison de leurs périodes. Au reste, les symptômes de complication se remarquent, ou dans le commencement, ou dans l'état de la maladie, & continuent avec des signes évidens de la maladie de Siam jusques dans la décli-

raison. La complication est toujours plus forte quand elle se fait appercevoir dans les commencemens; alors le pourpre s'y joint ordinairement, sur-tout quand la fièvre est de celles que nous appellons bilieuses. On sent assez par la nature de cette maladie, & par le caractère âcre & irritant qui se trouve dans les humeurs de ceux que nous appellons bilieux avec les anciens & les modernes, que c'est chez eux & dans cette complication que nous avons le plus à craindre. Au reste le péril dépend ici, comme dans la maladie de Siam, de l'efficacité, de la grandeur & du caractère de la crise: c'est elle qu'on doit aider, & notre unique intention doit être d'aider & de soutenir la nature; & si elle en a besoin, de la débarrasser d'une partie du fardeau sous lequel elle succomberoit. C'est ce qui se remplit par les remèdes que nous avons prescrits dans la maladie de Siam. La différence ici n'est que du plus ou du moins. C'est à la prudence à déterminer

la différence de la méthode du traitement que nous devons préférer.

I. HISTOIRE.

Un jeune homme de dix-huit à vingt ans, d'un tempérament vif, bilieux & mélancolique, fut attaqué par des frissons, douleurs de tête & de reins, d'une fièvre considérable, qui fut les cinq premiers jours double-tierce. L'accès du 5 dura sans relâche avec grand assoupissement; sur la fin le vomissement survint, & le hoquet se mit de la partie. Ces symptômes furent suivis d'une foible sueur, & durèrent environ quatre à cinq heures. Les yeux me parurent très-chargés. Le septième il vint un redoublement qui jetta le malade dans un grand délire & une violente agitation. Le hoquet & le vomissement reparurent; les yeux & le cou devinrent jaunes à la fin de l'accès qui fut aussi long que le précédent: il n'y eut point de sueur; au contraire les extrémités étoient froides, le pouls con-

centré. Le malade se plaignit d'une vive douleur au cou, & d'une difficulté d'avaler, sans qu'il parût d'ailleurs aucune tumeur. Il fut deux jours dans cet état, & il mourut. *Si à febre detento collum invertatur & deglutire non possit, tumore non existente in collo, lethale. Aph. 58, sect. 7.* Le cadavre devint couvert de pourpre.

II. HISTOIRE.

Un homme âgé de quarante à quarante-cinq ans, d'un tempérament cacochyme-scorbutique, habitant d'un endroit marécageux, fut attaqué d'une double tierce dont les accidens ne paroissoient point dangereux. Il fut saigné dans l'espace de sept jours trois fois du bras & une fois du pied; il prit deux à trois fois de la manne dans le petit lait. Le 8, lorsque je croyois avoir lieu d'espérer la guérison, je fus surpris d'appercevoir quelques mauvais symptômes, le hoquet & un commencement de jaunisse.

avec quelques taches de pourpre. Le hoquet augmenta le lendemain, & le vomissement survint. Le pouls étoit flasque dans la journée; il se ranimoit le soir, & de deux en deux jours étoit plus plein. Il y avoit aussi de l'ardeur à la peau qui se terminoit le matin par une légère sueur. Je mis le malade à l'usage d'une tisane faite avec le petit mil, le chiendent & le creffon, quelques gouttes d'esprit de vitriol, d'une potion faite avec la confection d'alkermès, le safran oriental, le sel d'absynthe, & le sirop d'œillet. Tous les accidens continuerent cinq à six jours: le malade fut aux abois. J'eus recours à l'opium réitéré à un quart de grain. A la seconde prise il dormit cinq à six heures: à son réveil il eut un vomissement dans lequel il rendit une espece de membrane large & longue de quatre à cinq travers de doigt, qui me parut être une portion de la membrane veloutée de l'estomac. Sur ce préjugé je quittai les acides, & mis en usage les émulsions

bouillies faites avec la décoction de plantain, l'infusion de safran, le riz broyé, le sirop de grenade & de légères bouillies, que le malade prenoit de six heures en six heures; tous les soirs un demi-grain ou un grain d'opium: le hoquet ne cessa que le 15, & sa cessation fut un signe d'espérance qui annonça une favorable convalescence.

III. HISTOIRE.

Une dame de quarante-cinq ans qui étoit encore réglée, & qui avoit beaucoup d'inquiétude, d'une complexion foible, qui avoit sur-tout la poitrine délicate, fut attaquée d'une double-tierce ordinaire avec flux de ventre. Le Chirurgien la purgea après le premier accès avec l'ipécacuana, qui fit un grand effet, & qui supprima le flux de ventre: il reparut dans l'accès du troisiéme: on la saigna du pied; cet accès se termina par une foible sueur. La malade en conséquence parut tellement bien, qu'elle

causoit & rioit avec tout le monde : il survint cependant une jaunisse , qui donnant de l'inquiétude , détermina à m'envoyer chercher. Une heure après mon arrivée , elle sentit un engourdissement considérable dans la jambe où elle avoit été saignée , & qui fut suivi d'une douleur si vive , que la malade ne pouvoit rester tranquille. Il n'y paroissoit rien au-dehors. Survint un frisson auquel succéda une fièvre très-ardente , qui se termina par un sommeil léthargique.

IV. HISTOIRE.

Un jeune homme de vingt-quatre ans , d'un tempérament bilieux & mélancolique , le visage assez coloré & d'un rouge pourpre , fut attaqué d'une double-tierce , dont le petit & grand accès furent dès les premiers jours très-vifs & très-ardens. On m'appella le cinquième. Je le trouvai en léthargie très-accablé. Le petit accès s'étoit déjà joint au grand , qui avoit commencé par l'affoupissement où

le malade étoit depuis sept à huit heures. On l'avoit saigné deux fois du bras & une fois du pied, purgé avec les eaux de casse aiguifée de sel d'epsom. Je fis appliquer les vésicatoires. Le sommeil léthargique dura douze heures, & il en sortit par une sueur des plus abondantes. Je réitérai la même eau de casse. Il n'eut que sept à huit heures de calme. Le petit accès prit par sécheresse & chaleur; & augmentant insensiblement, le malade tomba à la fin dans l'assoupissement & le sommeil léthargique qui dura plus de quinze heures. La fièvre se termina par une sueur considérable, à laquelle se joignit un commencement de dépôt critique aux fesses; car en le changeant, on apperçut une rougeur très-foncée de la largeur de la main à chaque fesse, & qui en peu de temps devint si livide, qu'on n'eut pas lieu de douter de la gangrene. J'y fis faire des scarifications profondes, & froter avec le sel & le citron. L'escarre tombée, il y eut une suppuration abondante.

V. *HISTOIRE.*

Un homme de vingt-cinq à trente ans, d'un tempérament pituiteux & sanguin, fut pris d'une fièvre continue qui dura près de trente heures, & qui fut suivie d'une crise assez abondante. La fièvre se régla ensuite en petit & en grand accès, qui furent fort longs, & entre lesquels il n'y eut dès le troisième jour que très-peu d'intervalle. Le 5 ils avancerent, se joignirent, & furent beaucoup plus longs.

La même chose arriva le septième jour, & de surcroît un assoupissement considérable. La crise fut assez abondante, & parut dégager le malade; mais cette bonace fut de courte durée. Il y eut peu d'intermission, & tous les symptômes augmentèrent de façon que le malade fut quatre jours dans le même état, sans connoissance & comme agonisant.

On apperçut seulement quelque légère remission dans le temps où la fièvre avoit

coutume d'être intermittente. On avoit fait trois saignées du bras & une du pied avant le septième jour, donné beaucoup de lavemens, des bouillons émolliens, laxatifs, & purgé deux fois avec l'émétique en lavage. Tous ces remèdes avoient bien opéré. Je fis appliquer des vésicatoires à la nuque du cou & au gras des jambes, des cataplasmes sur le ventre qui commençoit à être douloureux, & je fis continuer les lavemens & les mêmes boissons. Au bout de quatre jours il parut un commencement de sueur que j'animai par quelques prises de poudre de vipere. Le malade sua beaucoup pendant plus de vingt-quatre heures. Je fis visiter les fesses & les cuisses : on trouva à l'os sacrum & à chaque fesse un dépôt gangreneux très-large, & un autre vers le grand *trochanter*, qu'on ouvrit au bout de vingt-quatre heures, & dont il sortit une matiere ayant la couleur & la consistance du miel.

La gangrene des fesses fut traitée com

me

me celle des malades ci-dessus. La convalescence fut très-longue, parce que la fièvre dégénéra en fièvre lente qui dura près de deux mois.

Fievres double-tierces de Saint Domingue.

Les différentes especes de fièvres que nous observons en Europe, ne sont pas si communes à Saint Domingue. Les tierce-régulieres y sont assez rares ainsi que les quartes. Les plus communes de toutes les fièvres y sont les double-tierces, espece de fièvre qui se rapporte au genre que les anciens appellent *hemitritææ tritaophyæ*, & qui ont un rapport immédiat avec celles que Baglivi nous a décrites en Italie, & qu'il appelle *febres mesentricæ*. La nature de la maladie, les causes qui occasionnent la difficulté du traitement, sont les mêmes. On y voit quelques légers différences dans les symptômes, qui paroîtront, pour ainsi dire, les mêmes à ceux qui se donneront la peine de les comparer les unes avec

les autres. Ces fièvres se déclarent ordinairement comme une simple fièvre tierce, & ce n'est que dans les accès suivans que la complication d'une nouvelle fièvre en fait une double-tierce; de façon que les accès se joignent, & ne laissent plus paroître qu'une légère remission, qu'on ne peut jamais appeller intermission.

Ces accès sont accompagnés de nausées ou vomissement; & en général quand celui-ci est efficace, c'est ordinairement un signe fort heureux. Le pouls est fréquent, assez égal, quelquefois petit & serré, quelquefois mou & flasque; le ventre est toujours gonflé, les hypocondres élevés, quelquefois douloureux, & il y a un resserrement & une constipation générale du ventre qui semblent caractériser ces maladies. La tête est toujours prise, mais différemment; dans les uns il y a assoupissement, dans les autres un délire, mais qui n'est pas bien violent.

Ces symptômes se divisent indifféremment; car on peut compter deux especes différentes de ces fievres. L'une est une fievre que nous appellons double-tierce bilieuse, & l'autre double-tierce lymphatique ou pituiteuse. Dans la premiere espece, les hypocondres sont peu gonflés & plus douloureux, la langue chargée d'une humeur plus jaune & plus aride, le pouls assez petit, mais ferré; le délire s'y joint plus ordinairement, & les accès suivent mieux l'ordre auquel ils se sont assujettis dès le commencement. Cette espece attaque principalement dans les saisons les plus chaudes, les gens qui ont les humeurs âcres & le tempérament plus bilieux.

Les fievres lymphatiques au contraire ont quelque chose de moins violent & de moins tumultueux, mais elles ont aussi plus d'obstination & plus de difficulté à guérir.

Le ventre est plus gonflé, quoique plus souple, les hypocondres sont moins dou-

loureux, le pouls est flasque & mou, l'urine moins rouge, mais plus crue, point de délire, mais un abattement considérable. Les accès ne suivent pas à beaucoup près la même régularité que dans la fièvre double-tierce bilieuse. Le petit prend souvent le caractère du grand, le grand au contraire celui du petit. Dans la première les accès sont plus forts, mais ils sont aussi plus courts. Dans celle-ci la longueur des accès est remarquable, ils empiètent considérablement l'un sur l'autre, & c'est une des marques auxquelles j'ai plus souvent & mieux reconnu le caractère des fièvres double-tierces lymphatiques.

La terminaison la plus ordinaire de ces fièvres, c'est le dévoiement. Quand il survient annoncé par les signes qui doivent nous faire conclure une diminution de la maladie, il est heureux; cependant une terminaison funeste en particulier aux fièvres double-tierces lymphatiques, & qu'on ne connoît point dans les fièvres

bilieuses, c'est un flux chyleux qui survient quand le malade est aux abois, & qui finit & la constipation & la vie.

Dans les fievres bilieuses au contraire, si l'on voit un dévoiement bilieux, c'est ordinairement pour le bien du malade, & il est précédé de signes heureux qu'on ne voit pas dans les fievres lymphatiques.

L'engorgement des visceres du bas-ventre & des glandes du méfentere, est assez démontré par tous ces symptômes. Dans l'une & l'autre espece de ces fievres, toute la force est opprimée à la fois par ces arrêts universels de liqueurs; mais il paroît que dans l'espece bilieuse les visceres en sont le siége principal; & dans l'espece de fievre lymphatique, ce sont les parties glanduleuses. L'ouverture du cadavre m'a démontré cette conjecture; car dans la premiere espece nous avons trouvé, comme Baglivi, le foie, l'estomac, le méfentere engorgés; mais dans la seconde espece, les glandes

étoient prises en particulier, & principalement toutes les parties qui avoisinent le pancréas. Cette partie elle-même étoit dans les uns enflammée, & squirreuse dans les autres, mais dans tous les sujets généralement affectée; ce qui n'est pas d'une utilité médiocre pour faire entendre aux Médecins d'où vient ce gonflement souple, cette constipation rebelle qui caractérise notre espèce, & enfin le flux chyleux qui la termine.

Baglivi a remarqué d'après Fontanus, que ces fièvres sont rares dans les Pays froids, & que les Pays auxquels appartiennent ces hémitritées, sont les Pays chauds. *Frequentes sunt in Æthiopiâ & in Italiâ.* C'est de ces espèces de fièvres desquelles Hippocrate dit: *Febres ex hypochondriorum dolore malignæ.*

Pour le traitement, la nature des parties engorgées & de l'engorgement même, nous doit démontrer combien Baglivi a raison de nous recommander de nous armer de patience; car nous ne

pouvons pas compter sur les jours critiques ; & l'inflexibilité du ventre nous démontre assez que nous n'avons guères à attendre de l'art qu'une mitigation des symptômes , & des habiles Médecins qu'une attention exacte à suivre les voies de la nature , qui tend assez généralement à se débarrasser par les évacuations du bas-ventre.

I. HISTOIRE.

Une Dame âgée de quarante-neuf ans ; qui depuis plus d'un an n'avoit plus ses regles ; d'un tempérament robuste , mélancolique-bilieux , après cinq à six jours d'indisposition pour laquelle elle se fit saigner au bras , fut attaquée le 23 Décembre 1746 d'une petite fièvre qui fut suivie d'un redoublement accompagné d'envie de vomir. Elle fut saignée le 25 au matin ; elle passa la journée sans fièvre ; une légère chaleur accompagnée d'inquiétudes & de douleurs de tête , annonça vers les neuf heures du soir le pe-

tit accès, qui continua jusqu'à huit heures du matin, où le frisson & le vomissement déclarèrent le grand. Ces symptômes accompagnés d'une grande agitation & de beaucoup d'inquiétudes, furent considérables jusqu'après midi, sans que d'ailleurs la malade rendît, ni par haut ni par bas, aucune matière bilieuse: tout parut se réduire à de vains efforts. La fièvre se calma dans l'après-midi sans aucune apparence de crise, & en se calmant, fit tomber la malade dans un accablement & une foiblesse considérables, ayant les traits du visage fort changés; & n'ayant point essuyé de maladie depuis plus de huit ans, il devoit y avoir de grands engorgemens qui pouvoient la faire périr le 5 ou le 7. Après avoir réfléchi sur les moyens que je pourrois employer pour prévenir ce fâcheux événement, je pensai qu'il ne pouvoit y en avoir de plus efficace pour disposer la nature à des évacuations critiques, que le bain & la saignée du pied. En consé-

quence je profitai de l'intervalle qui devoit être d'environ vingt-quatre heures, pour faire baigner deux fois la malade. Je lui fis donner en sortant du bain un lavement purgatif, & deux heures après elle fut saignée du pied. Peu de temps après cette saignée, survinrent les avant-coureurs du petit accès, c'est-à-dire la fréquence & la petitesse du pouls, accompagnées de douleurs de tête, & suivies d'une grande chaleur, d'altération & de beaucoup d'inquiétudes pendant la nuit. Ce petit accès avoit avancé de trois heures : le grand avança à proportion. Le frisson, la concentration, le vomissement & les agitations furent considérables ; la malade tomboit de temps en temps en foiblesse. Ces symptômes se calmerent après-midi, & le calme fut suivi d'une moiteur qui se termina en une petite sueur qui fit mouiller une chemise. La malade fut deux ou trois fois à la selle, & passa la nuit assez tranquillement. Ayant appris le matin qu'elle avoit

évacué deux ou trois fois pendant la nuit, & que les matieres étoient bilieuses, je me déterminai à la purger avec une tisane royale; elle en prit deux verres qui la firent aller quinze à dix-huit fois. Il n'y eut que les cinq à six premières selles bilieuses; les autres étoient de la couleur & de la nature des boiffons qu'elle avoit prises : ce que j'ai observé dans presque tous les malades, & à mon égard dans les fréquentes maladies que j'ai essuyées à Saint Domingue; ce qui me fait croire qu'en fait d'évacuations du ventre procurées par les purgatifs, il n'y a que les premières selles d'utiles, & que les autres, dès qu'elles ne sont pas teintes d'humeurs excrémentielles, bien loin d'être avantageuses, doivent être nuisibles, parce qu'elles ne peuvent que produire un plus grand desséchement dans les solides & les liquides. Le 29 du mois, qui étoit le fix de la maladie, le petit accès avança de trois heures, & s'annonça par un léger

frisson, qui fut bientôt suivi de chaleur, d'inquiétudes & de maux de tête plus considérables que dans les précédens; je m'attendis à un assaut bien violent, quand le grand lui succéderoit: il avança pareillement de trois heures; l'accablement, les éclipses du pouls, la perte de connoissance, & les foibleffes fréquentes, donnerent lieu de s'allarmer, & je me trouvai dans ces circonstances où il faut remédier au mal le plus pressant. Je fis prendre à la malade quelques cuillerées d'une potion faite avec la canelle, les cloux de girofle & le sucre, bouillis en parties égales d'eau & de vin. Après deux heures de combat entre la vie & la mort, la nature l'emporta; le ventre se déboucha, & les évacuations furent si fréquentes & si abondantes pendant cinq ou six heures, qu'on étoit continuellement occupé à changer la malade. Les matieres qu'elle rendoit étoient férides & jaunes. On lui fit prendre deux à trois fois, pendant les effets de cette

crise, une cuillerée de la potion. La sueur se joignit à cette évacuation, & la malade mouilla deux chemises. Elle continua d'évacuer pendant la nuit, & le lendemain elle parut tranquille; deux gobelets de petit lait suffirent pour entretenir les évacuations. Cependant le huit de la maladie, le petit accès avança de trois heures, & se déclara par un frisson plus fort & plus long qu'il n'avoit fait, & par des envies de vomir que la malade n'avoit point encore eues; ce qui me fit juger que le grand, qui lui succéderoit, continueroit en façon de redoublement, c'est-à-dire sans être accompagné des symptômes ordinaires: l'avance des accès est un signe certain de l'augmentation, ou du moins de l'état de la maladie. Ce petit accès fut très-violent, & la malade fut toute la nuit dans une grande altération & une chaleur ardente; elle fut très-agitée. Il n'y eut de signe de grand accès qu'un resserrement ou une légère concentration du pouls, &

une froideur qui dura demi-heure ou trois quarts d'heure. D'ailleurs, à l'exception de l'accablement & des foibleffes, il parut, pour la force, de la même nature que le petit. Cet accablement & ces foibleffes augmentèrent quand la crise approcha; mais ces signes ne furent pas si efficaces qu'au septième jour: une évacuation pareille à la précédente la dissipâ. Cette évacuation continua pendant la nuit, & on la prolongea le lendemain par deux gobelets de petit lait, ainsi qu'on l'avoit pratiqué à la fin de l'autre crise. La malade eut une sueur plus forte & plus longue. Le 10 le petit accès n'avança point: il prit seulement à peu près à la même heure que le huitième jour, & il commença par un léger frisson & quelques envies de vomir: il parut considérable à la malade, mais je n'en eus point d'inquiétude. Aussi le matin, bien loin de trouver de la fièvre à la malade, je la vis au contraire dans une moiteur qui persévéra tout le jour. Le 12 il n'y eut

qu'un accès de sept à huit heures, qui revint de trois en trois jours pendant l'espace de huit à dix jours, & qui obligea d'avoir recours à quelques purgations, le petit lait dont la malade continuoit de faire usage, ne faisant plus d'effet.

Les symptômes que j'observai le troisième jour dans la maladie que je viens de décrire, me déterminèrent à administrer les remèdes qui pouvoient tendre au relâchement, tout indiquant & marquant une plénitude & un engorgement si considérables, qu'on avoit tout lieu d'appréhender au cinquième, ou tout au plus tard au septième, une suffocation : ce qu'il est ordinaire d'observer dans ces climats à l'égard de ceux qui périssent le cinquième ou septième jour des fièvres double-tierces, & auxquels l'émétique m'a paru n'avoir d'autre effet que d'augmenter la concentration, qui ne détachant par les secousses qu'il procure que les matieres des premières voies,

fans rien ôter des embarras qui sont dans le centre des visceres, il ne peut que les augmenter par la pression qu'il leur occasionne ; pression d'autant plus fatale, qu'elle fortifie le ressort des fibres, bien loin de concourir au relâchement. Il convient donc mieux d'avoir recours aux bains, aux lavemens & aux saignées, qui sont les seuls remedes dont on puisse espérer quelque succès. On doit y avoir recours lorsque les deux accès se joignent dès les premiers jours, & dans lesquels le grand ne se termine pas par une crise, ou dont la crise ne paroît pas proportionnelle à la violence de l'accès, parce que l'union ou la contiguité de ces deux accès, dès le commencement de la maladie, est un signe certain de turgescence ou de plénitude abondante, & que la privation de crise semble annoncer une concentration qui provient de l'état d'oppression où se trouve la nature.

II. H I S T O I R E.

Une jeune Dame de vingt-trois à vingt-quatre ans, d'un tempérament replet, sanguin-bilieux, ayant le cou court, & d'une famille sujette à l'apoplexie, eut une pesanteur, des engourdissemens considérables, suivis de mal de tête & de fièvre, qui se calmerent au bout de huit à dix heures par une légère moiteur. Elle ne ressentit ensuite que la pesanteur; elle fut tranquille jusqu'au lendemain au soir, où elle sentit un grand mal & un gonflement au cou qui l'empêchoit de tourner la tête; la langue devint épaisse & bégayante avec difficulté d'avaler. Elle se fit faire une copieuse saignée au bras; elle eut toute la nuit un violent mal de tête. Le troisième mal de tête diminua le matin, & elle fut sans fièvre; mais il revint à midi accompagné d'un grand engourdissement. Le Chirurgien la saigna du pied le soir.

ce qui calma tout, & lui procura une nuit tranquille. Je fus appelé le quatre. Je trouvai la malade dans un frissonnement qui duroit depuis deux heures, avec des envies de vomir, & le visage fort rouge. Je la fis saigner du bras dans le fort de l'accès. J'aurois souhaité que le Chirurgien en eût fait une ou deux pareilles au lieu de celle du pied; mais je n'ai encore pu parvenir à corriger les Chirurgiens du Pays à ce sujet, ni à leur faire comprendre mes raisons. Ils attaquent toujours le symptôme le plus apparent, sans faire attention à la cause. La fièvre & le mal de tête furent considérables, & se terminèrent par une sueur peu abondante; j'ordonnai dans le déclin deux lavemens très-purgatifs, parce qu'elle garda le premier plus de deux heures, & qu'elle le rendit sans excréments. Le second eut plus d'effet. Elle passa une nuit assez tranquille; le quatrième au matin elle eut le pouls févreux & de la chaleur qui se dissi-

perent vers midi ; je la purgeai avec la casse , le séné & le sel d'epsom : elle fut neuf à dix fois à la selle. La nuit fut inquiète & inquiétante. Le matin , vers les huit heures , le frisson étoit considérable , accompagné de grands vomissemens , & suivi d'une fièvre très-ardente , & d'une si vive douleur de tête , que la malade jettoit les hauts cris. Le vomissement dura quatre à cinq heures , & la fièvre persista jusqu'à minuit ; la malade n'urinoit point , & se plaignoit d'une douleur au bas-ventre , pour laquelle je lui appliquai un cataplasme. La sueur fut peu abondante , & le pouls resta toujours fiévreux ; ce qui me fit beaucoup appréhender pour le sept. On lui donna deux lavemens émolliens ; elle garda le premier quatre heures , le second deux heures , & les rendit à peu près comme elle les avoit pris. Le matin la malade mouilla une chemise. Je la purgeai comme auparavant , & la médecine eut le même effet. A cinq heures

du soir, il y eut un frisson considérable auquel je ne m'attendois pas, & ce frisson régla dans la suite les temps de la maladie. Le vomissement se mit de la partie; il ne dura pas, & il fut suivi d'une fièvre accompagnée de douleur à la tête. Une sueur peu abondante qui parut trois ou quatre heures après, calma cette douleur; elle fut accompagnée de trois petites selles de matières un peu bilieuses. Cette sueur fut interrompue vers minuit par un redoublement qui diminua à six heures du matin par une simple moiteur, à laquelle vers les neuf heures succéda un grand redoublement qui fut précédé de nausées & de vomissement qui durèrent peu. La malade fut peu altérée, & se plaignit moins de la tête; mais elle fut dans de grandes inquiétudes. Il parut vers midi une moiteur qui fut suivie de sueurs assez abondantes; le ventre se lâcha trois à quatre fois en petite quantité. Ces crises continuèrent pendant la nuit: elle mouilla

fix à sept chemises , & urina quatre à cinq fois , ce qui n'étoit point encore arrivé. Elle dormit à différentes reprises tranquillement. Le huit, espérant beaucoup de l'événement dont j'avois été témoin , & de la disposition que la malade avoit d'aller à la selle , je lui fis prendre une once de manne , demi-gros de follicules de séné , & un gros de sel d'epsom. Elle la vomit demi-heure après. Je réitérai la même dose , qu'elle garda , & qui la fit aller quatre à cinq fois à la selle jusqu'à midi , où parurent les avant-coureurs d'un frisson qui devint considérable , & qui fut accompagné d'une grande altération , d'une concentration de pouls , de foiblesse , & de trois à quatre violens vomissemens. Cet état dura trois heures , & fut suivi d'une fièvre & d'une chaleur très-ardente , sans cependant qu'il y eût douleur de tête. La malade fut dans cet état jusques vers minuit , où il parut une foible remission , à laquelle succéda un redouble-

ment qui relâcha un peu vers les cinq heures du matin par une foible moiteur, & qui reprit jusqu'à dix heures. Le peu d'urines qu'elle rendit étoit comme de la forte biere, & son pouls fut toute la nuit flasque & presque ondulant. A dix heures le grand redoublement se déclara par une augmentation de chaleur, un pouls plus plein, un grand accablement, une grande tension de ventre, & une légère douleur de tête, sans vomissement ni altération. Ces symptômes durèrent jusqu'à midi, où la malade tomba dans une grande défaillance & une perte de connoissance, qui m'obligerent d'avoir recours à une potion composée d'un gros de confection d'alkermès, deux grains de kermès minéral, & quatre grains de poudre de vipere, dont je ne lui fis prendre que la moitié, par rapport à la vive chaleur qui survint. Vers deux heures après-midi parut une moiteur qui fut toujours en augmentant jusqu'à cinq heures, où la malade mouilla une che-

mise. La connoissance ne revint que vers les huit à neuf heures, & la sueur persista jusqu'à une heure après minuit. Le ventre se relâcha, la malade rendit un peu de matieres bilieuses, & urina plus abondamment que de coutume. Elle fut trois fois dans la nuit à la selle, rendant les mêmes matieres. Depuis midi jusqu'à six heures le pouls fut extrêmement petit, concentré, frémillant comme celui d'une agonisante; mais la respiration étant presque toujours naturelle, fut le seul signe qui me donna toujours lieu d'espérer. La langue, quoique humide, étoit un peu noire vers le milieu. Après une crise abondante de sueurs, le calme succéda, & la malade ayant eu deux à trois heures d'un sommeil assez tranquille, je lui fis prendre à quatre heures du matin une once de manne & dix-huit grains de poudre cornachine dans du petit lait, qu'elle vomit en partie. Je réitérai la même prise à six heures. Elle fut à la selle plusieurs fois en petite

Quantité. Les matieres étoient liées, très-fétides, & d'un jaune de safran. Elle prit une troisième dose à neuf heures; sa boisson étoit du thé & de la décoction de chiendent; elle prenoit des bouillons de chicorée sauvage, d'épinars & de pourpier, avec un peu de beurre frais; car elle vomissoit ceux de viande. Le dix, j'attendois avec inquiétude le retour de la fièvre; pour peu qu'elle eût avancé, j'eusse désespéré; mais elle retarda d'environ une heure; & les avant-coureurs étant moindres, j'eus au contraire lieu de bien augurer. En effet les accès furent beaucoup moins considérables, & se terminerent par une sueur aussi abondante que la précédente; les urines furent abondantes & d'une couleur naturelle avec un sédiment louable; le redoublement qui devoit être le plus fort, fut uniforme aux autres, & se confondit avec le second. La langue devint plus chargée, & cette croûte noire qui étoit dans le milieu, augmenta beaucoup; ce

qui provenoit sans doute de ce que la matiere étant délayée, & commençant à s'évacuer, fournissoit une plus grande abondance d'exhalaisons. La malade fut deux à trois fois à la selle : & aux deux dernieres, les matieres me parurent en très-petite quantité ; elles tenoient de la qualité du bouillon. Comme cette Dame étoit d'un tempérament très-constipé, & qu'elle n'avoit point été malade depuis huit à neuf ans, je n'en fus point surpris ; il falloit du temps pour le rétablissement des incrustations que la qualité du tempérament & la longue santé avoient produites. Sur ce fondement, je pronostiquai que la maladie seroit encore un peu longue, ce qui arriva ; car la fièvre conserva pendant sept à huit jours le même ordre, avec cette différence, que le premier accès retarda toujours à la vérité lentement ; car le dix-neuf ne retardoit que de trois heures, & se continuoit de façon, que ne paroissant plus de marque d'autre redoublement,

se terminoit par des sueurs extrêmement copieuses qui fatiguoient beaucoup la malade. La langue se chargea de plus en plus, & devint noire; ce qui étoit un signe d'une grande plénitude. Je fis cesser l'usage des bouillons maigres & du petit lait, craignant que la qualité butireuse de l'un, & la qualité acide de l'autre, ne missent obstacle à la guérison, augmentant l'humeur bilieuse, & la coagulant. Je continuai de deux en deux jours, ou de trois en trois jours, les purgatifs, & je mis la malade à l'usage d'une tisane apéritive, faite avec le chiendent, les racines de chicorée sauvage, d'oseille, les cloux rouillés & le nitre, & d'un opiate fait avec le quinquina, la petite centaurée, l'iris de Florence, & le sel d'absynthe. Il fallut quitter l'opiate trois ou quatre jours. Bien loin d'avoir un bon effet, la fièvre persista, & parut plus forte que de coutume. Il fallut revenir au bout de cinq à six semaines à une tisane royale fort

composée. Je la prescrivis avec une poignée de chicorée sauvage, six gros de féné, demi-livre de casse, trois onces de manne, & une once de sel d'epsom pour trois prises. On ajouta, dans la première, 30 grains de poudre cornachine. La malade fut des deux premières prises si copieusement à la selle, rendant des matières de toutes couleurs, qu'elle ne prit point la troisième. Dès-lors la langue se nettoya parfaitement; la fièvre fut beaucoup moindre. On réitéra la même médecine, & la malade se rétablit parfaitement; à l'exception qu'elle eut quelques petits retours de fièvre dans la convalescence qui se dissipèrent par quelques prises de manne & de fébrifuges. Elle ne perdit de son embonpoint qu'après l'effet des dernières médecines, & elle fut long-temps à revenir au point où elle étoit avant la maladie.

Je ne me suis comporté avec tant de ménagement dans cette maladie, que parce que j'avois à faire, comme je l'ai

déjà dit , à un tempérament extrêmement replet , à l'égard duquel on doit tout craindre , de tels tempéramens périssant presque tous à Saint Domingue par l'affaïssement auquel ils sont sujets , quand on les évacue trop vîte & trop abondamment , soit par les saignées , soit par les purgatifs.

III. HISTOIRE.

Une Dame de quarante ans , d'un tempérament sec & très-mélancolique , agitée depuis plusieurs années de grandes inquiétudes , & qui n'avoit eu depuis quatre ans d'autres maladies que des migraines , fut attaquée d'une fièvre dont les premiers accès parurent foibles. Le mal de tête détermina le Chirurgien , après une saignée du bras , de lui en faire une du pied. Il la purgea le jour du grand accès. La fièvre vint cinq à six heures après , & fut accompagnée d'une altération considérable , & d'une chaleur plus vive qu'à l'ordinaire. Je fus appelé ce

jour-là pour voir la malade, que je trou-
vai fort agitée & fort inquiète. L'accès
dura quinze à vingt heures, & se ter-
mina par une foible sueur. La fièvre re-
prit l'après-midi par un léger frisson,
dura à peu près le même temps que l'au-
tre, & se termina de la même façon.
Comme la malade se plaignoit de con-
tinuelles envies de vomir, je lui fis pren-
dre une dose d'émétique en deux pri-
ses; le remède fit peu d'effet. Je voulus
tenter le surlendemain une purgation
avec la manne, le sel d'epsom, l'agaric;
elle la vomit. J'eus recours à la poudre
cornachine, qui n'opéra point. Les re-
gles parurent l'accès suivant; elles furent
très-foibles, & disparurent totalement
dans l'autre accès. Comme je m'étois
trouvé absent pendant cette révolution,
on ne fit rien à la malade; ce que je
désapprouvai d'autant plus que je fus
obligé d'attendre la fin des deux accès
qui s'étoient fort approchés, pour la fai-
gner du pied. Je n'osois le faire pendant

le cours de la fièvre, eu égard à l'accablement & aux foiblesses qui prenoient fréquemment à la malade, & parce qu'elle n'avoit que de foibles marques de crises. Cette saignée ne rappella point les regles; il n'en résulta d'autre changement dans la fièvre que l'union plus intime des accès. Il ne fut plus question dès lors que d'un seul accès qui prenoit par un frissonnement qui duroit cinq à six heures; il se terminoit par une simple moiteur. J'appréhendois d'autant plus, que la petiteesse du pouls & une douleur fixe & profonde à la partie supérieure de la région ombilicale, donnoit lieu de soupçonner une concentration, un dépôt dans le pancréas. La malade fut toujours constamment si constipée, qu'elle rendoit les lavemens comme elle les avoit pris. Elle pouvoit être dans le quinze ou seize de la maladie; j'avois commencé de la voir le cinq ou le six. Il me parut que la fièvre tint pendant les douze premiers jours le caractère

d'une fièvre quotidienne assez uniforme, l'un & l'autre accès prenant à peu près à la même heure & avec les mêmes symptômes, avec cette seule différence, que dans l'un le frisson, les envies de vomir, l'altération & la douleur de tête étoient un peu plus forts. Cet accès cependant avança peu à peu, mais si foiblement, qu'observant le petit augmenter & se prolonger sans une diminution sensible du grand, j'augurois mal. Il n'y eut qu'après la saignée du pied que la diminution fut plus sensible. Malgré cette favorable révolution, la privation de crise, la douleur fixe du ventre qui étoit toujours accompagnée d'une constipation opiniâtre, étoient de trop mauvais signes pour espérer une issue favorable. Je pris le parti, pour prévenir les mauvaises suites qui pouvoient arriver, de mettre la malade à l'usage des bains, des apozèmes faits avec la laitue, les épinars, le médecinier-bâtard. Après quatre à cinq jours d'usage de ces remèdes, je tentai

la manne feule dans le petit lait avec la crème de tartre , quatre onces dans deux prises. Le remede opéra cinq à six fois , & fit rendre des matieres très-fétides. Je réitérai le même remede deux jours de fuite. Chaque jour la fièvre retardoit d'environ une heure , & finissoit trois ou quatre heures plutôt , sans autre crise que la moiteur. Mais l'abondance des urines, qui furent très-copieuses, depuis l'usage des bains & des autres remedes , y suppléerent. Un opiate avec le quinquina , l'iris de Florence , le safran de Mars apéritif , & le sel armoniac , dissipa totalement la fièvre , dont le cours avoit duré vingt-quatre à vingt-cinq jours. C'est la seule que je me rappelle avoir vu si opiniâtre , & se terminer aussi favorablement , sans aucune évacuation critique considérable , par les sueurs & les selles.

On eût dû dès le commencement avoir recours aux bains , & faire trois à quatre saignées du bras , réservant celle du

pied pour le temps où la malade espéroit ses regles, & ne tenter les purgatifs qu'après être parvenu à relâcher les solides. C'est à quoi on ne fauroit trop s'attacher à l'égard des malades qui sont très-constipés; ce qui est toujours ordinaire aux mélancoliques, qui sont, de tous les tempéramens, ceux dont les parties sont plus roides & plus compactes. La saignée du pied, trop précipitée par le Chirurgien, me lia tellement les mains, que l'état de foiblesse où étoit la malade, m'empêcha de la faire réitérer, la réservant d'ailleurs pour le temps des regles, au cas qu'elle eût été nécessaire, & comme je l'eusse fait faire, si je m'étois trouvé à la fin de l'accès où elles avoient paru foiblement.

IV. HISTOIRE.

Un homme de 35 ans, Flamand de nation, d'un tempérament très-replet, ayant une voix argentine & une respiration courte, fut attaqué, par la

fitude & pesanteur , accompagnée de chaleur , d'une petite fièvre avec envie de vomir. Les trois premiers jours on n'apperçut ni intervalle ni remission , & le malade ne se plaignoit que de chaleur. Il fut saigné deux fois dans trois jours , & le quatrième , n'appercevant plus de fièvre , je lui fis prendre deux grains d'é-métique en deux prises , qui le firent vomir deux à trois fois assez copieusement , & aller sept à huit fois à la selle , où il rendit des matieres séreuses & un peu jaunes. Le cinq il eut un léger frisson avec envie de vomir , & suivi d'une fièvre un peu plus forte qu'à l'ordinaire , & accompagnée d'agitation , sans d'ailleurs ressentir de douleur , si ce n'est qu'en touffant il se plaignoit un peu de la tête. Cet accès dura six heures , & fut suivi d'une sueur très-abondante. Le sixième le malade paroissant sans fièvre , & allant à la selle facilement sans aucun signe de flux de ventre , prit deux onces de manne qui le firent aller sept à huit

fois fans tranchée. Vers les cinq heures du soir, survint une petite fièvre avec inquiétude & agitation. Le malade ne se plaignoit d'ailleurs de rien; il urinoit bien, mais les urines étoient crues. Lui ayant trouvé le matin la même fièvre, & ayant appris que pendant la nuit l'inquiétude avoit persisté, & qu'il avoit eu un peu de délire, je pris le parti d'ordonner une saignée du bras. Je me déterminai à cette saignée, parce qu'il avoit été deux à trois fois à la selle vers la pointe du jour, & qu'il me parut de conséquence de prévenir le grand accès. J'assistai à cette saignée, que je fis faire de neuf à dix onces. Le pouls du malade changea peu. Le contraire étoit arrivé le soir du jour précédent; car ayant été piqué, il tomba en foiblesse, & on ne put avoir de sang; ce qui avoit obligé de remettre la partie au lendemain. Le sang de la première palette devint verd, & celui des autres d'un rouge très-vermeil sans presque de sérosités, & le sang qui tomba sur la

serviette , la teignit d'un rouge pâle. Trois ou quatre heures après la saignée, le grand redoublement vint sans envie de vomir, mais avec frisson & grande inquiétude ; les extrémités devinrent un peu froides, le pouls très-petit, & la respiration très-courte. Deux heures après, parut une sueur assez abondante & froide ; mais le pouls fut toujours très-mauvais, devint frémissant, & le malade mourut en parlant, après avoir bu un verre de tisane.

Je fis réflexion sur l'événement qui avoit suivi la saignée, & je me reprochai d'avoir pris ce parti, ou du moins de l'avoir fait faire trop copieuse.

V. HISTOIRE.

Un Négociant du Cap, d'un tempérament sanguin-bilieux, foible de la poitrine, ayant reçu une très-mauvaise nouvelle, fut attaqué par grande lassitude, pesanteur, engourdissement & vives douleurs de tête, d'une fièvre qui

fut continue. Les trois à quatre premiers jours on le saigna une fois du bras & deux fois du pied très-copieusement. La fièvre se calma par une légère sueur, & il y eut un assez long intervalle, dans lequel on le purgea avec l'eau de casse aiguisée de sel d'epsom. Dans l'accès du cinq, il eut un assoupissement; on le purgea le six; le sept il fut en léthargie pendant tout l'accès, qui se termina par sueur. On réitéra l'eau de casse. Voilà tout ce que j'en pus savoir. Le neuf on m'appella; car il n'est pas à la portée de nos Chirurgiens de faire attention à la nature des crises, à celle des accès & des redoublemens. Comment y feroient-ils attention? puisque par la maniere dont on débute dans cette maladie, le même Chirurgien fait la même faute que dans la précédente; & quand je la lui représentai, il n'eut d'autre raison à m'apporter que le mal de tête. Ce qu'il y a de fâcheux pour un Médecin dans une pareille circonstance, c'est qu'il ne

peut réparer de telles fautes, & qu'on lui impute les fâcheux événemens qui en résultent. Je trouvai le malade dans un assoupissement, dont on le faisoit cependant sortir en le secouant. Ses yeux étoient, dans cet assoupissement, presque toujours ouverts, vifs & clairs. Il remuoit continuellement les levres comme s'il eût voulu parler, ou qu'il rêvât. Sa langue étoit naturelle & humide. Il avoit une légère moiteur : son pouls étoit très-fréquent & très-variant, parce qu'il étoit beaucoup convulsif, d'ailleurs assez souple. Il urinoit beaucoup, mais une urine claire, & ne se plaignoit de rien. Il alloit facilement à la selle, pour peu qu'on lui donnât des lavemens ; mais il les rendoit comme il les prenoit, & il fut vingt-quatre heures dans cet état, ayant de petits redoublemens qui étoient marqués par une sécheresse, & suivis d'une petite moiteur : ils duroient trois ou quatre heures, & se succédoient les uns aux autres. Au bout de ces 24 heures,

le malade revint à lui , & me reconnut ; il parut rassuré ; il n'avoit mouillé qu'une seule chemise , ce qui me parut de mauvais augure , parce que la crise n'étant point proportionnée aux accidens que j'avois remarqués , faisoit connoître une concentration générale ; & ce qui y mettoit le comble , c'est qu'il parloit & se levoit sans se plaindre d'aucune douleur , & qu'en parlant il retomboit dans des rêveries. Il fut cinq à six heures dans cet état. Je le fis saigner de la gorge ; on ne tira qu'une bonne palette , parce que le sang me parut dissous. On lui appliqua les vésicatoires à la nuque du cou & aux jambes. Il retomba dans les mêmes accidens du jour précédent , & ils se terminèrent de la même façon. Les vésicatoires furent si long-temps à opérer , qu'on ne les leva que le lendemain. Ils tirèrent peu. Cet effet ne fit qu'augmenter le mauvais pronostic que j'en avois tiré. On lui donna quelques verres d'eau de casse nitrée , qu'il rendit

fans changement de couleur. Dans l'après-midi les accidens reparurent moindres; le malade eut plus de connoissance, moins de convulsions, plus de moiteur. Je lui avois fait faire pour boisson une légère teinture de café. Il eut une nuit moins agitée & plus tranquille que de coutume. Je continuai l'eau de casse; il la rendit, ainsi que les bouillons, sans presque d'altération, & les vésicatoires ne suppuroient presque point. Le malade cependant parut encore mieux, quoiqu'il eût toujours le pouls convulsif. Il se crut si bien le lendemain, qu'il se fit faire la barbe, & qu'il ordonna d'aller chercher sa chaise pour aller à la plaine. Le soir je le laissai assez tranquille; mais je trouvai le lendemain un grand changement; il étoit sans connoissance, dans une grande chaleur, des mouvemens convulsifs qui s'étendoient par secouffes jusqu'aux épaules, & un ris sardonique continuel. On me dit qu'il avoit été toute la nuit fort agité. Tous ces symptômes

augmenterent jusqu'à ce qu'il mourut. Après la mort, il rendit beaucoup de matieres purulentes par les oreilles, le nez & la bouche.

VI. HISTOIRE.

Un Chirurgien, âgé de trente ans, d'un tempérament assez fort, sans être replet, bilieux-sanguin, fut attaqué d'une fièvre double-tierce, dans laquelle il se fit saigner les premiers jours deux fois du bras, & purger une fois. Je le trouvai le cinq fort agité, ayant le pouls très-ferré & un peu concentré, les extrémités froides, se plaignant d'un grand mal de tête. Il vomissoit & alloit beaucoup à la selle, jusqu'à ce que la moiteur succédât, & qu'il survînt une sueur, qui d'ailleurs ne parut pas copieuse. Le sixième, tout étant calme, je conseillai au malade une purgation, avec une once de manne, & deux gros de sel d'epsom, qu'il réitéreroit trois heures après, suivant l'effet qu'elle auroit. Le septième jour, le

malade me dit avoir été purgé doucement ; mais qu'il appréhendoit d'autant plus le retour de la fièvre, qu'il sentoit un grand mal de tête. Son pouls, quoique ferré & fort, étoit un peu concentré. Je lui conseillai une saignée du pied, qu'il auroit soin de proportionner à ses forces. Elle fut petite ; mais deux à trois heures après, les symptômes ordinaires étant survenus, le malade tomba sans connoissance, dans une agitation violente, les yeux égarés, sans pouls, sans chaleur, & fut dans cet état deux jours sans qu'on pût le soulager. On me dit qu'il s'étoit purgé violemment le jour précédent avec la manne, la rhubarbe, & plus d'une once de sel d'epsom.

VII. HISTOIRE.

Un autre Chirurgien de 26 ans, d'un tempérament sec-mélancolique & très-refferré, crut dès son premier accès, être attaqué du mal de Siam. Il se fit lui-même deux saignées copieuses, dont l'une s'étant

déliée, lui fit perdre beaucoup de sang. Le lendemain il se purgea avec une dose ordinaire d'émétique dans une seule prise. Il fut violemment purgé par haut & par bas. La fièvre parut en conséquence n'avoir aucune regle; car les redoublemens qui étoient les moindres, devinrent les plus forts; il ne leur succédoit point de sueur, & on n'appercevoit qu'une légère moiteur; ce qui joint à un grand feu & à un grand mal de tête, obligea d'en venir à des saignées du pied & de la gorge, dans lesquelles le malade n'épargna pas le sang, étant dans le système qu'on ne peut guérir que par les saignées.

Pendant le cours de la maladie, qui dura dix à douze jours, on n'eut aucun signe d'évacuation critique. Les déjections furent toujours sereuses, & le malade périt sans avoir presque d'agonie; de façon qu'il mourut plus de foiblesse que de la violence des symptômes.

VIII. HISTOIRE.

Un autre Chirurgien , plus sage que les précédens , étant attaqué d'une fièvre double-tierce bilieuse , ne fit rien les premiers jours , parce qu'il avoit de grands vomissemens & de grandes évacuations dans les grands accès. Le cinq, ils furent à un point , qu'il parut avoir les accidens du cholera-morbus , & qu'on étoit obligé de lui donner des cordiaux. Après ces accidens , survenoit une sueur abondante , à la fin de laquelle une demi-once de manne fondue dans du thé , étoit le seul remede qu'on employât pour l'évacuer. Il fut le septième jour dans le même état que le cinquième. Il prit les mêmes remedes qui eurent le même effet ; & le grand accès du neuf se confondant avec le petit , se passa sans vomissement & sans flux de ventre.

OBSERVATIONS

Sur les Fievres double-tierces.

I.

L'irrégularité qui se trouve dans le cours des fievres double-tierces, m'a engagé à en examiner les variétés qui peuvent s'y rencontrer.

Il y a des fievres qui, comme je l'ai dit, commencent par être continues; elles sont telles deux, trois & quatre jours, sans aucune marque de remission. La fièvre se termine par une foible crise, & reparoît par un accès qui finit ou sans crise, ou par une légère sueur. Le retour de cet accès semble manifester une fièvre quotidienne. D'autres se déclarent par de foibles accès qui viennent tous les jours, & qui, comme dans la première espèce, semblent ne fixer un ordre périodique que le quatrième ou cinquième

jour. Cet ordre périodique donne également qu'aux premières, une apparence de quotidienne. Je dis apparence, parce que dès les premiers périodes on découvre de l'irrégularité dans les accès. Celui du quatre, par exemple, est toujours plus long & moins fort; il commence par une moindre concentration, & se termine, ou sans crise, ou par une légère moiteur. Sans crise dans la première espèce, avec plus ou moins de moiteur dans la seconde. L'accès du cinquième jour s'annonce par une concentration qui devient forte, ou qui est suivie d'un frissonnement un peu long; il est plus violent & moins long que l'accès du jour précédent; il finit par une crise plus apparente. Cet accès prend rarement dès les premiers jours à la même heure, que le précédent, auquel il répond. Il avance ordinairement d'une ou de deux heures; & plus il avance, plutôt il se réunit avec le premier, qui, de son côté, semble se prolonger, pour en favoriser l'union. On

remarque que les accès , en s'approchant , changent de forme , c'est-à-dire que le moindre devient plus fort , & se revêt des symptômes du grand ; ce qui arrive toujours dans le période , où ils s'unissent , de façon que celui qui les premiers jours étoit le moindre , prend , ou par une concentration , ou par un frisson qui paroît en raison réciproque , de la force dont l'un ou l'autre étoit les premiers jours au grand accès. Cette révolution annonce une issue favorable pour la terminaison de la maladie ; c'est un signe certain de l'union si intime des deux accès , qu'il est difficile d'appercevoir aucune apparence de redoublement ; c'est signe que les forces de l'un & de l'autre réunies , vont surmonter les obstacles qui empêchent la liberté de la circulation ; ce qui ne manque pas ordinairement d'arriver , & ce qui s'exécute par des évacuations plus ou moins abondantes de la matiere morbifique , tant par les sueurs que par les selles. Si au

contraire les accès paroissent se soutenir dans le même ordre, si le petit augmentant, le grand, bien loin de se déranger, prend à la même heure & avec les mêmes symptômes, on doit craindre; & si le petit en se prolongeant le joint, sans que l'autre ait fait aucune avance, on doit alors mal augurer. La fièvre se rendra en peu continue; & quelques fâcheux symptômes, comme sentiment douloureux dans le ventre, sommeil léthargique, violens mouvemens convulsifs, annoncent une mort prochaine.

Il est rare, dans les fièvres lymphatiques, que le petit accès avance; ce qui arrive au contraire dans les fièvres bilieuses. En se prolongeant pour se joindre au grand, il paroît se partager en deux ou trois redoublemens désignés par de légères moiteurs, qui les précèdent. Plus ces redoublemens paroissent longs & forts, plus on doit juger la maladie violente & longue, & que la crise qui la terminera sera considérable. Cette disposition est

propre aux fievres qui ont été continues avant de prendre la forme de quotidiennes. Ainsi du temps qu'elles ont été telles dans leur principe, on peut juger de la grandeur des engorgemens, & de la violence de la maladie, & par conséquent se servir de cet indice pour prendre de bonne heure les indications qui peuvent convenir, & pour diminuer une partie de la turgescence d'une trop grande plénitude.

Le retardement du petit accès, qui est devenu le plus considérable dans l'état complet de la maladie, quelque foible qu'il soit, est une preuve du déclin de la maladie. Sa terminaison plus prompte & constatée par d'abondantes sueurs, le confirme toujours. Si au contraire il reprenoit à la même heure & avec les mêmes symptômes, on doit s'attendre à une crise aussi forte que la précédente. Pour la favoriser & la soutenir, il convient de faire prendre d'avance quelque remede convenable. Il n'en est pas ainsi des double-tierces bilieuses ;
dès-lors

dès-lors que le premier accès n'avance plus , quoiqu'il prenne à la même heure que celui qui a précédé la grande crise , on peut alors compter sur un déclin certain.

L'irrégularité des accès des fievres lymphatiques ne permet guères de les fixer à aucun genre de fievres dont les Praticiens ont désigné le caractere & les especes. Cependant comme celui qu'elles manifestent dans l'état de la maladie est plus conforme au caractere des double-tierces , je pense qu'on doit les y rapporter.

Le délire ou le sommeil léthargique qui survient dans la fievre lymphatique , doit être attribué à l'engorgement des glandes & réservoirs lymphatiques du cerveau , qui est de tous les visceres celui où la sécrétion de la lymphe & de la sérosité est la plus abondante , & c'est aussi pour en procurer le dégorgement qu'on met beaucoup en usage les vési-

catoires qu'on applique à la nuque du cou & entre les deux épaules.

Peu réchappent du sommeil léthargique qui accompagne les accès des double-tierces bilieuses, parce qu'il survient presque toujours dans les premiers accès; au lieu que dans les lymphatiques, il ne paroît ordinairement qu'après le septième jour. S'il arrivoit dans celle-ci, comme dans l'autre, dès le commencement, il est également un symptôme mortel.

On trouve dans ceux qui meurent du sommeil léthargique des double-tierces bilieuses, la substance cendrée du cerveau de couleur rougeâtre, & quelque portion de la médullaire de la même couleur: dans les lymphatiques, les ventricules du cerveau sont fort engagés de lymphe ou de sérosité, sans que la substance paroisse d'ailleurs changée de couleur, à moins qu'il n'y ait eu complication.

II.

*Explication de ce qu'on entend par
Constitution épidémique.*

On entend par Constitution épidémique, une certaine disposition ou qualité dans l'air, que la différence des vents y communique communément, & qui par son action sur les corps, y fait des impressions particulières qui constituent un tel caractère de maladie; lequel caractère de maladie a coutume de persister, pendant que l'air conserve l'empreinte de la même qualité, ou pour mieux dire, des mêmes principes. Qu'il y ait un certain principe de vie insensiblement répandu dans l'air, c'est ce que nous démontre l'expérience commune. Rien, pour ainsi dire, ne subsiste sans air; mais toute sorte d'air ne suffit pas. L'air, quand il est dépouillé de certaines qualités, cesse par cela seul d'être propre à l'entretien de la vie comme à celui de la flamme, ce qui

arrive , quoiqu'il retienne son élasticité ; ce qui prouve , pour le dire en passant , qu'il n'agit pas simplement comme l'antagoniste des muscles intercostaux. Ce fluide élastique donne & conserve aux vaisseaux le ton qui leur convient. Il favorise les sécrétions , & ses oscillations entretiennent le mouvement dans chaque partie , tenant leurs fibres , leurs tuyaux , leurs fluides dans un mouvement toujours varié par le chaud , le froid , l'humidité & la sécheresse ; toujours en action , il opere sans discontinuer ; il pénètre & met pour ainsi dire en jeu tout le système animal , produisant une grande variété d'effets , & même des effets opposés ; il rafraîchit & échauffe tout ensemble , dilate & contracte , coagule & résout. Composé des parties volatiles qu'exhalent tous les corps , de petites particules fort serrées les unes contre les autres , qui s'attirent , se repoussent , s'ébranlent mutuellement , il semble être la cause de toute cette variété de météores ,

de tempêtes , de secouffes de la terre & du ciel. Le petit monde n'en est pas moins affecté que le grand. L'air renfermé dans les visceres, les vaisseaux, les membranes du corps humain, par ses sels, ses soufres, &c. engendre des maladies de différentes natures.

C'est ce caractere particulier de maladies qui fait connoître celui de la constitution ; de sorte que lorsqu'on fait attention à une certaine uniformité qui arrive pendant le cours de plusieurs années dans les mêmes saisons, on parvient par la comparaison des constitutions précédentes, à juger non-seulement du principe & de l'origine des maladies dont une Contrée est affligée, mais même à en faire un juste pronostic ; si ce n'est dans ces révolutions étonnantes où les saisons paroissant bouleversées elles-mêmes, toute la nature semble se ressentir du désordre général.

III.

Sur les Tempéramens en général.

Il n'y a personne qui n'ait un tempérament dominant. Le tempérament varie à l'infini. On fait que les corps sont composés d'éléments. Il y a dans tous les corps humains des humeurs subordonnées à ces premiers éléments, dont elles dérivent, & dont le mélange fait la diversité des tempéramens.

On réduit ces humeurs à quatre sortes; le sang, la pituite, la bile & la mélancolique. Mille causes étrangères peuvent changer la disposition des humeurs. Les alimens, l'air, &c. contribuent infiniment à la nature des corps & des tempéramens.

Du mélange diversement combiné des éléments ou premiers principes, dépend donc, & la qualité & la différence de tous les corps en général, & des tempéramens en particulier. Les divers tem-

péramens des hommes naissent des différentes manieres dont se trouvent combinés les divers élémens nécessaires à l'organisation de leur machine. De-là peut-être ce *je ne sais quoi*, que les Cartésiens appelleront, s'ils veulent, *tendance de principes*, & les Newtoniens *attraçtion* ou *affinité*, & que nous nommons *sympathie* & *antipathie*, qui peut dépendre d'influences ou émanations de corpuscules plus ou moins homogenes, par conséquent plus ou moins susceptibles d'union entr'eux ou d'éloignement. Phénomene au reste qu'on ne peut concevoir & qu'on voudroit tâcher de faire dépendre de toute autre cause que de la constitution naturelle.

Mais quoique la diversité des tempéramens puisse aller, pour ainsi dire, à l'infini, & qu'ils varient non-seulement suivant le climat, les lieux & les saisons, mais encore suivant le sexe, l'âge & le genre de vie, de sorte que leur dissemblance semble être en quelque façon ré-

opposé à celle des visages : cependant on les limite communément à quatre genres ; savoir le tempérament chaud ou sanguin , le tempérament humide ou pituiteux , le tempérament sec ou bilieux , le tempérament froid ou mélancolique ; & suivant les signes caractéristiques qui paroissent dominer dans les uns plutôt que dans les autres , on peut les subdiviser en especes , & même pousser la subdivision jusqu'à trois ; par exemple bilieux-sanguin , mélancolique-sanguin , pituiteux-sanguin , &c. ou sanguin-bilieux-mélancolique , sanguin-pituiteux-bilieux , mélancolique-bilieux-sanguin , &c.

Tous les tempéramens doivent se rapporter à ces distinctions générales , & on ne doit avoir égard à la force & à la régularité des solides qu'autant qu'ils contribuent à rendre les tempéramens plus forts ou plus foibles , sans d'ailleurs rien changer à leur qualité essentielle & spécifique. C'est la regle qui m'a paru toujours la plus sûre dans la pratique , &

L'expérience journaliere en confirme tellement la vérité, que malgré la passion des systêmes, on est encore obligé de s'y conformer. Qu'on dispute, qu'on cherche à démontrer dans les écoles la nature & la qualité du sang, qu'on en réduise l'analyse aux parties globuleuses d'une substance homogene & à la sérosité; le Praticien en reviendra toujours à reconnoître dans le sang un liquide composé de différentes substances qu'il réduira aux humeurs des anciens, & dont l'une dominante décidera du caractère du tempérament, & contribuera à celui de la maladie. Les loix de la nature sont toujours les mêmes, & les découvertes anatomiques qu'on a pu faire jusqu'ici ne nous donnent peut-être d'autre avantage que de pouvoir joindre à l'expérience la solidité du raisonnement. *Cum ratione acquiritur Medicina.*

L'humeur dominante, admise par les anciens pour la cause des tempéramens, a donné matiere à bien des recherches

pour en découvrir le siège, l'origine & la nature. On fait en quelque sorte aujourd'hui à quoi s'en tenir sur ce point à l'égard du tempérament sanguin qui suppose une proportion dans toutes les sécrétions; d'où résulte cet équilibre convenable pour former & faire le plus heureux tempérament; du bilieux qui provient d'une trop abondante sécrétion de bile, dont le mélange dans le chyle & dans le sang établit le tempérament; du pituiteux qu'on doit attribuer à une trop grande quantité de sérosité qui noie en quelque façon les autres principes, & ramollit les fibres. Il n'y a que l'humeur mélancolique dont on n'a pu, pour ainsi dire, encore découvrir l'origine & la qualité, & qu'on admet cependant, parce qu'on ne peut révoquer en doute ses effets. On pourroit même dire qu'on est à ce sujet peut-être moins avancé que les Anciens, qui, quoique moins instruits dans l'Anatomie, en mettoient le siège dans la rate, & ce fondés sur une certaine

analogie qu'ils croyoient appercevoir de cette humeur avec la substance & la couleur de ce viscere.

En effet, malgré la prévention où l'on peut être encore de n'admettre d'autre fonction à la rate que d'épaissir le sang, eu égard à son tissu partie vasculaire, partie cellulaire, ne peut-on pas dire que par le mécanisme de ses fonctions, elle donne non-seulement une consistance au sang, mais même à la bile, & suivant le plus ou moins de fonctions, un mode ou une qualité qui constitue l'humeur mélancolique ? Il faut examiner d'abord la structure de ce viscere; ensuite nous analyserons l'humeur bilieuse, à la composition & à la formation de laquelle il est constant que le sang de la rate contribue beaucoup.

Anatomie de Winscelow.

» La rate est une masse bleuâtre tirant
» sur le rouge, d'une figure ovale un
» peu allongée, longue environ de sept

» ou huit travers de doigt, & large de
» quatre ou cinq, un peu mollasse, pla-
» cée dans l'hypocondre gauche, entre la
» grosse extrémité de l'estomac & les
» fausses côtes voisines sous le bord, voisin
» du diaphragme & sur le rein gauche,
» & attachée à ces parties par plusieurs
» ligamens lâches qui la font prêter aux
» différentes extensions & pulsions des
» unes & des autres.

» La substance de la rate est dans
» l'homme presque toute vasculaire,
» c'est-à-dire composée de toutes sortes
» de vaisseaux ramifiés. Dans le bœuf,
» c'est un tissu réticulaire qui y domine,
» & dans le mouton elle est visiblement
» cellulaire. Dans l'un & l'autre, il n'y a
» point de ramifications de veines. On
» n'y voit que des sinuosités entr'ouvertes
» par-tout, & disposées en maniere de
» rameaux, excepté un petit bout du
» tronc veineux qui est percé de tous
» côtés dans l'extrémité de la rate.

» On entrevoit des grains glanduleux

» dans la rate de l'homme , comme dans
» les rates des animaux. On trouve , dans
» toute son étendue, des ramifications vei-
» neuses très-nombreuses. On y voit, par-
» tout entre ces ramifications , comme un
» épanchement universel de sang extra-
» vasé & imbibé ou arrêté dans une
» espèce de tissu cotoneux , transparent ,
» & d'une finesse extrême , que l'on
» trouve épanoui par-tout le volume de
» la rate.

» Le tissu cotoneux ayant entouré
» toutes les ramifications , se termine
» enfin en cellules presque impercepti-
» bles , qui communiquent ensemble ; de
» sorte qu'en faisant un petit trou dans
» l'enveloppe membraneuse de la rate ,
» en y soufflant par un tuyau , on gonfle
» dans le même instant tout le volume
» de ce viscere.

» L'artere splénique coule le long de
» la face inférieure du pancréas , & va
» en serpentant vers la rate. La veine ,
» dont la capacité est plus grande , fait

» peu d'inflexion dans ce trajet.

» Les nerfs de la rate sont en grand
» nombre.

» Les arteres, les veines & les nerfs
» étant entrés dans la rate, se divisent
» & subdivisent en un grand nombre de
» ramifications, & s'y accompagnent
» par-tout jusqu'aux dernieres extrémités
» de leurs divisions. Les extrémités ca-
» pillaires de toutes ces ramifications
» vasculaires, tant artérielles que veineu-
» ses, aboutissent en petites cellules co-
» toneuses, dont il est parlé ci-dessus.
» Ces cellules communiquent toutes en-
» semble, de sorte qu'en quelque endroit
» qu'on perce la tunique de la rate, on
» en gonfle toute la masse entiere en souf-
» flant. Dans le bœuf & le mouton, on
» ne trouve point de ramifications vei-
» neuses. La veine étant entrée dans la
» grosse extrémité de la rate, fait d'abord
» environ un pouce ou demi-pouce de
» chemin; après quoi, au lieu d'une
» veine ordinaire, on ne trouve qu'un

» canal percé de tous côtés. Le commen-
» cement de ce canal est encore garni de
» quelque reste de tuniques d'une veine ;
» mais la forme du canal entier s'efface
» peu à peu , de sorte qu'on ne trouve
» après cela que des fillons creusés
» dans le tissu réticulaire de la rate du
» bœuf.

» L'artere splénique s'y ramifie ,
» moyennant une gaine particuliere , de
» même que les nerfs à-peu-près comme
» dans l'homme. Les extrémités de ces
» ramifications capillaires paroissent flot-
» ter dans les cellules , & remplir de
» sang le tissu cotoneux de ces cellules.
» J'ai observé au bout de plusieurs ex-
» trémités artérielles , de petits grains
» arrangés à-peu-près comme ceux d'une
» grappe de raisin. J'ai vu sortir de cha-
» cun de ces grains deux petits tuyaux ,
» l'un court & ouvert , l'autre long &
» plus menu , lequel alloit se perdre dans
» les parois de la rate.

» Je conjecture que le petit tuyau

» long , dont je n'ai pas pu trouver l'ex-
» trémité , pourroit être l'origine d'un
» vaisseau lymphatique , d'autant plus
» que cette espece de vaisseau se trouve
» si visiblement & en si grand nombre
» dans la rate du bœuf. Les petits grains
» se découvrent facilement , & se dé-
» montrent de même dans une rate de
» bœuf cuite & développée , au moyen
» d'une manipulation particuliere. Dans
» une rate fraîche , ils sont beaucoup plus
» gros que dans une rate cuite ; mais ils
» y ont moins de fermeté , & s'affaissent
» quand on les blesse. On découvre de
» pareils grains dans la rate de l'hom-
» me , mais extrêmement petits , de sorte
» qu'ils ne sont visibles que par le mi-
» croscope. . . .

» La rate , l'épiploon , les appendices
» épiploïques , les couches adipeuses du
» mésentere , celles des gros intestins ,
» même le pancréas & toute la suite
» glanduleuse du canal intestinal , paroif-
» sent contribuer à la formation de la

» bile, mais chacun d'une maniere dif-
» férente.

» Il paroît 1°. que le sang veineux qui
» revient de toutes les glandes intestina-
» les & du pancréas, est dépouillé d'une
» grande partie de sa férosité; 2°. que
» celui de la rate a subi une certaine al-
» tération, par le retardement méchan-
» que de son cours, & a acquis un dé-
» veloppement particulier, par l'action du
» grand nombre de nerfs que le plexus
» splénique y envoie; 3°. que celui enfin
» qui revient des épiploons, des appen-
» dices, des couches, & des autres col-
» lections adipeuses, est chargé d'huile.
» Ces trois fortes de sang veineux se
» rencontrent dans le tronc de la veine-
» porte ventrale, & s'y confondent ensem-
» ble en allant se répandre dans le sinus
» ou tronc transversal de la veine-porte
» hépatique. Ils se mêlent plus intime-
» ment dans ce sinus comme dans une
» espece de lac, & y deviennent une
» masse de sang uniforme, qui n'étant

» poussé dans les branches de la veine-
 » porte hépatique que par le sang qui sur-
 » vient de la veine-porte , & par le bat-
 » tement collatéral des ramifications de
 » l'artere hépatique , y coule très-lente-
 » ment. Mécanique nécessaire pour la
 » sécrétion de la bile , qui est une humeur
 » savonneuse , grasse , huileuse , alkali-
 » ne , âcre , amère , lixivielle & déter-
 » sive ».

Suivant l'exposition anatomique de la rate que nous avons copiée du Livre de M. Winscelow , il paroît que la plus grande partie grossière & terrestre de la bile provient du sang veineux qui revient de tous les intestins ; du pancréas , parce qu'il est le plus dépouillé de sérosité ; que l'huileuse est fournie par le sang qui revient des épiploons & autres parties grasses. Il reste donc à examiner & à découvrir la source de l'alkaline. Elle paroît indiquée dans le même exposé par l'altération que le savant Anatomiste que nous avons cité , pense lui-même devoir

réfulter du mécanisme de la circulation dans la rate.

Il semble de fait que la nature n'a disposé & arrangé toutes les parties de la rate, que pour qu'elle fût comme un filtre, & comme un récipient par lequel & dans lequel un sel alkali pût se filtrer facilement, se déposer, se figer & se corporifier. Une artere qui serpente, des ramifications multipliées à l'infini, & qui se terminent par des ouvertures plus larges que n'ont coutume d'être celles des vaisseaux sécrétoires, enfin un nombre considérable de cellules, ce mécanisme ne doit-il pas diminuer considérablement le mouvement du sang, & faciliter au sang les moyens de déposer les sels qu'il contient ?

Le suc nerveux est porté en grande abondance dans ce viscere; 1^o. pour dégager le principe salin des autres parties hétérogenes, & faciliter à tous les petits molécules les moyens de s'amalguer & s'incorporifier d'une manière à

prendre une nature alkaline , à la formation de laquelle le mouvement rapide de la circulation eût mis obstacle dans les autres visceres ; 2^o. pour suppléer au défaut du mouvement du liquide sanguin , qui , dépourvu de ce secours , eût pu en croupissant se corrompre. De-là sans doute la premiere & principale cause du gonflement de la rate , si commun dans les Pays chauds , où une trop grande transpiration , ajoutons un usage peut-être trop fréquent & trop immodéré des femmes , dissipent une grande abondance d'esprits animaux.

Ce principe alkali , dont la structure de la rate produit la formation , est conduit par la veine splénique dans le réservoir commun , où mêlé avec le sang des autres visceres , il concourt à lui donner la qualité requise pour former la bile. Mais s'il arrive que par une disposition naturelle , la rate produise une quantité de principe qui soit surabondant , il en résultera une qualité particuliere qui

constituera le tempérament mélancolique-bilieux, lorsque la partie huileuse dominera avec lui, & purement mélancolique, lorsque ce sera la partie terrestre, &, suivant le plus ou le moins, des tempéramens plus ou moins atrabilaires. La rate, reconnue comme la source d'un principe alkali, devient un viscere encore plus digne des observations de la Médecine.

Mais comme les humeurs qui se filtrent dans différentes parties du corps humain semblent se confondre de façon qu'elles se manifestent sous la forme de bile ou de pituite, on pourroit n'admettre que deux genres de tempérament; de sorte que le sanguin deviendroit un mode du pituiteux, ainsi que le mélancolique le seroit du bilieux.

Le sang ne peut former un genre de tempérament proprement dit, parce qu'il semble de sa nature être un tout qui résulte des parties essentielles, tant des autres humeurs que des alimens. Il ne

parvient à cet état de perfection qu'après avoir subi plusieurs dépurations, qui toutes aboutissent à le décharger du surabondant des parties sulfureuses, terrestres, salineuses & aqueuses, dont une portion est destinée à la formation du chyle. Les premières & dernières étant dans tous les corps beaucoup plus abondantes que les autres, elles doivent par conséquent dominer dans le mélange qui s'en fait avec le chyle & avec le sang qui en résulte. Ce qui suffit, ce semble, pour faire concevoir que la qualité dominante dans le tempérament doit être la bilieuse & la pituiteuse.

Toutes ces dépurations sont l'effet des fonctions de différens visceres, dont les uns sont destinés à filtrer plus particulièrement les substances huileuses, les autres les terrestres, & enfin plusieurs les salineuses; l'aqueuse sert de véhicule à toutes, cependant plus aux salineuses qu'aux autres, par rapport à sa qualité dissolvante. Une partie de ces matieres

c'est-à-dire les plus grossières, sont inutiles, & comme telles sortent du corps par différens émonctoires, pendant que la portion la plus fine est réservée à plusieurs usages. Le principal est la formation du chyle.

Ces différentes substances font à son égard la fonction de différens levains qui pénètrent & atténuent les matieres digérées pour en séparer & développer les parties essentielles avec lesquelles elles s'unissent suivant l'affinité, l'analogie qu'elles ont entr'elles; de maniere que si la substance sulfureuse est dominante, il y aura un plus grand nombre de principes de cette nature unis & entraînés pour être incorporés aux globules sanguins. Il en sera de même des autres substances qui en lieront plus ou moins, suivant le degré d'abondance où elles pourront être.

Telle est la source de la différence des tempéramens, dont la premiere cause ne peut provenir que d'une disposition, naturelle dans certains visceres, à filtrer une

grande abondance de substance d'une nature & d'une espece particuliere & analogue. Si tous les visceres se trouvoient construits de façon à fournir dans une juste proportion toutes ces différentes substances, il en résulteroit cet équilibre, cette harmonie qui est requise pour le tempérament parfait qu'on appelle égal; mais comme il ne s'en est point encore trouvé, on a désigné celui qui paroît en approcher le plus par le nom de tempérament sanguin.

Cependant nous observons certain tempérament dont la constitution semble privilégiée, & comme à l'abri des impressions que l'intempérie de l'air & les passions peuvent faire sur les autres. Or ce tempérament paroissant principalement opposé au mélancolique, dont le principe nous a paru devoir être un alkali, il n'y a, pour ainsi dire, qu'un acide qui puisse être le principe de celui-ci. L'acide seul ayant la qualité & la propriété

priété de congeler les liquides, & d'affermir les solides, il n'y a que lui qui puisse donner la consistance aux humeurs, & le ressort aux fibres, convenables pour procurer cette vigueur & cet air de santé que nous admirons dans certains tempéramens, autant communs dans les Peuples du nord, qu'ils sont rares dans ceux du midi.

On ne peut attribuer ce précieux avantage, qui les dédommage bien des rigueurs d'un hiver long & violent, qu'aux effets de l'acide nitreux, dont on convient que l'air de ces climats est impregné. Ce principe qu'ils respirent, & qui s'insinue continuellement par les pores, doit suffire non-seulement pour décider, dès les premiers instans de la conception, la qualité du tempérament, mais aussi pour combattre & empêcher les effets des mauvais alimens & boissons dont ils peuvent user.

Mais ce qui contribue à leur donner une constitution avantageuse, devient dans

eux la cause d'une révolution mortelle ; lorsqu'ils se transportent dans les régions du midi. Il semble que la vive chaleur qui regne sous la zône torride fasse à leur égard le même effet que peut faire une étincelle de feu dans la poudre à canon , dont on fait que l'acide nitreux est le principe dominant. Ils subissent une raréfaction, une expansion suivie d'explosions d'autant plus violentes & plus fatales, que leur tempérament est sanguin , c'est-à-dire fort & vigoureux. De-là vient que les Peuples du Nord (a), que la passion des richesses a déterminé à suivre l'exemple des Portugais & des Espagnols , pour partager avec eux les trésors qui se trouvent dans les climats chauds , y résistent beaucoup moins que ces derniers ; & que l'on a toujours observé que plus les contrées d'où ils partoient étoient voisines du pôle , moins pou-

(a) Abrégé des Relations de tous les Voyages imprimé en 1745 , T. II.

voient-ils soutenir les effets de celles du midi ; au lieu que le contraire arrive à ceux qui passent du midi au septentrion.

Outre les genres de fel acide & de fel alkali, il y en a un autre qu'on nomme fel salé, qui peut concourir aussi-bien que les autres dans la formation du tempérament. Tous ces genres se divisant en especes, dont l'alkali sans contredit fournit la classe la plus nombreuse, souvent plusieurs de ces especes peuvent se rencontrer dans le même tempérament, & suivant leurs degrés, lui donner un caractere qu'il est important de développer, parce qu'il influe toujours dans les premières causes des maladies, sur-tout des chroniques & de celles qu'on appelle originelles. Quelque habile Médecin qu'on soit, on s'y méprend souvent, & on tombe dans des erreurs d'autant plus préjudiciables, que les remedes qu'on prescrit sont contraires, & accélèrent la mort.

Il convient à un Médecin prudent, qui

se voit appellé un peu trop tard , de ne rien hasarder & de ne prescrire que des remedes doux auxquels on ne puisse imputer la cause de la mort du malade : ce à quoi le Public est toujours disposé.

C O N C L U S I O N .

Dans toutes les maladies dont je viens de faire la description , on ne voit que des effets d'engorgemens bilieux ou pituiteux , d'obstructions dans les visceres , ou glandes destinées à la sécrétion de la bile ou de la lympe , autrement dite pituite. Les causes des maladies peuvent donc , comme celles des tempéramens , se réduire à deux genres , & en s'y réduisant , avoir pour principe la qualité du tempérament , c'est-à-dire dépendre du dérangement de la fonction dominante qui constitue son caractère.

Mais comme les tempéramens bilieux & pituiteux se divisent en plusieurs especes , dont deux semblent être des modes essentiels , sçavoir le mélancolique &

le sanguin , de même les deux genres auxquels nous rapportons les maladies , paroissent se diversifier par autant d'especes. La connoissance des principes qui constituent la qualité différencielle du tempérament , fait par conséquent connoître celle de la maladie , & doit servir de guide dans le traitement. C'est pourquoi nous avons fait notre principale étude d'en développer la nature & les qualités ; & pour y parvenir , nous croyons n'avoir point trouvé de meilleur moyen qu'un continuel exercice de traiter des malades , & d'ouvrir des cadavres.

En effet , on ne peut voir un grand nombre de malades attaqués du même genre de maladie , qu'on ne soit porté à chercher la cause des différentes modifications qu'on apperçoit. Les comparaisons que ces différences obligent de faire , conduisent à connoître la qualité dominante qui influe , à découvrir qu'elle dépend de celle qui constitue le tempérament , & qui par cette raison étant pré-

pondérante, doit être la première cause de l'engorgement; d'où il est facile d'inférer qu'un tel viscere est le siège de la maladie, puisque sa fonction est de filtrer l'humeur qui forme le tempérament. C'est ce que l'ouverture des cadavres confirme ou rectifie.

Tel est le chemin que j'ai pris pour parvenir à connoître les maladies qui regnent à S. Domingue. Je le crois d'autant plus sûr, qu'il m'a conduit à découvrir le siège & les causes des différentes fièvres qui affligent les Colons; mais surtout de cette fatale maladie qu'on appelle mal de Siam, du scorbut des Pays chauds, des diarrhées, de l'hydropisie, des abcès au foie & au pancréas. C'est en suivant avec persévérance cette route, que j'ai connu que le foie, la rate & le pancréas, étoient les principaux acteurs de toutes les scènes tragiques qui caractérisent ces différentes maladies, & qu'elles étoient tellement dépendantes de la qualité du tempérament, que les bilieux & les mé-

lancoliques en étoient à Saint Domingue les principales victimes , parce que la nature du climat leur est plus contraire qu'aux pituiteux & aux sanguins.

Il a fallu , pour réussir dans ces découvertes , & l'aveu en est trop utile aux jeunes Médecins pour le dissimuler ; il a fallu , dis-je , commencer par me dépouiller de toutes préventions , sur-tout des préjugés que les écoles systématiques influent dans l'esprit des Etudians. Les premiers malades suffirent pour m'en faire connoître le danger , & me persuader qu'ayant à combattre des maladies différentes de celles de l'Europe , je devois m'attacher à étudier la nature du climat , qui en étoit la première cause : ce que je ne pouvois exécuter que par mon exactitude à décrire les variations des saisons & du temps. Dans cette vue , je commençai un Journal d'observations , tant des changemens que je remarquois dans les saisons & le temps , que des maladies qui me paroissoient en dé-

pendre. Je joignis à cette étude les observations que j'avois soin de recueillir, soit par conversation, soit par lettres des anciens Médecins, Chirurgiens, & même des Habitans.

On pense sans doute que ma pratique dut être, les premières années, un peu chancelante. *Ancipites hæremus, inquit Sydenhamus, quâ viâ insistendum ut ægris subveniamus, ac proindè ingenti adhibitâ cautelâ, intentisque omnibus animi nervis, vix ac ne vix quidem efficere possumus ne unus aut alter eorum qui se primi nostræ curæ commiserint vitâ periclitetur, donec investigato jugiter tandemque perspecto morbi genio ad eundem perdomandum recto pede & intrepido denuò procedamus.* J'avoueraï même que, malgré toute mon attention & mon application, je ne serois peut-être pas encore plus avancé, si je n'étois parvenu à procurer au Cap l'établissement d'un Hôpital de la Marine, dont le premier réglemeut fut de m'astreindre à y visiter les malades; obligation que je

m'impofai malgré le grand éloignement où il eft de la Ville, par le motif d'avoir une école où je pufle éclaircir mes doutes, & voir d'un coup d'œil toutes les métamorphofes qui arrivent dans chaque genre de maladie.

En effet, l'Hôpital de cette Capitale de la Colonie étant devenu l'afile des différens Peuples qui commercent à S. Domingue, m'a fourni toute la facilité que je pouvois défirer pour connoître non-feulement les maladies en général, mais auffi celles qui font propres à chaque nation, ou pour mieux dire, les fympômes qui peuvent leur être particuliers, & de diversifier en conféquence la méthode générale & particuliere que je m'étois formée de les traiter. De-là la connoiffance que j'ai acquife de changer de méthode générale fuyant le changement du temps, de faigner plus dans les temps fecs que dans les pluvieux, de faigner plus copieufement & moins fréquemment dans le commencement d'un

temps pluvieux qui succède à un sec, & de préférer la saignée de la gorge à celle du pied, sur-tout dans les saisons opiniâtement sèches, & de ne prescrire cette dernière que dans la vue de procurer une évacuation critique; de purger plus promptement dans les temps humides que dans les secs, & de préférer l'émétique en lavage & la manne à tout autre purgatif. De-là enfin les remarques particulières que j'ai faites sur la façon de modifier les remèdes généraux suivant la qualité du tempérament, qui, comme je l'ai dit, semble dépendre de celle du climat où il a été formé, & de prescrire les remèdes particuliers que l'expérience m'a fait connoître le mieux convenir.

Fin du Tome premier.

T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues en ce Volume.

A

- A**CIDES, (les) quand les employer, page 209.
 Accouchemens, 70, 120.
 Ananas, (Jus d') 211.
 Apoplexie, 81, 139 & 185.
 Arrivée de l'Auteur au Cap François, 31.
 — de six Navires de guerre, 140.

B

- B**AGLIVI, sur les 'fievers : ce qu'il en dit après Fontanus, 241 & 246.
 Bains. (les) Leur utilité, 126, 127, 156, 157, 213, 219, 225, 229, 248, 255 & 271.
 Baume de Sucrier, 36 & 38.
 Bestiaux, (Maladies & mortalité des) 92, 116, 121, 141 & 146.
 Bontius, 64.

Bouillie, (la) remede efficace pour calmer le hoquet, 171 & 236.

C

CANELLE, (infusion de) 210, 212 & 251.

Canicule. Précaution à avoir à l'égard des purgatifs dans la canicule, 85.

Catarres. Les Habitans des Pays chauds y sont plus Sujets que ceux des tempérés, 70.

Cayeux, (espece de petite Sardine). Plusieurs personnes empoisonnées pour en avoir mangé, 108.

Chagrin, (suite & effets du) 142.

Charbon, ou Antrax charbonneux, 214 & 223.

Colique de Poitou, 36 & 179.

— vérolique, 79.

Comete, (apparition d'une) en Janvier & Février 1744, 132.

Coqueluches, 146.

Crises salutaires, 53, 197, 198, 201 & 206.

— non salutaires, 199.

D

DESCRPTION de Saint Domingue; de sa situation, principalement de la

partie du nord, & des mœurs de ses Habitans. Causes & indications de leurs maladies, 15 & suiv.

— du Cap François, 51.

— du Fort-Dauphin, 134.

Diemberbroek. Ce qu'il dit & pense sur les maladies contagieuses, 41.

Dyffenterie, 37.

E

EAU de Caffé, 59, 149, 238, 278 & 279.

Eau minérale artificielle, 59.

Elixir de Garus, 102.

Emétique, 143, 209 & 254.

Enchylose, 227.

Epidémie. Ce qu'on entend par Constitution épidémique, 291.

Escadre commandée par M. Dubois de la Motte. Son arrivée au Cap le 8 Décembre 1746, 173.

Esquinancie, 95 & 186.

Exhalaisons, 162 & 174.

F

FEMMES. (les) vieillissent à Saint Domingue plutôt qu'en France, 57.

Fievres de Saint Domingue, 230, 241, 243 & suiv.

- Fievre pourprée , 70 , 77 , 194 & 234.
 Fluxion , 64.
 Flux chyleux , 245.
 Fonte d'humeurs , 85 & 160.
 Freres (les) de la Coste , 99 & 127.

G

- G**ANGRENE , 48 , 200 , 207 , 214 & 238.
 Gorge , (mal de) appellé Mal de mouton , 108 , 111 & 112.

H

- H**ÉMORRAGIE , 167 , 200 , 201 & 218.
 Hippocrate , (Aphorismes d') 205 , 246.
 Histoire d'une fausse pleurésie , 117.
 Hôpital (établissement d'un) de la Marine au Cap , 12 & 320.
 Hoquet , (cessation du) signe d'espérance , 236.

J

- J**ASON , (le) Vaisseau de Roi commandé par M. de Conteneuil , préservé de contagion , 161.

- Jaunisse, 153, 172, 194, 201 & 217.
 Inondations, 140, 145 & 165.
 Ipécacua.na de Saint Domingue, 177 &
 237.
 Julep, pour calmer le hoquet & le vo-
 missement, 170.

L

- L**AIT, (petit) 208, 209, 214, 252,
 & 253.
 Lapuyade, (le sieur) habile Chirur-
 gien, 49.
 Larnage, (M. Charles Brunier de) Gou-
 verneur & Lieutenant-Général des Î-
 les sous le vent. Sa mort & son éloge,
 181.
 Laudanum, 221.
 Lestenduerre, (M. de) vient remouiller
 avec sa Flotte au Cap le 17 Août
 1745, 147.
 Leucophlegmatie, 153.
 Limonade, (bon effet d'une légère)
 103, 149, 170 & 208.

M

- M**ALADIE de Siam, 191 & suiv.
 Manne, (la) 211, 212 & 214.

Marées (les) ne font pas si hautes dans l'Amérique durant le solstice d'été que durant celui d'hiver, 51.

N

NEGRES, plus sujets aux fluxions de poitrine & aux vers que les Blancs, 33, 35 & 91.
 Nord (vent de) pluvieux, 31, 114, 165 & 182.

O

OBSERVATIONS sur les différentes constitutions des années, 180 & 187.
 Onguent fait avec les plantes du Pays, 177.
 Opiate, 34.
 Opium, 56, 83, 171, 212 & 235.
 Orage considérable le 7 Janvier 1746, 150.
 Ouverture de cadavres, 201 & suiv.

P

PAROTIDES, 93, 94, 144 & 201.
 Petite Vérole, 89.
 Pourpre après la mort, 203.

Q

QUINQUINA ou Kinkina de Saint Domingue, 45, 98, 265 & 271.

R

REFLUX d'humeurs sur les testicules, 112.

Relâche au Cap de l'Escadre du Roi, commandée par M. de Conflans, été 1746, 163.

Remedes (les) manquent. Comment M. Desportes y supplée, 176.

Rétablissement de la Ville du Cap, 69.

Rhumes, 131, 153, 164, 165 & 179.

S

SAIGNÉE. (la) Ce qu'il convient d'observer à son égard, 167, 168, 215 & 275.

Spasme, 151 & 184.

Sydenham. Ce qu'il dit sur les constitutions, 39, 192 & 230.

T

TAMARIN, 208.

Tempéramens, (les) Observations sur



330 TABLE DES MATIERES.

- les tempéramens en général, 294 & suiv.
 Thé, 56, 208, 222, 226, 263 & 283.
 Tifane pour exciter l'expectoration, & pour préparer les malades à la purgation, 34.
 — de Café, 177 & 279.
 — royale, 265.
 — vermifuge, 35.
 Tonnerre, 164, 166 & 182.
 Tremblemens de terre, 113 & 150.
 Tumeurs, 144 & 227.

V.

- V**ERS. A quoi attribuer ceux dont les animaux furent infectés en Juin & en Juillet 1745, 141, 146, 153 & 179.
 Vésicatoires, 71, 91, 240 & 278.
 Viperes, (poudre de) 212, 240 & 261.
 Vomissement, 208, 212, 213, 219 & 242.

Y

- Y**EUX (Inflammation des) ou Ophtalmie, 61 & 62.

Fin de la Table.













